DE

LA POÉSIE LYRIQUE

EN ALLEMAGNE.

Le Lied. — Période populaire. — Période littéraire. — Klopstock. — Bürger. — Schiller. — Goethe. — Uhland. — Wilhelm Müller.

I.

Il y a au-delà du Rhin toute une poésie qu'on ignore encore chez nous, et qu'il serait peut-être bon d'introduire dans les lettres françaises. A une époque où les différentes écoles étrangères ont été sérieusement étudiées, où la rêverie intime des *lackistes*, l'entrain cavalier des romances espagnoles, ont conquis droit de cité chez nous, grace à la médiation intelligente des esprits les plus nobles et les mieux inspirés, une poésie qui se recommande par des noms tels que ceux de Uhland, de Rückert, de Goethe lui-même, qui l'a cultivée avec tant d'amour dans le coin le plus mystérieux de son œuvre immense, une telle poésie ne saurait demeurer à l'écart. Le *lied* alle-

mand, si vaporeux qu'il puisse paraître au premier abord, a bien aussi son côté réel, humain, et nous ne désespérons pas trop de le voir un jour prendre racine en France. Il arrive un peu tard peut-être, et cependant on ne lui reprochera pas d'être né d'hier: de quelque côté qu'on se tourne en Allemagne, si loin qu'on remonte à travers le crépuscule des temps, on le retrouve partout, soit qu'il chante au bord d'une haie le *Lebewohl* mélancolique du jeune meunier devenu reître et saluant une dernière fois sa maîtresse avant de monter à cheval, soit qu'il psalmodie le *coucou* dans la chambrette de quelque naïve jeune fille, type adorable de la Claerchen d'*Egmont*. Si nous avons toujours ignoré cette poésie, c'est que, pareille aux *Vergissmeinnicht* du Rhin et du Danube, elle se cache sous les grandes herbes qui bordent le fleuve de la littérature, et n'envoie ses mystérieuses bouffées qu'à ceux qui s'attardent au cœur de la nationalité germanique.

En France, nous n'avons rien qui puisse donner une idée de cette poésie. Ce n'est ni la fable de La Fontaine, ni l'épigramme latine d'André Chenier, ni le couplet de Béranger; et cependant, il faut le dire, le *lied* se compose de certains élémens essentiels à chacun de ces trois genres de poésie. Ainsi, de la fable telle que nous l'entendons, il gardera la bonhomie, et la moralité moins évidente, moins palpable, se dissimulant davantage sous les contours d'une forme élaborée avec le soin le plus curieux. Ses personnages, si par hasard il lui arrive d'en mettre en scène, appartiendront presque toujours au monde de la fantaisie; ce seront des étoiles, des fleurs, des gouttes de rosée ou des brins d'herbe. Rarement les animaux apparaîtront, et, s'ils interviennent, la fable allemande, le *lied*, choisira de préférence ceux qui relèvent plus immédiatement de la vie de la nature, ceux dont la végétation universelle provoque l'existence éphémère, les insectes. Donnez au *lied* la nature dans toute sa pompe du printemps, donnez-lui la cascade, le jardin en fleur, le clair de lune, et soyez sûr qu'il n'en demandera pas davantage. Le *lied* procède un peu à la manière des comédies poétiques de Shakespeare; il s'efforce parfois de reproduire, sous des dimensions microscopiques, ces contrastes éternels que l'auteur de *la Tempête* ébauche à si grands traits. La nature a ses fous de cour, ses bouffons, ses caricatures extravagantes, qui tombent dans le domaine de la fantaisie, aussi bien que ses plus radieuses merveilles. On connaît ce singulier personnage du conte d'Hoffmann, avec lequel l'archiviste s'entretient fort sérieusement pendant plus d'un quart d'heure, et qui se trouve n'être qu'un

vieux perroquet affublé d'une paire de lunettes. Le *lied*, en tant que fable, emploie assez volontiers ce genre de comique; il plonge aussi loin qu'il le peut dans la vie de la nature; et des phénomènes variés qu'il y surprend, compose ensuite une sorte d'épopée où l'arc en ciel joue le rôle du merveilleux, où le beau et le grotesque, le Caliban et la Miranda, sont représentés par quelque ridicule scarabée amoureux d'une rose. Le *lied* allemand dépasse le comique si naïf de Jean Lapin pour aller atteindre le grotesque; il idéalise, il est à la fable de La Fontaine ce que la comédie poétique de Shakespeare est à la comédie réelle de Molière.

Lied veut dire chanson; il arrive souvent que le lied se divise par couplets, et même qu'il se termine en refrains à la manière de nos chansons. On pourrait citer à ce propos, dans la première partie du charmant petit poème de Wilhelm Müller, intitulé *la Belle Meunière*, le morceau qui commence et finit par ces vers :

O Wandern, Wandern meine Lust,
O Wandern!

Cependant le véritable lied, le lied-chanson, n'a d'ordinaire qu'une strophe, deux au plus, qui se répondent l'une à l'autre, ainsi que la voix et l'écho. N'oublions pas que l'essence de cette poésie est le vague, l'indéfinissable, et qu'il faut que notre ame, comme dans certaines phrases de la musique, y trouve l'expression du sentiment qui l'affecte. On le voit, la chanson et le lied, qui semblent au premier aspect de la même famille, se séparent bien vite, pour peu qu'on y prenne garde; l'une vient de la tête, l'autre du cœur. L'une, enjouée et badine, indique une société de bonne humeur, sceptique, portée au plaisir, aimant l'ivresse plus que l'enthousiasme; une société où l'esprit règne en maître, où l'éclat de rire de Voltaire aura tôt ou tard raison de toute croyance, de toute sensibilité; l'autre, au contraire, sérieuse même dans ses manifestations en apparence les plus légères, pleine de je ne sais quel mysticisme où le dieu de Spinosa se révèle sans cesse, rapportant toute chose à l'idéal, est l'expression d'un pays où les sources élémentaires de la poésie coulent encore, où l'homme vit en communion avec l'être universel, où les cascades qui bouillonnent, les acacias en fleur, le ciel étoilé, signifient encore quelque chose, où la porte donnant sur la nature n'a point été murée. Le lied est le chant familier de l'Allemagne, de l'Allemagne rêveuse, mélancolique, chevaleresque : que la guerre éclate, et Koerner va remplacer Novalis, et le lied du printemps va se dire, comme le poète latin :

Paulò majora canamus. Adieu les marguerites, les insectes d'or et de feu, qui l'occupaient la veille à ses heures de loisir, la veille, lorsque la patrie était calme et que les voiles de l'occident s'étendaient comme un manteau de pourpre sur la vallée paisible! Hurrah! voici le canon; ce n'est plus un brin d'herbe, ce n'est plus la tige d'un lis qu'il lui faut, mais une tige d'acier, une vaillante épée qu'il anime et qui tressaille à sa voix. « Hurrah! ma bonne épée au fourreau, tu bats mes flancs sauvages; ma fiancée, reste dans ta chambrette jusqu'à ce que l'heure soit venue d'en sortir et de célébrer nos épousailles dans le petit jardin où croît la rose de pourpre, fleur de sang. » Voilà donc l'idylle, la fable de tout à l'heure, le lied devenu épopée en un clin d'œil, et sans que sa nature s'altère le moins du monde, sans qu'il change de nom; le poème guerrier de Koerner s'intitule le *lied de l'épée,* — *der Lied des Schwertes.* Notre chanson, à nous, ne se hausse point jusque-là, non certes que nous ayons à nous plaindre sur le chapitre des hymnes patriotiques; à Dieu ne plaise! *la Marseillaise* vaut tous les chefs-d'œuvre en ce genre; mais c'est autre chose : il n'est encore venu à l'idée de personne d'appeler l'hymne de Rouget de Lille une chanson. Le lied occupe donc dans la nationalité allemande une place plus sérieuse et plus noble que la chanson chez nous. Vous le retrouvez sans cesse et partout au-delà du Rhin; il a des chants pour le foyer, pour la patrie, pour les amours, pour tous les généreux sentimens du cœur; il soupire avec Brackenburg sous la fenêtre de Claire, tombe avec Théodore Koerner sur le champ de bataille. En France, notre chanson ne nous prend guère qu'après souper, et, quand elle nous a conduits dans l'alcôve de quelque fillette, c'est, à vrai dire, tout ce qu'elle a pu faire de mieux. — Le lied se rapproche aussi de l'épigramme, mais à condition que l'épigramme voilera ce qu'elle a de mordant et d'acerbe sous les dehors de quelque apologue poétique. Ce sera l'épigramme, si l'on veut, mais enveloppée d'images et de fantaisie, et, qu'on me passe l'expression, sublimée. Écoutez ce *lied* de Goethe, cette épigramme romantique, ce petit poème d'où l'allusion s'échappe comme l'épine d'une rose :

« Un large étang était gelé; les grenouilles, perdues dans le fond, n'osaient plus coasser, ni sauter, et pensaient, dans le rêve d'un demi-sommeil, qu'elles chanteraient comme des rossignols s'il leur arrivait de trouver seulement là-haut un peu de place. Le vent du dégel souffla, la glace fondit, les grenouilles superbes voguèrent et prirent terre, et s'assirent à la ronde sur le bord, et coassèrent comme par le passé. »

Le lied n'a rien d'absolu, son action dépend de la disposition ou

vous êtes. Tel lied où le lecteur indifférent n'a vu qu'un assemblage oiseux de quelques rimes, va vous affecter au point que le livre vous tombera des mains, et que vos yeux se mouilleront de larmes. Alors tout s'animera autour de vous, alors vous entendrez les clochettes de mai tinter dans l'herbe; la plainte des cascades, les soupirs du vent dans la feuillée, le cours errant des nuages, auront un sens mystérieux; si c'est le crépuscule, des voix mélancoliques chanteront à vos oreilles, des ombres chéries vous apparaîtront, et la terre vous rendra pour un moment ce qu'elle garde en son sein de votre propre vie. Le lied est parfois triste comme l'élégie, plus triste sans doute, car l'élégie ne vous donne que la douleur du poète et non la vôtre; l'élégie n'a rien de familier, rien d'*intime;* elle compose ses airs et prend ses temps; il lui faut son mausolée et ses cyprès. C'est toujours

La plaintive Élégie en longs habits de deuil,

la sublime pleureuse qui lance des soupirs mesurés vers le ciel, arrondit les bras et combine avec art les sanglots de sa période. L'élégie a sa pompe, sa beauté plastique, son style nombreux, et, si on l'aime, son pathos; le lied ne devient quelque chose qu'autant que vous l'y aidez; c'est une larme ou ce n'est rien. L'élégie se met en scène, et vous dit ses propres douleurs; le lied, au contraire, se contente de vous donner le ton, puis laisse votre ame chanter quand elle a de la voix.

Pour peu que la mélancolie des lieux et le penchant de votre humeur s'y prêtent, le lied va vous ouvrir une porte sur l'infini. Grace à lui, vous rêverez sans fin; où et quand cette rêverie s'arrêtera, Dieu le sait! Qui ne connaît cette charmante légende du moyen-âge : — Un matin, le moine Félix sort du cloître, et, comme il se promène dans le bois, voilà qu'il entend tout à coup un petit oiseau dont la chanson le réjouit; le ciel est bleu, le gazon frais, l'ombre heureuse et parfumée sous les acacias en fleurs, et le petit oiseau chante toujours. Quels traits! quel gosier! le moine n'a de sa vie entendu rien de pareil; les orgues même du sanctuaire ne sauraient se comparer à ce gentil ramage du printemps, à cette musique en plein soleil. Il écoute, il écoute, et se laisse ravir tant qu'il peut. Enfin, l'heure de la retraite arrive, le moine s'achemine vers le couvent, mais, ô disgrace! lorsqu'il se présente, le portier lui refuse l'entrée; un dialogue s'établit, les autres frères accourent. Chose étrange! aucune de ces figures ne lui revient; il se nomme, personne ne le reconnaît. Alors on le conduit au prieur, et le digne homme, qui

tombe de vieillesse, finit par se souvenir d'avoir connu autrefois un novice appelé Félix qui ressemblait exactement à la personne qu'on lui présente. On consulte les registres du couvent, son nom s'y trouve; cent ans se sont écoulés pendant qu'il écoutait chanter l'oiseau bleu. — Le lied allemand ressemble au rossignol de la légende; il chante dans les arbres, sous les fleurs, au bord de l'eau, mais pour vous attirer vers son monde à lui, la rêverie; il appelle, et vous le suivez, vous le suivez toujours, et des heures se passent; au moyen-âge, on eût dit des siècles.

On rencontre à chaque pas dans Goethe de ces petites pièces qui vous ouvrent tout un monde; Uhland aussi possède au plus haut degré cet art de trouver la note de la rêverie, de vous la jeter en passant, comme au hasard. Dans le nombre de ces petites pièces où l'élément épique entre pour quelque chose, l'élément épique mêlé au drame, de ces fantaisies où l'instant romantique est seul indiqué, je n'en sais pas de plus charmante que celle-ci :

— Quelle musique me pénètre,
Quels chants m'éveillent donc ce soir?
O mère! mère, veux-tu voir
A cette heure qui ce peut être?

— Je n'entends rien, je ne vois rien,
Repose encore. Nul ne vient
Pour te donner la sérénade;
Pauvre enfant! pauvre enfant malade!

— Non, ce qui tant me réjouit
N'est point la terrestre musique.
Les anges chantent leur cantique,
O mère, bonne nuit!

On reconnaît là le véritable caractère de cette poésie, où l'objet relève incessamment du sujet. Ce lied, qui se borne dans le présent à reproduire l'instant où meurt une jeune fille, a bien son passé et son avenir, et répond, quand on y réfléchit, à toutes les conditions qu'exige la poétique du roman. L'allusion au passé comme à l'avenir, quoique un peu vague, et maintenue à dessein dans la généralité, ne laisse pas d'éveiller les plus mélancoliques et les plus suaves émotions. Le dernier soupir de cette jeune fille nous dit qu'elle a aimé; cette sérénade ineffable, dont le motif lui revient pendant que les anges chantent pour elle le cantique de délivrance, sert de transition à la vie nouvelle. Nous voyons la pauvre malade que la mort guette

sur son lit de douleurs; mais ce qui se rattache au passé, ce qui touche à l'avenir, nous préoccupe davantage; il s'agit moins d'un tableau que d'un drame en quelques vers, d'une épopée en miniature, ayant son prologue dans le temps et son épilogue dans l'éternité. Cette fille a aimé, elle a souffert, elle expire aux sons de la musique des anges, qui lui rappelle une voix connue, et, si le passé qui s'éloigne emporte avec lui les regrets et les impressions douloureuses, en revanche le présent qui va se résoudre dans l'avenir n'a que palmes, harmonies et lumière.

Il est un autre chef-d'œuvre du même genre, un autre lied comprenant en ses dimensions restreintes tout un passé d'amour, tout un avenir de désespoir, une somme infinie d'ardeur et d'afflictions; nous voulons parler de *la Fille de l'Hôtesse* du même auteur. Ici comme dans *la Sérénade*, un seul moment est mis en jeu par le poète, moment éternel. La simplicité de la forme, le ton naïf sous lequel les choses se présentent, concourent à rendre l'effet plus saisissant encore. La réticence vous suffoque; vous diriez la pierre d'un sépulcre pesant sur votre cœur :

« Trois compagnons passaient le Rhin; ils entrèrent chez une hôtesse. — Mère hôtesse, as-tu de bon vin et de bonne bière? Et ta belle jeune fille, où est-elle?

— « Mon vin est frais et clair, ma bière aussi; ma fille gît dans le cercueil.

« Et lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, la vierge gisait dans la boîte noire.

« Le premier leva le voile, et la contemplant d'un œil mélancolique : — Hélas! si tu vivais encore, belle jeune fille, je t'aimerais à dater d'aujourd'hui!

« Le second, laissant tomber le voile, se détourna et pleura : — Hélas! que tu sois étendue au cercueil, toi que j'ai aimée si long-temps!

« Mais le troisième le releva aussitôt, et baisant sa bouche livide : — Je t'ai toujours aimée, je t'aime encore, et je t'aimerai dans l'éternité. »

Le sentiment qui domine en ce lied est énergique et viril. Vous le voyez commander à son émotion, étouffer larmes et sanglots. Il semble que Uhland ait voulu ériger par là un mâle et sévère contraste à sa romance si élégiaque, si féminine, de *la Faucheuse*, à cette poésie où, lui-même ne se contenant plus, il se laisse aller au torrent de son effusion, et s'écrie dans un élan sympathique vers la pauvre fille dédaignée :

Creusez l'herbe nouvelle au sentier le plus frais;
De si douce faucheuse, on n'en verra jamais!

En France, le mot de *lied* n'éveille encore qu'une idée toute mu-

sicale. En fait de lieds, nous ne connaissons guère que ceux de Schubert ou de Dessauer, et c'est tout simple. La musique n'a pas besoin qu'on la traduise; une belle phrase mélodieuse change de climat impunément et passe d'un pays dans un autre sans rien perdre de sa grace native, de sa fraîcheur, de sa beauté originelle. On peut admirer parfaitement l'*Erlkoenig* de Schubert ou le *Wassermann* de Dessauer; on peut même savoir par cœur ces deux nobles compositions, sans avoir la moindre idée des poèmes qui les ont inspirées. Cependant il ne s'agit point ici de ces refrains vulgaires que des littérateurs spéciaux riment chez nous à l'usage d'une certaine classe de musiciens. Dans une œuvre à laquelle Goethe contribue, il faut absolument que la poésie ait sa part, le maestro fût-il d'ailleurs Schubert ou Beethoven, d'autant plus que c'est un des principaux caractères du lied lyrique de concilier à la fois les intérêts du texte et ceux de la musique, et de se réserver le privilége de déclamer en chantant. Pour en revenir au lied poétique, au lied d'Uhland, de Goethe, de Wilhelm Müller et de Justin Kerner, il me semble que ce genre mériterait d'être connu chez nous. Mais de quelle manière s'y prendre pour l'acclimater sous notre ciel? Traduire? Ici la difficulté se présente. Qui osera se charger de cet emploi? Quels doigts trouverez-vous assez délicats, assez fins, pour toucher sans la briser à cette bulle de savon? Comment espérer de pouvoir jamais rendre en quelques vers ce sentiment profond contenu dans la forme la plus artistement élaborée, la plus limpide et la plus transparente, comme une essence volatile dans le creux d'un petit diamant? Quant à la prose, on n'y saurait songer. Il y a même, selon nous, une sorte de sacrilége à manipuler sans scrupule les produits les plus purs de l'intelligence exotique. Rien n'est, à mon sens, plus ridicule et plus déplorable que ces volumes indigestes (1) où s'entassent par milliers, dans le désordre et le contre-sens, tous ces merveilleux petits chefs-d'œuvre qu'il aurait fallu traiter avec tant de ménagement et de goût. Autant vaudrait remuer les diamans à la pelle ou mettre en botte les plus douces fleurs du jardin. Ce qu'il y aurait encore de mieux à faire en pareil cas, ce serait de s'inspirer vaguement de cette poésie et d'en rendre ensuite, selon sa mesure, le souffle et l'expression. Dans un temps où la littérature admet toute réforme, tout rajeunissement venu du dehors, le lecteur ne nous saura point mauvais gré d'avoir

(1) Voir les *Ballades et Chants populaires de l'Allemagne*, publiés par le libraire Gosselin.

protesté en faveur d'un genre que des modifications intelligentes ne tarderont pas à naturaliser chez nous, en faveur d'un genre qui pourrait bien n'être pas si étranger dans le pays de Clotilde de Surville et de Marot, et d'avoir mêlé une goutte de rosée allemande au sang nouveau que la Muse d'aujourd'hui se laisse si volontiers infuser dans les veines.

II.

Le lied vient du peuple; c'est encore là un de ces soulagemens de la pensée, une de ces aspirations divines vers la nature et l'amour, qui tempèrent les nécessités quotidiennes et trompent les amertumes d'une existence vouée aux plus rudes labeurs. Cependant il convient de nous expliquer : le lied appartient au peuple, en ce sens qu'il s'exhale de lui, qu'il en sort à l'état d'idée pure, et qu'il y retourne à l'état de chant. Le peuple ne formule point, et c'est assez pour sa poésie qu'un individu se rencontre, qui plonge au fond du sentiment général et lui donne par la toute-puissance de l'art une telle consécration, une telle durée, que son œuvre passe désormais pour l'œuvre du peuple même. Quel est ensuite cet individu? Peu importe; on négligera peut-être de s'enquérir de son nom. Il en est de la plupart des lieds du moyen-âge comme de ces épopées, comme de ces cathédrales dont on ignore les auteurs.

Pour citer le plus ancien, le premier lied populaire en Allemagne, il faudrait, sans contredit, remonter jusqu'à l'épopée nationale, jusqu'au poème des *Niebelungen*. A mesure que les siècles marchent, que la liberté gagne du terrain, que l'individu se détache du groupe de l'humanité, le grand thème synthétique se fractionne, la lumière se disperse en rayons variés; le peuple a toujours en lui les mêmes trésors de véritable amour, de sensibilité légitime. Mais comment les répandre? quelle forme donner aux sentimens qui le possèdent? Ni l'une ni l'autre des deux écoles qui se disputent la poésie allemande au moyen-âge ne lui conviennent. Le *Minnegesang* est trop subtil pour lui, trop éthéré, trop insaisissable; le *Meistergesang*, trop littéraire et pédantesque. Dans cette alternative, laissez faire son instinct, son bon sens, et vous allez le voir mêler à souhait, pour sa poésie à lui, les élémens les plus contraires, enfermer le *Minnegesang* vaporeux dans les règles de la *maîtrise* comme l'oiseau dans une cage, et d'autre part égayer la monotonie de la *maîtrise* d'un reflet azuré du *Minnegesang*.

Il fallait au peuple des couleurs puissantes, tranchées, des mélodies faciles à comprendre, à retenir. La religion, l'amour, la guerre, çà et là quelque aventure de la vie ordinaire, quelqu'un de ces faits qui frappent et dont l'imagination aime à s'emparer, telles sont les sources vives, les origines romantiques du lied. Ce que des milliers d'hommes ressentaient au fond du cœur, une voix l'exprimait, et, comme on le pense bien, à cette voix sympathique les échos ne manquaient pas. Aussi peut-on être sans inquiétude quant à ce qui regarde le fonds des lieds populaires au moyen-âge. Presque toujours ce fonds est généreux et de bon aloi. Pour la forme, nous n'en dirions sans doute pas autant. En effet, le principe, la cause essentielle de cette poésie, le sentiment, absorbe parfois l'ame et la possède à ce point que dans l'intensité de son émotion il lui arrive d'oublier certaines exigences de l'art. On remarquera que nous n'entendons parler ici ni du rhythme, ni de la mélodie, ces deux élémens constituans, selon nous, partie intégrante de l'idée, du sentiment, qui ne saurait se faire jour sans les entraîner avec lui, attendu qu'il existe entre l'idée, la mélodie et le rhythme, membres harmonieux de la trinité poétique, une indivisible union, une simultanéité solidaire. C'est dans le soin du détail, dans le choix de l'expression souvent embarrassée, obscure, entachée de rudesse ou de trivialité, que l'action de cette force sympathique poussée à l'excès se produit d'une façon regrettable.

Il va sans dire que le lied considéré au point de vue populaire n'a d'expression sérieuse, de vie immédiate, qu'autant que le sentiment dont il relève se maintient dans sa vigueur féconde. Otez au lied cette présence intérieure, il se flétrit et meurt, car dès ce moment la conscience populaire cesse d'y trouver cette émanation morale d'elle-même. Alors s'ouvre pour le lied la période littéraire. Le peuple n'en veut plus, et, comme nul ne le réclame, il a bientôt fait de le mettre dehors. Les temps s'écoulent; enfin viennent les poètes qui, voyant le gentil nourrisson se débattre, le recueillent avec amour et lui vont filer, dans leurs loisirs, une robe nouvelle. Alors le lied se régénère; il va revivre par la grace de la poésie. Peu à peu, vous le voyez se couvrir de tous les joyaux dont l'art dispose, l'art de Goethe, de Uhland, de Rückert; la forme est réhabilitée : on invente, on combine, on élabore, on se perd en caprices merveilleux, en élégantes ciselures, en broderies de toute espèce. L'enfant populaire se voit environné des mages de la littérature, qui déposent à ses pieds l'encens, l'or et la myrrhe. Voilà le soupir de la chaumière, l'expres-

sion des masses laborieuses, devenu, par le seul prodige de l'art, une fantaisie de luxe; voilà le lied devenu chose de l'intelligence, de simple chose de sentiment qu'il était, et voyez l'étrange phénomène! dans sa transformation glorieuse, il n'a rien perdu de sa grace naïve, de cette ingénuité qui lui vient de son humble origine. La preuve, c'est qu'il retourne au sein du peuple, qu'il y rentre avec les chansons de Marguerite et de Claire, les hurrahs de Koerner, les élégiaques mélodies de Uhland, en un mot, sous toutes les formes qu'il adopte au moyen-âge. Le lied retourne au peuple comme la rosée au fleuve, après avoir passé par le soleil.

C'est du XIVe au XVIe siècle que le lied populaire proprement dit se développe en Allemagne. Vous ne trouvez que lui pendant cette grande période historique; lieds d'amour, de compagnonage, de chevalerie et de guerre; de tous côtés vous le voyez fleurir et se multiplier; un esprit original, actif, singulier peut-être, parcourt l'Allemagne du nord au midi; le sentiment déborde; la crise politique, les tiraillemens universels ont dans l'intelligence des contre-coups féconds, et le génie populaire trouve en lui, pour répondre aux commotions qui l'ébranlent, des échos profonds et variés. Je me figure que plus d'un brave compagnon dont la postérité n'a point à s'enquérir, plus d'un *Lanzknecht* mort ignoré dans quelque rencontre, dut faire un beau jour son lied, poème de son cœur, histoire où sa vie entière se résumait. Or, il s'est trouvé que cette histoire, ce poème, dans un temps où la milice humaine se groupait encore à l'abri de certains dogmes comme sous d'inviolables drapeaux, il s'est trouvé que cette voix du compagnon et du lanzknecht exprimait les sentimens inarticulés de toute une multitude, et remuait des consciences sans nombre. Voilà, je pense, le grand secret de la popularité du lied au moyen-âge. Au XVIe siècle, son caractère national se perd, il dégénère; c'est l'époque où le goût italien et français fait invasion. Les associations musicales se forment, les maîtrises s'instituent; adieu la poésie du sentiment; voici les querelles de mots qui commencent avec Hans Sachs et ses confrères les artisans de Nuremberg; voici les solennels débats qui s'ouvrent à propos d'une rime. Alors le lied cède la place aux motets, aux villanelles de toute espèce, et disparaît jusqu'à la renaissance de la poésie allemande au siècle dernier, jusqu'à ce magnifique mouvement dont Goethe est le héros.

Grace aux mille fantaisies d'une nature incessamment variée, le lied répond à toutes les nécessités de son origine. Vous ne citerez pas une tendance populaire qui n'ait en lui son expression, pas un sourire,

pas une larme qu'il ne reflète dans le cristal de son miroir. Sans prétendre porter dans ce monde mélodieux la classification scientifique, nous essaierons cependant ici d'en séparer les différens groupes, d'autant plus appréciables qu'ils se distinguent chacun par un type particulier, une couleur, une existence individuelle. Nous rattacherons à ces trois groupes les trois espèces-mères du lied allemand, les lieds d'amour, les lieds de la vie commune, les lieds patriotiques, tous populaires, ainsi que nous l'avons dit, tous identiques au sentiment dont ils émanent.

L'amour comprend deux espèces : l'amour divin et l'amour terrestre; l'un absolu, l'autre relatif; l'un ayant pour objet l'intelligence suprême, l'autre se renfermant dans le culte exclusif de l'individu; le second, par conséquent, plus susceptible que le premier de s'acclimater dans le peuple et d'y porter ses fruits. La religion n'a d'élémens populaires dans un pays qu'autant qu'elle se soumet à certaines conditions de mœurs, de nationalité, de pompe extérieure, et consent, elle fille de Dieu, elle grande comme l'espace et le temps, elle infinie, à se modeler sur des types humains et périssables. Cette tendance de ramener à la terre toute chose divine vous frappe d'autant plus au moyen-âge qu'elle est naïve et procède du seul instinct de l'humanité. C'est merveille comme le peuple au XVe siècle arrange la tradition selon ses besoins, presque selon ses fantaisies. Vous le voyez prendre çà et là dans la Bible, dans l'Évangile, une phrase qu'il développe comme il lui plaît, un motif qu'il varie à son usage, et cela avec tant de franchise et de bonhomie, qu'on ne remarque pas que le dogme se dénature à ces interprétations arbitraires, et que la familiarité quelque peu grande vous semble toute naturelle. Il n'y a guère que les hymnes de la liturgie qui échappent à ce caractère, en s'efforçant de produire sous une forme absolue l'absolue vérité. On trouverait difficilement un acte de la sainte légende d'où ne soit point sorti quelque lied, toujours dans la mesure que nous observions tout à l'heure. L'imagination populaire se contente, en pareil cas, d'emprunter le germe au texte sacré, le germe qu'elle se réserve ensuite de féconder. Elle compose, elle arrange, elle invente, elle mêle son merveilleux à la vérité traditionnelle, et, par une préoccupation égoïste dont elle-même n'a point conscience, se crée en quelque sorte des rapports intimes avec la Divinité qu'elle attire ainsi dans son cercle.

Cette manière propre au moyen-âge d'accommoder l'universel au particulier, de réduire la synthèse à des proportions presque usuelles,

mérite qu'on l'étudie avec soin, surtout dans le lied populaire où elle se montre sous un aspect singulier et quelquefois plein d'intérêt. Le lied s'inspirant à la source commune de la poésie au moyen-âge, il en résultera que les Évangiles finiront par lui fournir non-seulement des berceuses pour les petits enfans, mais encore des airs de chasse, des complaintes, et même (chose assez curieuse) des refrains de table d'un mysticisme équivoque. La conception de Jésus dans le sein de l'Immaculée deviendra le sujet d'un lied de chasse. Le Saint-Esprit bat les champs du paradis avec l'ange Gabriel qui lui sert de piqueur :

« Le hardi chasseur était en campagne, il voulait chasser sur les hauteurs du ciel. Que rencontre-t-il dans le bois? Marie, la belle jeune vierge..... »

Le même sens populaire trouvera le motif d'une berceuse dans l'adoration des rois mages :

« Joseph dépouille son manteau pour en faire à Jésus des langes. Joseph, mon doux Joseph, aide-moi à bercer mon enfant, etc., etc. »

Le lied religieux s'attache de préférence aux mystères qui entourent la venue du Rédempteur. La visitation de l'ange Gabriel en dalmatique de brocard d'or dans cette petite chambre d'Albert Dürer où s'épanouit un beau lis à côté du prie-dieu, l'adoration des rois, la conception immaculée, tels sont les sujets qu'il affectionne. Plus tard, à mesure que le Christ se mêle aux hommes, que son existence revêt une signification plus déterminée, une notoriété plus authentique, le lied s'en éloigne peu à peu, sa fantaisie ne sait plus où se prendre sur ces actes consacrés par la liturgie et qui rentrent dans le cycle de l'année ecclésiastique. Il y a cependant tels de ces actes auxquels l'imagination populaire n'a pu s'interdire de toucher, les scènes du Golgotha, par exemple. L'Allemagne possède plusieurs lieds de ce genre qui sont de véritables hymnes, entre autres celui qui énumère les douleurs de la croix, et après avoir raconté le coup de lance, se termine par ces strophes :

« Ployez-vous, arbres, et vous aussi, rameaux; pleurez, feuillage; et vous, brins d'herbe et gazons verts, partagez la détresse commune.

« Les hautes cimes s'inclinèrent, les rocs gigantesques se fendirent, le soleil voila sa clarté, les petits oiseaux laissèrent là leurs chansons et leurs cris.

« Les nuages crièrent : Malheur et désespoir! les montagnes craquèrent, les portes s'ouvrirent aux morts, et ils sortirent de leurs sépulcres. »

Opposons maintenant à cette inspiration toute naïve du XVIe siècle

la parabole des *Cerises de saint Pierre*, si célèbre dans la poésie moderne.

« Lorsque, méconnu encore et chétif, Notre-Seigneur allait sur la terre, entraînant après lui de nombreux disciples, qui rarement comprenaient sa parole, il aimait outre mesure à tenir sa cour en pleine rue, parce que sous la coupole du ciel on parle toujours mieux et plus librement. Il laissait là de sa bouche sacrée se répandre sur eux les plus hautes leçons, et par les paroles et les exemples faisait un temple de chaque marché.

« Un jour que, dans le calme de l'esprit, il cheminait vers une petite ville avec eux, il vit luire sur le chemin quelque chose qui était un fer à cheval brisé. Aussitôt il dit à saint Pierre : « Lève-moi ce fer. » Saint Pierre ne se dépêchait guère; il venait d'agiter, chemin faisant, de ces rêves sur le gouvernement du monde, rêves où chacun se complait. Sur un pareil sujet, le cerveau ne connaît point d'entraves. C'étaient donc là ses plus douces pensées. Or, maintenant la trouvaille lui semblait bien mesquine; encore si c'eût été une couronne, un sceptre! Mais valait-il donc la peine de se pencher pour un fer à cheval? Il se tire alors de côté, et fait comme s'il n'avait pas entendu.

« Le Seigneur, dans sa longanimité, lève lui-même le fer à cheval, et s'en tient là sans faire semblant de rien. Puis bientôt, lorsqu'ils ont atteint la ville, se dirigeant vers la porte d'un forgeron, il échange sa trouvaille contre trois pièces de monnaie; et comme il traverse le marché, voyant là de belles cerises, en achète plus ou moins, autant qu'on veut lui en donner pour ses trois pièces, et les garde ensuite paisiblement dans sa manche.

« On s'achemina vers l'autre porte à travers plaines et champs sans maisons; pas un arbre sur la route; le soleil dardait, la chaleur était grande et telle qu'en pareil lieu on eût donné beaucoup pour une gorgée d'eau. Le Seigneur, toujours marchant en avant des autres, laisse à la dérobée tomber une cerise. Saint Pierre aussitôt se précipite, comme si c'était une pomme d'or. Le fruit délecte son palais. Le Seigneur, peu de temps après, envoie une autre *cerisette*, et saint Pierre de s'incliner bien vite pour la prendre. Ainsi le Seigneur lui fait baisser le dos et se pencher mainte fois vers les cerises. Un laps de temps s'écoule de la sorte; puis, souriant, le Seigneur dit : « Il fallait « donc savoir te remuer à temps, ta paresse y trouvait son compte. Tel mé- « prise de petites choses qui va s'évertuer pour de plus petites. »

On retrouve dans ce lied de Goethe comme un souvenir des inspirations évangéliques de l'art populaire au moyen-âge. Dans le mouvement de réaction imprimé aux lettres par son génie, Goethe a voulu que toutes les tendances du type original fussent représentées, et grace à lui la reproduction s'est consommée aussi rayonnante, aussi complète, que les dilettanti les plus exaltés de l'archaïsme germanique, les partisans les plus vifs de Walther de Vogelweide et de sa phalange *étoilée* et *fleurie* ont pu le souhaiter. Nous n'appellerons

qu'un seul témoignage à l'appui de ce que nous avançons : les poésies de Goethe, jardin où s'épanouissent en fleur et sur une tige solide tous les germes, toutes les étamines poétiques disséminées dans l'air par le *Minnegesang*.

Mais la véritable patronne du lied, le principe éternel de grace et d'amour où la fantaisie populaire va puiser incessamment, c'est la mère du Christ, Marie, la vierge féconde, l'*impératrice*, comme l'appelle en son paroxisme fervent l'extatique docteur Marianus. On connaît l'action universellement sympathique attribuée à la reine des anges au moyen-âge, et sans revenir sur ce divin symbole de l'attraction et de la mansuétude féminine, nous nous bornerons à citer quelques traits qui s'y rattachent. Nulle part ces attributs dont nous parlons ne se manifestent avec plus de charme que dans un lied intitulé : *l'Assistance de la Vierge à Passau*. La Vierge, en tant que femme, se montre encore plus accessible que son divin fils lui-même, et représente, sans aucune arrière-pensée, sans aucune espèce de restriction ultérieure, l'idée de grace et d'amour. Ainsi vous la voyez, dans un lied, intercéder elle-même en faveur de deux misérables qui avaient tenté de lui ravir son propre enfant; dans un autre, elle sauve d'une mort certaine la comtesse Elsbeth, surprise par deux assassins pendant qu'elle prie à l'autel. Ailleurs, c'est une noble dame que son époux veut aller vendre au diable, et que Marie délivre en l'enfermant dans son oratoire, tandis qu'elle monte à cheval à sa place auprès de son époux, dupe jusqu'au dénouement de la métamorphose. Puisque nous en sommes sur le chapitre de ces petites pièces lyriques dont la Vierge fait en même temps le sujet et l'objet, citons le lied de *la Racine de Jessé*, panégyrique ingénieux, charmant de poésie et de concision :

« La racine est la race de David; toi, Marie, tu es la tige; ton fils, la fleur, la belle rose; le Dieu et l'homme résident en ton sein.

« La rose est pourprée, la feuille verte, une même tige les a toutes deux; ainsi on trouve deux natures et une seule personne en cet enfant. »

Dans l'imagination populaire, la superstition se mêle toujours au dogme, en Allemagne surtout, où l'antique religion de la nature est loin d'avoir déposé toute autorité primitive. De là une poésie bizarre, hétérogène, où les élémens les plus contraires se heurtent et se confondent; poésie de mystères et d'incantations, qui s'élabore un peu comme certains philtres cabalistiques des montagnes du Harz, en commun, car tous y prennent part, depuis l'homme d'église avec sa

tradition orthodoxe jusqu'au maître sorcier avec ses formules extravagantes, jusqu'à la vieille femme avec ses plantes magiques et ses recettes pour guérir au clair de lune les abcès et les blessures. Vous assistez à l'origine de la poésie fantastique, vous voyez le romantisme naître de cet hyménée de la nature avec la religion. Ainsi, de pièces et de morceaux, le Pinde allemand s'élève, le Brocken se forme avec ses légendes qui serpentent sur ses flancs par myriades et foisonnent comme autant de couleuvrès et de vives eaux dans ses cavités granitiques. Laissez la veine populaire se répandre; les temps viendront où le génie nouveau saura mettre à profit tant de fragmens épars, tant d'inspirations dispersées à tous vents, où la Muse allemande fera sa gerbe; et le grand pontife de cette régénération, Goethe, en réhabilitant le lied populaire, ne se contentera pas d'en caresser la forme et d'en polir avec un art de lapidaire le contour lumineux. Le poète ira plus avant dans l'esprit des siècles. Le lied étant l'unique manifestation du sentiment populaire au moyen-âge, Goethe fera dans la masse un triage immense : il choisira çà et là quelques épis de luxe pour les cultiver aux heures de loisir dans un petit enclos tout spécial; puis, s'emparant du reste à larges brassées, il l'enfermera, pour la nourriture intellectuelle de l'humanité, dans quelque grenier gigantesque et profond. Vous retrouvez dans *Faust* toute la mythologie du Nord. Le poème de Goethe est pour l'Allemagne le véritable pendant des *Niebelungen*. La nationalité poétique allemande se concentre là tout entière comme dans les *Niebelungen* la nationalité héroïque et barbare, et je ne parle pas ici des caractères principaux, mais de certains détails cachés, de certaines créations secondaires, et qu'il faut renoncer à comprendre, à moins d'en aller chercher le sens dans le cœur même de la tradition où Goethe les a trouvés. Témoin, par exemple, ce fameux preneur de rats de Hameln, *der Rattenfanger zu Hameln*, qu'on rencontre dans les appendices du poème, ce personnage mystérieux si étrangement marqué du caractère à la fois mélancolique et narquois de la sorcellerie. « Quel est cet homme bizarre? il porte le mal sur son enseigne; il siffle, mais d'un ton si farouche et si avisé; » le voyez-vous traverser la ville en sifflant, et tous les enfans qui jouent sur la place de l'église, tandis que les vieillards sont à l'office, se laisser ravir à ses sortiléges et le suivre hors des portes sans se douter que l'étranger maudit les enlève pour jamais à leurs familles (1)?

(1) « Je suis le fameux chanteur, le preneur de rats voyageur, dont cette antique

Après Marie, la puissance que la poésie populaire, au moyen-âge, invoque avec le plus de ferveur et de persévérante dévotion, c'est la Mort. Vous la retrouvez partout, dans les pompes du sanctuaire et sur les tréteaux des carrefours, sous les rideaux de l'alcôve où dort la châtelaine, et sous l'ombre immense de ces grands bois où le comte Éberhard de Würtemberg chasse au milieu de sa meute endiablée; et cette vogue de la Mort au moyen-âge, de la Mort en tant qu'apparition plastique, personnage, n'a rien qui nous étonne. La Mort est une des inventions les plus originales du catholicisme. Ce squelette vivant s'associant à nos passions, à nos travaux, à nos plaisirs, intervenant dans nos douleurs, dans nos misères, jusque dans nos querelles domestiques, ce voisin toujours prêt à se rendre au premier appel, ce compagnon moitié solennel, moitié goguenard, terrible en même temps et familier, parfois grotesque, devait frapper au plus haut point l'imagination populaire. L'antiquité n'envisage guère la mort que comme une abstraction philosophique; l'Académie et le Portique veulent bien consentir à la discuter dans leurs harmonieuses conférences, mais non à frayer avec elle; à l'admettre comme idée dans leurs paisibles théories, mais non comme individu dans leur commerce. Jamais la pensée ne leur est venue d'inviter la Mort à leurs banquets pour couronner de roses son front chauve, et mettre en ses doigts décharnés la flûte rhythmique du tibicen. Voilà pourtant ce que fait le catholicisme. Il la convoque à tous les festins, à toutes les pompes de l'existence; pas un sacre d'empereur en Allemagne, pas une exaltation de pape à Rome, où la Mort n'ait sa place au premier rang parmi les électeurs ou les cardinaux. Elle berce avec la nourrice l'enfant qui vient de naître, assiste au rouet la pauvre filandière, vient s'asseoir à la veillée autour de la table où la famille se rassemble, et, tout en devisant galamment de chose et d'autre, serre la main au vieillard, cligne de l'œil du

et célèbre ville a certes grand besoin surtout. Et quand les rats seraient par myriades, quand les belettes se mettraient en jeu, il faut que j'en purge la place et que tous s'en aillent avec moi.

« En outre, le joyeux chanteur est aussi un preneur d'enfans, qui, pour dompter les plus rebelles, n'a qu'à chanter ses légendes dorées. Et les garçons seraient-ils plus obstinés, les jeunes filles plus farouches, dès que je fais vibrer mes cordes, il faut que tous me suivent.

« Par occasion, l'industrieux chanteur est encore preneur de filles; dans nulle ville, il ne séjourne sans y faire des siennes, et si simples que soient les fillettes, si prudes que les femmes soient, le mal d'amour les prend à mes sons magiques, à mon chant! » (GOETHE.)

côté de la jeune fille qui tousse, ou présente les dés au jeune homme impatient. Habile à se déguiser, à prendre en un instant l'air et le costume du rôle qu'il lui plaît de jouer, vous la retrouvez sans cesse et partout sur les traces de la vie; elle en est comme l'ombre. En Grèce, sous le beau ciel d'Athènes et de Corinthe, la vie n'a point d'ombre. — Je le répète, c'était là pour l'humanité un personnage nouveau. Le squelette devait réussir au moyen-âge, même en dehors du principe catholique, en dehors de l'idée sublime qu'il proclame; il devait réussir (qui le croirait?) par la forme. Le moyen-âge a des goûts bizarres, on le sait; le fantastique l'attire, il s'éprend même assez volontiers de la laideur. A ce compte, le squelette camard ne pouvait manquer de faire fortune chez lui. Dans cet élan unanime, furieux, immodéré, qui précipite aux XIVe et XVe siècles tous les arts vers la Mort, on recherche à coup sûr moins le symbole religieux qu'on ne se passionne pour ce personnage nouveau, pour cette bizarre poupée qu'on affuble à loisir de tous les oripeaux entassés pêle-mêle dans le grand vestiaire de l'univers, et qu'on lance à toute occasion (véritable *deus ex machinâ*, moyen de contraste et de péripétie s'il en fut) dans la pièce de marionnettes de l'existence humaine. La Mort s'empare du monde; on la choie, on l'installe, tous les esprits s'enivrent d'elle; c'est un délire, un fanatisme, une mode. La Mort a véritablement au moyen-âge sa période d'incarnation. Elle s'y fait homme, non à l'instar du fils de Dieu pour expier et gémir, mais pour régner en souveraine, pour occuper le trône universel, pour recevoir des mains de l'humanité idolâtre le sceptre d'or et la tiare d'empereur. On dirait un concert unanime, un hosannah sans fin que tous les arts entonnent à sa gloire. L'orgue lui chante ses hymnes les plus beaux, le peuple invente des poèmes à son intention, et la peinture n'a pas une fantaisie qui ne soit pour cette royale patronne. La Mort donne le verbe de l'art au moyen-âge; il faut dire qu'elle est alors dans toute sa jeunesse, dans toute sa vitalité plastique. Les temps nouveaux ne l'ont jamais vue telle, et, si l'action n'a rien perdu de son infatigable puissance, la figure poétique, le personnage s'est de nos jours bien effacé. La Mort est retournée désormais dans le domaine de l'entité philosophique; de forme, elle est redevenue idée comme aux jours antiques, idée moins féconde en images désormais qu'en syllogismes, car il était dit que, pour la poésie éternellement déshéritée, la Mort elle-même devait mourir.

Le lied de la jeune Fille et de la Mort, bien que d'une forme souvent rude et grossière, peut à bon droit passer pour une composition

pleine de mélancolie et de grace. — Une jeune fille est à cueillir des paquerettes dans son jardin, lorsque tout à coup la Mort, écartant les ramures d'une haie d'aubépine en fleurs, se présente à ses yeux et lui dit : Je viens te prendre. La jeune fille pâlit et s'épouvante; son bouquet lui tombe des mains. Elle veut fuir, mais un ascendant irrésistible la retient là, palpitante comme l'oiseau sous le regard qui la fascine. Elle pleure, elle sanglotte, elle supplie, se roule aux genoux de la Mort, lui parle de sa mère, de ses quinze ans, de son jardin et de ses fleurs. Peine inutile; la Mort ne veut rien entendre. Cependant une lutte s'engage, lutte cruelle et désespérée, où la jeune fille succombe, et la Mort, sans laisser voir plus de contentement de son triomphe qu'elle n'a montré d'embarras tout à l'heure, la Mort, toujours impassible et sûre d'elle-même, étend alors sa douce victime sur le gazon, et lui va cueillir près du ruisseau quelques fleurs qu'elle tresse à la hâte en psalmodiant ce refrain, dernière strophe du poème :

La couronne
Que je donne
S'appelle la *mortalité* (1).
Prends-la, vierge de pureté.
Tu ne seras pas la dernière
Qui la portera sur son front.
Autant il en naîtra sur cette froide terre,
Autant avec moi danseront,
Pour qu'un jour aussi je leur donne
La couronne!

Et n'ayons garde de nous y tromper, ce ballet excentrique, cette chorégraphie singulière où le personnage de la Mort figure toujours plus ou moins sous un aspect grotesque, relève, à sa manière, de la loi fondamentale de la philosophie catholique. C'est le caractère du moyen-âge, que l'idée organisatrice y domine toute chose. Voyez cette danse qui nous occupe, ce jeu bizarre qu'on prendrait au premier abord pour la fantaisie extravagante de quelque imagination oisive, pour l'œuvre d'un Callot ou d'un Hoffmann du XIVe siècle; qu'est-ce autre chose, sinon le principe catholique mis en relief de la plus originale façon, le dogme de la rédemption traduit en langue vulgaire, sinon la victoire de l'humanité sur la Mort? L'homme, dans la personne du Christ, a vaincu la Mort au Golgotha. Pourquoi n'en

(1) En allemand *Sterblichkeit*.

userait-il pas désormais librement avec son antique ennemie? Que lui reste-t-il à craindre de cette puissance abolie et brisée? Il l'admet à son foyer, l'installe, lui donne à partager ses festins et ses jeux, et pousse la familiarité jusqu'à danser avec elle.

On trouve dans un poème de Regenbogen une des plus anciennes représentations de cette idée, idée reproduite du reste sous mille formes différentes et dans des volumes sans nombre presque toujours ornés de gravures sur bois. Dans une de ces planches, on voit un prêtre qui gesticule en chaire; et tandis que le vieillard prêche aux hommes le néant de l'existence, la Mort, joignant l'exemple à la morale, s'évertue de son mieux, et mène d'un pied hardi, sur les dalles du sanctuaire, sa danse accoutumée, sa danse universelle, qu'un prêtre ferme justement. Dans un autre livre, où figure une longue suite de vignettes, la Mort apparaît constamment avec un instrument de musique. Tantôt c'est la viole d'amour, tantôt la flûte ou la guitare. Elle donne des sérénades au clair de lune, cachée sous les tilleuls en fleur, et fascine la jeune dame qui saute à bas du lit à sa voix, et, tiède encore des moiteurs du sommeil, livre au froid de la nuit son épaule blanche qui frissonne; ou, vaillant ménétrier, debout sur un tonneau, elle râcle avec frénésie, animant au plaisir fillettes et garçons, qui se laissent choir tout essoufflés dans la tombe. Que vous semble du virtuose? Mais la plus complète de ces imaginations fantastiques, de ces œuvres macabres, est à coup sûr un poème en bas allemand, imprimé à Lubeck en 1496, et qui contient soixante-huit gravures. Tous ceux qui doivent prendre part à la danse s'efforcent de s'excuser; la Mort, impassible, réfute leurs argumens en quelques mots auxquels pas un ne réplique. Le pape seul (prérogative suprême attachée au chef spirituel de l'humanité), le pape seul a le droit d'interpeller deux fois le squelette. Assemblée curieuse où la vie n'a pas manqué de se faire représenter par de nombreuses députations prises dans tous les points de l'activité sociale, conclave universel où se retrouve, du sommet à la base, l'édifice politique du moyen-âge, cette indissoluble hiérarchie qui se maintient même en présence de la Mort. Voici l'ordre dans lequel sont rangés les personnages de la scène : le Pape, l'Empereur, l'Impératrice, le Cardinal, le Roi, l'Archevêque, le Duc, l'Abbé, le Templier, le Moine, le Chevalier, le Chanoine, le Bourgmestre, le Médecin, le Gentilhomme, l'Ermite, l'Étudiant, le Bourgeois, le Marchand, la Nonne cloîtrée, l'Homme de justice, le Maître ouvrier, le Paysan, la Béguine, le Courtisan, la Vierge, l'Archer, et, comme toujours, la Nourrice avec son

nourrisson.— Le caractère de ces divers états ne saurait être exprimé mieux qu'il ne l'est dans ce poème, véritable microcosme où vous voyez se mouvoir le moyen-âge tout entier. Cependant les convives assemblés comprennent la solennité du moment : en face de la Mort, leurs dernières illusions se dissipent; on avoue ses fautes et ses crimes, on implore une prolongation d'existence, et, toute chance de salut évanouie, on se recommande à la miséricorde divine. La Mort, de son côté, poursuit sa tâche et leur adresse une réprimande profonde, disant que, s'ils se sentaient la conscience pure, ils n'auraient point à trembler devant elle, puis, à la fin, les console à sa manière, en leur rappelant que son blâme n'atteint pas l'individu, mais l'espèce humaine. — La danse des morts, représentée par Johann Klumber sur le mur du cimetière des Prédicateurs, à Bâle, remonte à 1431. Celle de l'église de Sainte-Marie, à Lubeck, du même auteur, date de 1403. Sous cette peinture, on lisait autrefois plus d'une poésie, plus d'un lied expliquant les attitudes pittoresques et les sentimens des personnages, entre autres ces deux vers si naïfs, écrits sous le berceau d'un enfant que la Mort venait prendre pour l'entraîner dans le terrible divertissement : « O Mort, comment dois-je entendre ceci? Tu veux que je danse, et je ne puis marcher encore! »

Nous avons voulu donner une idée du lied religieux en Allemagne, du lied mystique et divin ; essayons maintenant de caractériser en peu de mots un autre genre de cette poésie populaire, de mettre en évidence une facette nouvelle du diamant. Parlons du lied terrestre, du lied d'amour proprement dit. Ce n'est pas que nous devions nous attendre à perdre de vue tout-à-fait les sources religieuses, à ne plus retrouver trace de l'influence catholique. Les rayons dorés de la légende nous frapperont encore çà et là, mais moins vifs, car nous sommes sur la terre, moins saisissables, car ils auront à percer désormais à travers le nuage des passions et des calamités humaines. L'amour terrestre remontera plus d'une fois jusqu'aux sources de l'amour divin pour s'y vivifier; comment ferait-il différemment? La légende est aussi indispensable à son existence que la nature, autre élément dont nous le verrons disposer à son gré et qui lui servira à rendre sensibles les affections du cœur, comme l'autre, l'élément divin, à les épurer. La nature interviendra toujours, l'image ne dût-elle se prolonger que le temps d'un soupir, comme dans ce refrain, par exemple :

« Si j'étais un petit oiseau, et si j'avais deux petites ailes, je volerais à toi. »

Une chose qui vous étonne dans le lied populaire, c'est la concentration du sentiment. Vous trouvez là, dans quelques vers, la tendresse,

le désespoir de toute une existence; un mot suffit à cette effusion profonde, une image, un trait. Vous ne citerez pas une nuance de l'amour qui ne soit exprimée au moins dans cette poésie : les regrets, les ardeurs dédaignées, l'incertitude et les angoisses qui accompagnent l'instant de la déclaration, les souffrances du doute, les tristesses de la séparation, que sais-je? tout cela dans une forme charmante, gaie ou mélancolique, rayonnante ou sombre, selon qu'il convient au sujet; car le lied a ses élans tragiques tout comme ses humeurs rêveuses, ses vagues aspirations vers l'infini, et même ses joyeuses boutades. Quoi de plus mélancolique et de plus douloureux que la plainte de cette jeune fille qui déplore la fleur de sa jeunesse enfermée dans les monotones solitudes du cloître, rêve à l'amour qu'elle ignore, et, du fond des ténèbres et de la mort, tend les bras vers le soleil qui ne doit point l'atteindre? « Puisse Dieu lui envoyer des jours funestes, à celui qui m'a faite nonne, qui m'a donné le manteau noir et la robe blanche! » Il y a dans cet hymne, qui commence par un cri de détresse et se termine par la résignation au sein du Christ, par l'espérance dans la tombe, quelque chose de solennel et de touchant, de terrible et de mystérieux, qui n'appartient qu'à la poésie du catholicisme. Vous y respirez comme une odeur de sépulcre et d'encens, de cierge et de renfermé, de jeunesse et de mort. C'est bien là, en effet, la poésie du catholicisme, de cette religion qui sème de petites croix l'herbe nouvelle, et trouble les fêtes du printemps de l'appel des cloches lugubres. Schubert a saisi admirablement cette double impression qui vous glace le sang dans les veines et vous invite aux larmes, ce double mouvement de terreur et de sainte mélancolie dans son chant de *la Religieuse*, qui n'est, au reste, que la paraphrase musicale de cette poésie. — Quel parfum élégiaque ne s'exhale-t-il pas de tous ces lieds, où deux amans se quittent pour ne plus se revoir? Le jeune homme va courir le monde, et, lorsqu'il revient de ses campagnes, sa douce fiancée est morte. Ainsi le roi d'Angleterre trouve sa bien-aimée au sépulcre, ainsi le comte palatin du Rhin trouve sa maîtresse au cloître. Parfois vous rencontrez des souvenirs de l'antiquité, échos perdus des jours anciens qui vous frappent, non sans charme, au milieu de ces bois romantiques. Un lied qui commence par ces mots : « Un bel adolescent s'épuise à fendre les vagues, » est une réminiscence de la romance d'Héro et Léandre; un autre qui débute ainsi : « La jeune fille se lève à l'aurore, et va courir dans le bois vert, » rappelle l'histoire de Pyrame et Thisbé.

Bon nombre de lieds, dont la vie de chasseur fait le fonds, se dis-

tinguent par l'originalité du caractère. Il ne s'agit plus de rêverie mélancolique au bord du lac, d'aveux timides, de soupirs étouffés, de longs regards au clair de lune, mais de baisers furtifs, d'étreintes vives, d'alarmes et de surprises au fond du bois. Figure moitié réelle, moitié fantastique, souvent de sang royal, toujours noble, le chasseur marche entouré de toute la poésie de la montagne, de la forêt et du torrent. Cousin de Samiel et d'Othon, il est vêtu de vert des pieds à la tête; il a la barbe inculte, les cheveux touffus et noirs, l'œil vif et libertin, et porte à son feutre un bouquet de plumes de faisan ou de coq de bruyère. Aussi les jeunes filles le redoutent, car elles sont le gibier qu'il poursuit à travers la haie ou le fossé. Leur faible cœur bat aux accens de sa trompe; elles sentent à son approche ce mélange de terreur superstitieuse et d'ardente curiosité dont s'enflamment les jeunes têtes en présence d'une apparition extraordinaire. Elles s'effraient de lui d'abord, mais pour l'aimer ensuite à la rage. Le chasseur est jaloux, violent, implacable; joignez à ces défauts l'auréole de mystère dont sa vie errante le décore, et vous comprendrez la fascination qu'il exerce sur tant d'aimables créatures. Il fond sur les jolis minois comme l'épervier sur l'hirondelle. Autant il en découvre, autant il en affole. Malheur aux sensibles meunières! malheur aux garçons de ferme, aux amoureux de tous les jours! Dès que le chasseur apparaît, tous leurs droits sont perdus, et, devant ce fléau de Dieu, il ne reste plus aux pauvres diables qu'à s'aller pendre ou noyer. — Plus tard, lorsque Goethe ramènera la poésie du Nord aux sources primitives du moyen-âge, dans le mouvement rétrospectif qui s'emparera de toutes les nobles imaginations allemandes au XVIIIe siècle, nous verrons Wilhelm Müller faire son profit de ce type populaire, et chanter, dans un poème plein de naturel et de grace charmante, les vaillantises du hardi chasseur, les faiblesses de la belle meunière et le martyre si touchant de son pauvre amoureux délaissé :

Que veut donc le chasseur en ces lieux? Qui l'amène
Au ruisseau du moulin? — Reste dans ton domaine,
Hardi chasseur. Ici point de gibier pour toi.
Une douce chevrette ici tremble pour moi;
Et si tu veux la voir, si tu veux qu'elle vienne,
    Laisse dans le bois ton fusil,
    Enferme ta meute au chenil,
De ta trompe d'airain apaise la fanfare,
Et va de ton menton raser le poil grossier,

Car autrement, au fond du vert sentier,
Je crains qu'en te voyant la biche ne s'effare.

Ne peux-tu donc rester au sein de tes forêts,
Et laisser les moulins et les meuniers en paix?
Que ferait le poisson dans la feuillée épaisse?
Que cherche l'écureuil dans le cristal de l'eau?
Reste, chasseur altier, dans ton bois, et me laisse
Seul avec mon moulin au bord de ce ruisseau.
— Mais si tu veux gagner à tout prix ma maîtresse,
Apprends, mon doux ami, d'où lui vient son tourment :
Les sangliers la nuit sortent de leur tanière,
Et viennent ravager son champ.
Allons, délivre-nous des sangliers, compère!

L'honnête garçon commence par railler. Hélas! il ne sait pas encore où cette rencontre le mènera, et bientôt son ironie et son persifflage vont se fondre en sanglots. La belle meunière ne sent rien de cette invincible répugnance que son naïf amoureux lui suppose; bien au contraire, cet attirail de bruit et de victoire ne tarde pas à lui tourner la tête. L'odeur de la poudre l'enivre tout d'abord. Habituée aux mœurs douces et paisibles du vallon, à des jours limpides et monotones comme le ruisseau qui coule devant sa maisonnette, elle écoute de toutes ses oreilles ce tintamarre qui vient de la forêt et de la montagne, et prend pour un héros cet homme qui lui apparaît au milieu des hurrahs et des fanfares, au milieu des chiens qui aboient et des trompes qui sonnent l'hallali à plein gosier. Elle admire en cet homme hardi la force et le courage; elle sent, à le contempler, des émotions profondes que n'a pu lui donner le garçon naïf et médiocre qui n'a su que la chérir. Elle aime ce front hautain, cet œil d'oiseau de proie, ce geste souverain qui commande à la multitude; la barbe même ne lui déplaît pas trop, et bientôt l'altier chasseur remplace dans les bras de la belle meunière le pauvre amoureux dépossédé, qui se lamente, et soupire une dernière fois ses regrets, assis sur les myosotis du bord et laissant pendre ses pieds au fil de l'eau qui va l'ensevelir :

LE MEUNIER.

Quand un cœur sincère et fidèle
Périt de langueur et d'amour,
Tous les lis dans l'herbe nouvelle
Se fanent bientôt à l'entour.

La lune cache sa lumière
Et se voile dans ses douleurs,
Pour que les hommes de la terre
Ne puissent rien voir de ses pleurs.

Les anges ferment leur paupière,
Les petits anges bienheureux!
Et toutes les voix dans les cieux
Chantent pour le repos d'un frère.

LE RUISSEAU.

Et quand le cœur tendre et fidèle
Échappe enfin au mal cruel,
Une étoile blanche et nouvelle
Fleurit aussitôt dans le ciel.

Du sein des fatales épines
Sortent trois roses au teint frais,
Roses blanches et purpurines
Qui ne se flétrissent jamais.

Et tous les anges de lumière
Coupent leurs ailes sans regret,
Et, sitôt que le jour paraît,
Viennent au jardin de la terre,

LE MEUNIER.

O ruisseau, doux ruisseau chéri!
Je te laisse dire.
Mais sais-tu, ruisseau, pauvre ami,
Ce qu'est ce martyre?

Là-bas le calme et les amours,
La paix douce et profonde.
Ruisseau, frais ruisseau, que ton onde
Chante ainsi toujours!

Puis, lorsque le sacrifice est consommé, que la nappe limpide, troublée un moment, a reployé son transparent linceul sur le corps de l'infortuné, le ruisseau recommence à chanter, et murmure à la pauvre victime endormie en son sein une lente et plaintive mélodie:

Bon repos, bon repos!
Que tes yeux se tiennent clos!
Voyageur, ton pied touche enfin au seuil propice.
Ici la foi

Repose en moi
Jusqu'à ce que la mer à son tour m'engloutisse.

Étends-toi désormais
Sur un coussin humide et frais,
Dans ma chambre d'azur où tout est transparence.
A l'œuvre, ici,
Tout ce qui berce et qui balance;
Qu'on me berce à loisir cet enfant endormi.

Si le cor de chasse au bois gronde,
Je veux tout à l'entour faire écumer mon onde.
Vous, bleus *ne m'oubliez pas* (1),
Par ici ne regardez pas,
Vous troubleriez sa paix si douce et si profonde.

Et Vous, ne vous laissez plus voir
Sur cette échelle;
Ne le réveillez pas de votre ombre, cruelle.
Laissez-moi choir
Votre mouchoir,
Que j'en couvre ses yeux, comme un ami fidèle.

Adieu! adieu!
Jusqu'au réveil de Dieu
Endors ta joie, endors ta peine.
La lune monte pleine,
Le nuage fuit peu à peu,
Et le ciel, qu'il est grand là-haut! comme il est bleu!

Cependant les Nemrods ne se rencontrent pas tous les jours pour enlever les cœurs d'assaut : les vilains ont aussi leurs revanches. Il arrive souvent que la belle meunière, trouvant sur son chemin quelque damoiseau peu discret, bec jaune échappé pour la première fois du donjon paternel, le remette à sa place lestement, et se donne le malin plaisir de venger sur lui les défaites de ses compagnes, comme dans ce lied de Goethe :

LE PAGE ET LA MEUNIÈRE.

LE PAGE.

Où donc, où donc...

(1) *Vergissmeinnicht.*

Belle meunière,
Dis-moi ton nom.

LA MEUNIÈRE.

Lise.

LE PAGE.

Où donc, ma chère,
Vas-tu, ce rateau dans la main?

LA MEUNIÈRE.

A la terre,
Au champ de mon père.

LE PAGE.

Et seule ainsi par le chemin?

LA MEUNIÈRE.

On doit rentrer le foin; voilà
Ce que mon rateau signifie.
Les poires mûrissent déjà,
Et je les veux cueillir.

LE PAGE.

En ton jardin, ma mie,
Est-il point un feuillage épais, silencieux?

LA MEUNIÈRE.

J'en sais deux,
Un de chaque côté.

LE PAGE.

Je te suis, et vers l'heure
La plus chaude du jour, quand le ciel est en feu,
Nous viendrons, n'est-ce pas? nous dérober un peu
Dans cette verte et discrète demeure.

LA MEUNIÈRE.

Bon! et les histoires!

LE PAGE.

Veux-tu
Reposer dans mes bras? Réponds.

LA MEUNIÈRE.

Je n'ai que faire.
Celui qui dans ses bras prend la belle meunière
Est à l'instant même connu.
J'aurais l'ame toute froissée

D'enfariner ainsi de blanc
Votre habit magnifique et de couleur foncée.
Vivre entre égaux, c'est là qu'est le bien seulement.
Je veux jusqu'à la mort garder cette pensée.
J'aime le garçon du moulin,
Et celui-là n'a rien à perdre sur mon sein.

L'eau reçoit toutes les confidences du meunier; il lui conte ses peines, ses désirs, ses regrets, tout, jusqu'à ses illusions, que la nappe limpide promène en sa transparence, comme cette ombre vaporeuse des saules et des peupliers du bord. C'est entre le meunier et le ruisseau du moulin un échange perpétuel de plaintes amoureuses, un petit duo plein de mélancolie et de tendresse, une de ces cantilènes mélodieuses comme Bellini les aime.

L'ADOLESCENT.

Où vas-tu, clair petit ruisseau, — si gaiement? — Tu cours d'une humeur si joyeuse et si leste, — en bas; — que cherches-tu si vite — dans le vallon? — Écoute un peu et me le dis.

LE RUISSEAU.

J'étais un petit ruisseau, jeune homme. — Vous m'avez — pris de manière que je dois lestement, — en fossé, — descendre là-bas au moulin, — et toujours suis agile et plein.

L'ADOLESCENT.

Tu cours d'une humeur placide — au moulin, — et ne sais pas ce que moi, jeune sang, — ici je sens! — T'arrive-t-il que la belle meunière — te regarde parfois tendrement?

LE RUISSEAU.

Elle ouvre de bonne heure, au point du jour, — sa porte, et vient pour baigner son frais visage; — sa gorge est si pleine et si blanche! — j'en deviens si chaud, que je fume.

L'ADOLESCENT.

Ah! si dans l'eau elle allume — le feu d'amour, — comment trouver le repos quand on est — de sang et de chair. — Quand on l'a vue une fois seulement, — hélas! il faut toujours aller vers elle.

LE RUISSEAU.

Puis je me précipite sur les roues — avec fureur, — et les ailes virent — à grand fracas. — Depuis que la jeune fille travaille, — une force meilleure anime l'eau.

L'ADOLESCENT.

Ah! pauvret, tu ne sens pas la douleur — comme les autres. — Elle te

sourit, et te dit en raillant : — Va, marche! — Elle te retiendrait, toi aussi, n'est-ce pas? — avec son seul doux regard d'amour.

LE RUISSEAU.

J'ai tant de peine, tant de peine à quitter ce lieu; — je ne serpente plus que doucement — par les prés, — et si ce n'était que de moi, — j'aurais bientôt rebroussé chemin.

L'ADOLESCENT.

Compagnon de ma peine amoureuse, — je pars. — Peut-être un jour aurais-tu pour moi un murmure de joie. — Va, dis-lui tout de suite, et dis-lui souvent, — ce qu'en silence le garçon désire et espère.

Nous avons parlé tout à l'heure de ces petits chefs-d'œuvre dont la poésie allemande abonde au XVe siècle, et qui empruntent d'ordinaire leur principal motif aux tristesses de la séparation.

Dans cette région d'inspirations élégiaques, d'honnête et pure sentimentalité, je ne sais rien de plus naïf, de plus touchant, que le morceau qu'on va lire, et qui remonte à l'époque où les premiers lieds populaires commencent à poindre :

« A Coblentz, sur le pont, gisait une neige profonde; la neige est fondue, l'eau s'écoule en étang.

« Elle coule dans le jardin de ma bien-aimée. Là personne n'habite; j'ai bien long-temps attendu; deux petits arbres tremblent seuls, ils élèvent leurs couronnes au-dessus du vert miroir des eaux. Ma bien-aimée habite là-dessous, je ne puis aller vers elle.

« Lorsque Dieu me sourira à travers l'azur de l'air et du vallon, elle me sourira hors du fleuve, ma bien-aimée, elle aussi.

« Elle ne vient plus sur le pont; là passent bien des belles femmes : elles ont beau toutes me regarder, moi je n'en vois aucune. »

Souvent, en face de ces dispositions mélancoliques, un scepticisme frivole et goguenard vient se poser, croise les bras et s'en amuse; alors la corde qui pleure se tait devant l'éclat de rire, tout scrupule en amour est bafoué, toute constance, toute foi sans tache traitée d'illusion et de chimère. L'ironie va son train sans rien épargner; comme on le pense, le gros sel abonde, et le persifflage de bon goût, la pointe acérée et vive, l'atticisme, ne sont point ce qu'il faut chercher dans ces plaisanteries où se rencontrent des gentillesses de la façon de celle-ci, par exemple :

« Si tu vois ma maîtresse, donne-lui le bonjour, et, si elle te demande comment je vais, réponds : Sur mes deux jambes. »

Cependant il arrive parfois à ces joyeuses boutades d'avoir en elles une certaine rondeur humoristique, une verve de bon aloi qui vous

les font aimer en dépit de ce qui peut s'y trouver de trivial et de grivois. Ainsi le fameux lied :

« La nuit, quand j'étais auprès d'elle, nous causions de chose et d'autre, »

étincelle de grace et de caprice. Il faut louer aussi un petit poème où Vénus est représentée tenant entre les mains des cartes qu'elle mêle à plaisir, et qui renferme une comparaison ingénieuse de la bien-aimée avec la dame de cœur.

Il nous reste encore à constater deux variétés dans cette espèce de lieds d'amour, dans la sphère de cette passion qui se propose pour but l'expression des ardeurs de la jeunesse et ce qu'elles ont de tumultueux et de désordonné : l'une qui comprend les nocturnes, les sérénades, toutes les chansons à chanter au clair de lune, sous la croisée de sa maîtresse, et qui n'a guère pour se défrayer que le motif suivant qu'elle répète dans tous les modes et sur tous les tons :

« O belle Phyllis, écoute notre musique, et laisse-nous, une nuit, faire une pause dans tes bras; »

l'autre, qu'il serait peut-être aussi bien de passer sous silence, admet volontiers les gravelures et les obscénités qui s'y glissent en cachette sous l'apparence d'un vers latin plus ou moins adroitement entremêlé au rhythme. Cette forme bizarre vient sans doute de la liturgie, dont elle est un plagiat dérisoire, et rappelle, dans la poésie, l'idée que représentent dans l'architecture du moyen-âge ces gros diables mitrés et ces moines ventrus à têtes d'animaux sculptés sur le portail des cathédrales.

J'étais une fille divine,
Virgo dùm florebam,
Chacun vantait ma jambe fine,
Omnibus placebam.

CHŒUR.

Hoy et Oe maledicantur tiliæ,
Juxta viam positæ, etc., etc.

J'allais dans le petit bois sombre
Flores adunare,
Un méchant me voulut à l'ombre
Ibi deflorare, etc.

Nous avons envisagé l'amour sous son double point de vue divin et humain, nous l'avons considéré d'abord comme rapport de l'homme à Dieu, comme religion, puis comme rapport naturel de l'homme à

la femme, élément instinctif dont nous avons vu jaillir le comique, l'éclat de rire, plus d'une pointe à double entente et plus d'une allusion équivoque. — Cependant l'amour des sexes trouve dans la communauté son action morale, sa loi féconde et légitime. La communauté fait la famille, qui, elle aussi, se dissout à son tour pour se répandre dans les différentes conditions sociales, dans les divers états. — Ici toute une période nouvelle s'ouvre pour le lyrisme, et nous aurons à l'étudier sous plus d'un aspect, soit qu'il se rapporte aux divers points de développement de la vie de famille, soit qu'il exprime et caractérise la poésie des états où l'existence populaire, la communauté, se dissémine.

La famille naît du mariage, port fortuné où viennent échouer toutes les fluctuations orageuses de l'amour. Le mariage tend au calme, à l'assoupissement des passions, à la douce quiétude au sein du bien-être et du réalisme, d'où l'on peut conclure qu'il ne répond guère aux conditions de la poésie. Le mariage est anti-poétique de son essence (ceci soit reconnu sans médire de la poésie ni du mariage). Malheur donc à l'union des deux époux lorsqu'une péripétie quelconque intervient, lorsque le terrain monotone de l'existence quotidienne se rehausse tout à coup en pittoresques accidens. Le lied des noces (*Hochzeit-Lied*), en installant les fiancés dans leur nouvelle condition, ferme la série de tous les lieds charmans qu'on se chante de part et d'autre au printemps de la vie et des amours. Ces lieds de noces ont d'ordinaire un caractère tout-à-fait particulier, tiennent au sol qui les a vus naître, et s'y transmettent de race en race par tradition, dans les campagnes du moins, où chaque dialecte revendique son produit; car, pour les villes, il n'en est pas de même. Ici la communauté se perd, le moindre bourgeois veut avoir sa chanson qui lui soit propre, son lied expressément composé à l'occasion d'un acte personnel. Avec la vie civile commence toute une série d'évènemens particuliers, de circonstances privées, de hasards individuels qu'on ne saurait trouver aux champs, où l'existence, plus calme, plus régulière, forme un tout harmonieux et pacifique dans lequel la physionomie du neveu se distingue à peine de celle de l'aïeul. Cependant, si l'époux ne chante plus de lied à l'épouse, la vie conjugale n'est pas dépourvue pour cela de toute espèce d'élément poétique. La naissance de ces petits êtres que tant d'espérances environnent, amène un gracieux contraste à la monotonie du va-et-vient de tous les jours. En même temps que la sollicitude du père et de la mère se rassemble sur ces têtes

blondes pour les protéger et les guider, la musique s'introduit auprès du berceau. On endort le nourrisson en chantant, en chantant on dirige ses premiers pas sur l'herbe. L'enfant n'arrache pas une marguerite au jardin, ne poursuit pas un papillon dans le bois, que la poésie et la musique ne se trouvent là pour consigner son acte. On l'élève, on le forme avec des sons : les oiseaux, les fleurs, les arbres, les caractères de l'alphabet, les vertus même et les vices, toutes les choses de la nature et de la morale, ne se révèlent à lui que par des sons ou des mélodies. Un grand nombre de ces lieds, les plus charmans sans doute, remontent à l'époque la plus reculée, et sont tellement répandus en Allemagne, que vous les rencontrez partout dans le peuple, en dépit de la variété des dialectes. — Ainsi la venue au monde de l'être donne lieu à toute une série de petits poèmes; sa disparition est moins féconde. Avec la mort, une période poétique entre bien dans les familles; les plaintes, les regrets, ces appareils lugubres, ne sont pas, Dieu merci, de tous les jours; mais d'un côté la douleur sincère et profonde n'a que faire de s'analyser elle-même, et le ton des sanglots ne se note pas; de l'autre, c'est la religion qui se charge de célébrer ces pompes, dont elle écarte la fantaisie populaire par la solennité de sa présence. On peut dire pourtant que le sens collectif qui a pris une si vive part aux fêtes du mariage ne se dément point complètement en cette occasion. Les sympathies qu'inspire le défunt, les consolations adressées à ceux qui lui survivent, servent de motifs à des chants propres à la circonstance; et le lied sépulcral qu'on entonne à table en buvant à plein verre le vin mousseux des funérailles, apparaît comme la dernière émanation de la vie de famille parcourant le cercle naturel de son activité.

En dehors de cette sphère un peu bornée dont nous parlons, les familles ont leur développement le plus proche, et, qu'on nous passe le mot, leur coloration individuelle dans un autre centre, les corporations des divers états. Ce n'est plus désormais l'universel et l'absolu en soi comme dans la religion, l'égoïsme dans l'absolu comme dans l'amour, mais tout simplement le particulier dans le général qui forme le point de départ. L'état qui vit en contact immédiat avec la nature doit nécessairement être le plus simple de tous et dépendre du cours des astres, des révolutions climatériques, des moindres influences capables de modifier la température; les variations du jour et de la nuit à certaines époques de l'année, la propriété particulière des saisons, du printemps et de l'automne, de l'hiver et de l'été, voilà le fonds

sur lequel il spécule. On conçoit, dès-lors, ce qui arrive. La nature communique au métier sa poésie, et, quant à la partie pittoresque du lied, elle se détermine d'après la différence de l'élément auquel on s'applique. Ainsi le lied du pêcheur puise dans l'eau son élément, sa poésie et sa musique, où vous entendez comme les fluctuations et le roulis des vagues, tandis que le bois et la forêt donnent au lied de chasse son coloris qu'il leur emprunte. — Sans cesse occupé à inventer des piéges et des ruses, à traquer la bête fauve à travers les taillis et les précipices, le chasseur vit solitaire, dans une inquiétude sans trève ni répit, et le lied de chasse, rude et sauvage, mais d'une expression énergique et puissante, pleine de vaillance et d'autorité, est fait à l'image du type. Autre chose est l'existence du pâtre. Celui-là ne s'égare pas à plaisir sur la trace d'une proie vagabonde, celui-là ne connaît ni les angoisses de la lutte, ni les transports de la victoire. Il ne court pas les animaux, il les garde, et son attitude paisible et normale réfléchit la sérénité de ses fonctions rustiques. De là ce caractère de quiétude et de placidité que ses chansons respirent. Il peut se livrer sans réserve au sentiment qui le possède, s'étendre en toute liberté, ce qui fait que le lied du pâtre est d'ordinaire harmonieux, suave, développé, et contraste singulièrement avec le lied du chasseur, si brusque dans sa concision.

Là-haut sur la montagne
Je me tiens bien souvent,
Et j'abaisse en rêvant
Mes yeux vers la campagne;
Mes brebis vont paissant,
Mon chien les accompagne,
Et me voilà rendu
Au pied de la montagne,
Sans m'en être aperçu.

Là, mille fleurs dans l'herbe
Viennent, — c'est un plaisir,
Et, quand j'ai fait ma gerbe,
J'ignore à qui l'offrir.

Sous un arbre j'essuie
La tempête et la pluie,
Et la porte, là-bas,
Reste fermée; hélas!
Tout est songe en la vie!

L'arc-en-ciel comme une aile
Couvre bien la maison;
Mais elle est partie, elle,
Elle a fui du vallon.

Elle a traversé plaines
Et mers peut-être aussi.
Passez, troupeaux; ici
Le pâtre a tant de peines.

L'existence de l'agriculteur, non moins rangée que celle du pâtre, a cependant plus de mouvement et de variété. L'agriculteur vit avec la plante qu'il cultive; il la suit dans une alternative incessante de joie et de chagrin, d'espérance et de découragement, à travers toutes les périodes de sa transformation. Il la voit tour à tour germer, fleurir, fructifier, et s'identifie en elle au point de sentir à l'avance les moindres caprices de l'atmosphère. Les révolutions de la nature, au printemps, au solstice d'été, à l'automne, amènent pour lui régulièrement des fêtes annuelles, qu'il n'a garde de négliger, et dont plus d'une trouverait au besoin sa loi originelle dans les mystères du vieux panthéisme germanique, comme par exemple la célébration de ces feux de joie qu'on saute de si bon cœur à la Saint-Jean. Le symbolisme allemand, pour chômer les fêtes du printemps et du renouveau, a imaginé de représenter l'hiver sous la figure d'un homme de paille qu'on brûle, et que l'été chasse de la ville et du village. Dans le Palatinat, les enfans ameutés autour du brasier, comme du reste c'est encore la coutume chez nous, chantent à tue-tête en menant leur ronde :

« Ri, ra, ro, voici l'été qui vient! Haro! sur le vieillard, haro! »

L'hiver apparaît aussi quelquefois sous la figure de la Mort, image renouvelée du paganisme, et qu'on rencontre dans le lied suivant :

La Mort partout balaie
Les blés mûrs et l'ivraie
Et laboure les champs.
L'été, pendant ce temps,
Dort au fond des retraites
Et rêve de fleurettes,
De mai, de violettes,
Et d'amours au printemps!

La poésie accompagne tous les travaux en harmonie avec l'agri-

culture. Il y a des lieds pour les semailles, pour les préparations qu'on fait subir au lin, pour la quenouille et le rouet, pour les herbes qu'on fane; il y en a surtout pour les moissons. Chaque genre de travail revendique sa poésie qui lui est propre, chaque anniversaire éveille une pensée nouvelle, un rhythme caractéristique, et l'idylle, sur son terrain, au milieu de cette activité féconde, l'idylle épanouit ses mille fleurs naïves, que tous respirent en plein vent. Puis viennent les galas somptueux, le tir, les danses du dimanche sous le tilleul de la paroisse, toutes ces récréations heureuses qui sont, après les solennités d'un mariage ou d'un baptême, les plus vives réjouissances de ces honnêtes paysans de l'Allemagne. Cette inquiétude qui se porte au dehors chez le chasseur et le pêcheur, qui travaille même le pauvre pâtre au milieu de ses troupeaux, cette inquiétude n'existe pas chez l'agriculteur; elle a disparu dans le cercle incessamment varié d'une activité paisible, tellement qu'il peut à ses heures, et cela sans péril pour sa tranquilité, prendre, s'il lui plaît, sur son dos les filets ou la carabine, et se faire un délassement de ce qui, pour les autres, est une fièvre sans répit. Comme le pâtre, il élève aussi les animaux, mais dans un but moins immédiat, presque religieux, non pour leur chair ou leur toison, mais pour leur travail, qu'il règle et qu'il utilise.

N'oublions pas le vigneron et son industrie, poétique entre toutes. Le vigneron n'a rien de la piété du laboureur, de ses mœurs graves et régulières. Son humeur vive et pétulante participe de la nature de la plante qu'il cultive. La grappe vermeille d'où jaillit l'écumante boisson qui nous procure l'ivresse, trouve en lui son digne personnage, tout comme l'épi doré où mûrit le froment a son représentant dans cet homme calme et robuste occupé à sa charrue. Le vigneron a du sang de faune et de satyre dans les veines. C'est qu'aussi jamais opulente récolte ne donna aux paysans du nord de l'Allemagne les émotions chaudes et palpitantes d'une belle vendange sur les bords du Rhin. Là des pampres touffus ombragent les collines, là des chœurs de jeunes gens et de sveltes jeunes filles courent par les sentiers, la coupe de Bacchus à la main, comme aux jours antiques. Tout n'est que bruit, rumeur, ivresse et confusion. Les hommes boivent, les filles vont et viennent, en attendant la nuit pour les feux d'artifice. Alors des bouquets de lumière s'épanouissent dans l'air et s'effeuillent sous la transparence des eaux, les guitares s'accordent, les poitrines débordent, les lèvres frémissent; il faut chanter. Disons en passant que la plupart de ces lieds, issus du sentiment des ven-

danges, rappellent cette préoccupation biblique dont nous avons déjà parlé souvent; il en est un peu du mysticisme au moyen-âge comme de la vérité, vous le retrouvez jusque dans le vin :

Un jour la vigne adorée
Descendit du coteau divin
Dans le sein
D'une vierge pure et sacrée,
Qui devant tous, sous le ciel,
Porta la graine féconde
Jusqu'au saint jour de Noël,
Où le vin fut mis au monde,
Notre maître universel!

Il y a bien encore l'artisan voué à la culture des arbres à fruit, le jardinier, dans lequel se révèle sous sa forme la plus complète la manipulation immédiate du monde végétal; mais ici l'activité se perd en de si menus détails, tant de connaissances deviennent nécessaires, l'individu se passe si facilement de l'impulsion des masses, que le lied disparaît pour faire place à la réflexion.

Voici maintenant, pour clore la série, l'homme de la montagne, le mineur; entre le vigneron et lui cependant nommons le charbonnier, nature âpre et démoniaque, marquée à la sombre empreinte du feu. Le mineur conserve en lui quelque chose de l'être mystérieux du chasseur. Les mêmes raisons qui font du laboureur un père de famille honnête, simple, religieux, du vigneron un satyre lascif, du jardinier liant ses fleurs sur le pied, balayant les chenilles, émondant les arbres à sa fantaisie, un artisan sobre et réfléchi, les mêmes raisons font de l'homme des mines un personnage tout mystique. Le personnage dont nous parlons vit d'indépendance, de conquêtes et de liberté. Là où la tâche si rude à laquelle il se livre est forcée, où l'exploitation des mines est une servitude, le mineur manque. Ni l'antiquité, ni l'Amérique espagnole, ne connaissent ce type singulier. Le mineur est une création du Nord, une création de la liberté, sans laquelle la nature ne saurait s'animer et vivre. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses, lui seul saisit le sens divin sous l'enveloppe extérieure, et si des esprits inconnus résident au sein des profondeurs souterraines, si l'or et les diamans ont leurs gnomes, ce n'est ni à l'esclave courbé sous le fouet du proconsul romain, ni au misérable Indien attaché là par la cupidité farouche d'un aventurier espagnol, que ces forces élémentaires se révèlent, mais à l'ouvrier robuste, au compagnon

hardi qui, poussé par ses libres instincts, aborde les ténèbres de son propre gré et poursuit, à travers les dangers et la misère, sa vie de labeurs et de sacrifices. Les lieds de mineurs, toute cette longue série de fables et de légendes qui se rattachent en Allemagne à chaque montagne, ne doivent qu'à cette liberté leur existence merveilleuse. La magie, ici, se mêle à la religion; la contemplation de la nature, une fois lancée à travers ces mondes nocturnes du granit, ne s'arrête plus et va jusqu'aux enchantemens, de telle façon qu'il en résulte le plus bizarre amalgame de christianisme et de sorcellerie, la plus amusante mythologie, composée du reste comme toutes les mythologies, d'élémens excentriques, hétérogènes, que l'imagination populaire assemble et groupe autour du foyer de la tradition. L'homme de la montagne accomplit une œuvre mystérieuse et va parcourant les profondeurs de la terre à la recherche des pierres fines et des métaux; la Providence le guide, il l'invoque et croit en elle comme le laboureur, et, comme celui-ci, ne manque pas, dans ses chants, de faire de sa besogne le symbole de l'histoire universelle du cœur humain. L'ame pleine de confiance en Dieu, il abandonne la tiède surface de la terre, tourne le dos à la lumière du soleil, à la vie organique, et descend loin du sol que le jour éclaire, loin du théâtre social, se bâtir un monde à lui, un monde singulier, tout peuplé d'incantations et de prodiges. Là rôdent incessamment des chiens noirs monstrueux, gardiens de trésors enfouis; là des baguettes enchantées, roseaux merveilleux où se déroulent des couleuvres à l'œil de diamant, ondulent au vent des solitudes; là trônent les rois des métaux au milieu de nains difformes et de kobolds haineux et malfaisans : inventions fabuleuses où les dogmes de l'église, ainsi que nous le remarquions plus haut, interviennent toujours de la plus étrange manière.

Le mineur est d'ordinaire un enfant de la Bohême qu'une irrésistible vocation entraîne vers les secrets de la nature; une curiosité sans bornes, la fièvre dévorante de connaître, le prend au sortir du berceau et ne lui laisse plus de trève. Il veut savoir quelles richesses contiennent les montagnes de granit dans leurs entrailles, où filtrent les gouttes de cristal dont les sources vives s'alimentent, où dorment les masses d'or et d'argent, où flamboient les pierres précieuses dont le regard fascine les hommes. Le dimanche, après l'office, il s'attarde à plaisir devant l'autel et demande aux vases sacrés des nouvelles de leur origine. Souvent on lui a dit que ces trésors venaient de lointains climats, et toujours il s'étonne que nos contrées n'en produi-

sent point de semblables. Les questions qu'il s'adresse lui-même là-dessus ne tarissent pas. Les montagnes seraient-elles donc si vastes et si profondes? La nature en eût-elle si puissamment défendu l'entrée au dehors, si des richesses innombrables ne s'amoncelaient au dedans? et lui-même, dans ses excursions solitaires à travers les rochers, n'a-t-il pas trouvé maintes fois des pierres transparentes et jaspées, échantillons vulgaires d'autres joyaux plus précieux? Les montagnes n'ont pas une fente qu'il ne visite; il grimpe dans les crevasses, pénètre dans les grottes, et ne se sent pas d'aise aussi souvent qu'il lui arrive de se trouver seul, égaré, perdu dans quelque immensité souterraine au milieu des cascades qui murmurent et des girandoles de stalactites. Un beau jour cependant, il rencontre un étranger qui l'invite à prendre l'état de mineur, et lui donne par là le secret d'apaiser la curiosité qui le dévore. Les montagnes ne manquent pas en Bohême; il descend le cours du fleuve, et se trouve bientôt en présence d'une mine qu'on exploite, d'une de ces vastes fourmilières où des hommes armés de lampes sourdes pullulent comme des insectes lumineux. Le camarade annonce au maître mineur le projet qu'il a de s'enrôler dans la confrérie; on l'accueille avec joie, on l'équipe, et le voilà vêtu de la casaque grise, muni d'une lanterne, qui se laisse glisser dans le gouffre; non sans avoir d'avance prié Dieu de le préserver des assauts et des maléfices des esprits souterrains. Il traverse des sentiers nombreux, d'inextricables labyrinthes, interrogeant toujours son guide qui ne se lasse pas de répondre à ses questions. Plus il s'éloigne du sol des vivans, plus il s'avance dans la profondeur et les ténèbres, plus son contentement augmente; il entend sourdre l'eau dont le murmure se mêle au bruit monotone et lointain de ses frères qui travaillent. Il touche au comble de ses vœux; satisfaction étrange d'un besoin instinctif, joie unique puisée en des élémens sympathiques à notre propre nature, en des travaux pour lesquels nous sommes nés, vers lesquels nous nous sentons portés d'enfance; volupté bizarre qu'on ne saurait expliquer ni décrire!

A force d'épreuves et de travaux, l'ouvrier mineur se distingue, et peu à peu gagne la bienveillance du maître, qui lui ouvre la porte de sa maison. Là respire une douce enfant de quinze ans, pleine de grace et d'innocence, une de ces blondes filles d'Allemagne, au front pur, à l'œil bleu comme le ciel, au regard transparent. Les deux jeunes gens s'accoutument l'un à l'autre: on se voit tous les jours, on cause, on rit ensemble; enfin, un soir, au puits, leurs mains se

rencontrent, et les paroles de tendresse coulent d'elles-mêmes; on convient alors de tout dire au vieillard, qui reçoit l'aveu d'un air de mansuétude, et promet d'unir sa fille à l'ouvrier mineur, dès que celui-ci aura conquis ses titres et ses grades dans la carrière. Le jour ne se fait pas attendre. Bientôt le jeune apprenti découvre une riche veine dans la mine, et reçoit du grand-duc de Bohême, en récompense, une chaîne d'or, accompagnée du diplôme qui lui assure la survivance du vieillard dans les fonctions de maître des mines de l'état. Le père, de son côté, tient sa parole; on célèbre la fête en plein air, et les bénédictions de toute la confrérie conduisent les deux époux jusqu'au seuil de la chambrette nuptiale.

Le constant voisinage du danger inspire au mineur comme au pilote le respect des choses saintes, le culte de la Providence. Rien n'élève le cœur humain comme l'abîme. Né pauvre, le mineur s'en retourne comme il est venu; il lui suffit de savoir où gisent les puissances métalliques, et d'aider à les extraire de leurs sombres cavernes. Insensible à l'éclat qui fascine le monde, il se réjouit plus de leurs formes bizarres, du merveilleux dont s'entoure leur origine, que de leur possession si convoitée. Une fois transformés par la flamme ou le marteau, l'or et l'argent cessent de l'attirer, et ces trésors, qu'il arrache aux entrailles de la terre au prix de sa sueur et de sa vie, ne sont plus à ses yeux que des marchandises dont il dédaigne de suivre le cours.

Ni les passions de la vie ni le tumulte du monde n'affectent son ame, que le désir de connaître occupe seul. Par momens, le souvenir de sa famille et de ses amis lui revient comme pour lui rappeler son origine, et que d'impérissables liens le rattachent à cette humanité qui s'agite au soleil; là s'arrêtent ses distractions, car l'élan intérieur qui l'entraîne ne permet pas qu'il s'oublie en d'inutiles pensées. Il a affaire à une terrible puissance, à des forces âpres et mystérieuses, dont son travail incessant, une vigilance de toutes les heures, peuvent seuls venir à bout. Mais aussi quelle fleur précieuse s'épanouit pour lui au fond de ses thébaïdes souterraines! l'amour religieux, l'amour divin, une foi sincère et cordiale en cette Providence dont la sollicitude s'étend sur ses jours, et qu'il adore dans ce crucifix de bois où ses yeux baignés de larmes se reposent si souvent aux lueurs de la lampe! Et puis ne voit-il pas dans son art le symbole de l'existence! Ici la veine est ouverte et facile, mais pauvre; plus loin le roc la presse en quelque gorge étroite, en quelque fente de chétive apparence, et là justement abondent les trésors. Chemin faisant,

elle rencontre d'autres veines moins nobles, s'égare au milieu d'elles, et va s'appauvrissant jusqu'à ce qu'un filon fraternel s'associe à son cours et rehausse à l'instant sa valeur. Souvent elle se brise en mille branches; mais le mineur patient poursuit son but sans se laisser distraire, et découvre, en récompense de son zèle, toute une étendue de bon rapport. Une branche trompeuse le détourne-t-elle du vrai sentier, il reconnaît sa faute, et coupe hardiment en travers jusqu'à ce qu'il retrouve la veine légitime et féconde. L'homme des mines étudie ainsi la destinée, se familiarise avec tous ses caprices, et demeure à la fois convaincu que le travail et la persévérance sont les seuls moyens infaillibles pour se la soumettre et conquérir les trésors qu'elle défend avec obstination. Comme on pense, les mineurs ne manquent pas de refrains joyeux, de vives et charmantes poésies, de romans colorés et pittoresques. Leur vocation elle-même les porte à chanter, et la musique est la compagne bienvenue de leurs travaux. Tel lied qu'on entonne gaiement vaut un coup de bon vin pour la joie et la santé qui vous en reviennent au cœur. La musique est la prière des gens qui travaillent au sein de l'abîme. Elle leur rappelle leurs souvenirs d'en haut, leurs espérances les plus douces, tout, jusqu'à leurs amours, jusqu'à leurs illusions, car elle éclaire leur solitude souterraine avec le rayon le plus pur du soleil de la patrie.

Celui-là règne sur la terre
Qui mesure sa profondeur,
Qui dans son gouffre solitaire
Oublie amour, joie et douleur;

Qui connaît l'âpre architecture
De ses membres faits de granit,
Qui, sans relâche, s'aventure
Dans son atelier infini.

Il lui consacre sa pensée,
Il lui donne la foi du cœur;
Comme au sein de sa fiancée,
Il puise en elle son ardeur.

D'une amour profonde et nouvelle
Chaque matin il la poursuit,
Ne s'épargne ni soin ni zèle,
Et ne prend sommeil ni répit.

Elle est là, vivante et profonde,

Prête à lui révéler le sens
Des révolutions du monde
Et de ses mystères puissans.
Il baigne ses tempes sereines
Dans l'air du temps évanoui;
Au sein des grottes souterraines
Une étoile brille pour lui.

L'eau fécondante et salutaire
Suit sa trace au plus haut des monts,
Et les châteaux-forts de la terre
Lui livrent leurs trésors profonds.

Au palais de son roi qui l'aime
Il mène l'or comme un torrent;
Il couronne le diadème
De l'étoile du diamant.

Et lorsqu'il tend sa main pesante
Des trésors de la vanité,
De peu de bien il se contente,
Car il chérit sa pauvreté.

Qu'on cherche l'or et qu'on le gagne
Au prix de cent crimes divers,
Il reste, lui, sur sa montagne,
Maître joyeux de l'univers.

Et pour ceux qui aiment l'allégorie nous citerons encore cette pièce de même origine que la précédente :

Je connais une citadelle;
Un roi muet y tient sa cour
Dans une pompe solennelle
Et jamais ne monte à la tour.
Une garde invisible épie
Autour de ses riches salons,
Et la cascade tombe en pluie,
Du haut des étranges plafonds.

Ce qu'au sein de chaque planète
L'œil bleu de la cascade a vu,
Son murmure le lui répète
Sans être jamais suspendu.
Dans l'onde vive et salutaire
Il baigne ses membres sacrés,

Et dans le sang clair de sa mère
Ses rayons brillent épurés.

Jadis une vague marine
A déposé là ce castel,
Il tient ferme sur sa racine,
Pour empêcher la fuite au ciel.
Dans la cité profonde et noire
Un pacte unit tous les sujets;
Comme un étendard de victoire,
Le nuage flotte aux sommets.

Une immense foule se pousse
Vers le seuil du donjon fermé;
Chacun d'une voix tendre et douce
Appelle le roi bien-aimé.
Tous par lui se sentent revivre,
Il les captive et les confond,
Et dans l'ardeur qui les enivre
Ils ne savent plus ce qu'ils font.

Quelques-uns pourtant dans le nombre
Craignent ses dons comme un fléau,
Et travaillent au sein de l'ombre
A miner l'antique château.
Le travail lève le mystère
Et rompt seul son banc redouté;
La roche se creuse et s'éclaire
Du soleil de la liberté.

Il n'est abîme ni muraille
Que l'homme ne puisse forcer;
Qui du bras et du cœur travaille
Poursuit le roi sans y penser;
Il l'arrache enfin à son trône,
Il ameute esprits contre esprits,
Il apprend au flot qui bouillonne
A jaillir vers les cieux conquis.

Ces lieds sont de Novalis, et nous les citons de préférence, attendu qu'ils traduisent la pensée et le sentiment qui animent à ce sujet les XVe et XVIe siècles, et témoignent de ce penchant rétrospectif qui porte le lyrisme moderne, en Allemagne, à remonter les courans pour aller se retremper à la véritable source. Goethe donne ici l'impulsion, le mouvement, le rhythme, pareil au chef d'orchestre sou-

levant d'un signe de sa main toutes les masses instrumentales, et les autres génies, moins doués sans doute, moins puissans, moins universels, mais plus spéciaux à coup sûr, plus sympathiques, se contentent de prendre un motif à leur choix, qu'ils s'en vont retourner au soleil. Nous verrons le fantastique Bürger et le bourgeois Wilhelm Müller s'adjuger la partie du cor de chasse dans la symphonie; en attendant, voici Novalis qui s'empare de l'homme des mines, dont il arrange et compose le poème, toujours à l'aide de la tradition où chacun puise selon ses goûts et sa mesure. Le personnage du mineur, type austère, religieux, profond, convenait admirablement à Novalis. Cette ame généreuse où l'idée de Dieu fermente et bout, cette ame ivre de naturalisme, devait s'éprendre d'une prédilection singulière pour la poésie des mines. Comment ce monde merveilleux et bizarre, avec ses cavernes d'or et de pierreries, ses labyrinthes inexplorés, ses gaz mystérieux, ses stalactites et ses superstitions, n'aurait-il point tenté une imagination si passionnée de mysticisme, et qui se plaît incessamment à combiner ensemble la poésie et la philosophie de la nature? Du reste, tel est le mouvement unanime, spontané dont nous parlons, que toutes les idées du XVIe siècle renaissent dans leur forme et comme d'elles-mêmes. On dirait une riche prairie qu'une mare (la mare du temps) a réduite deux siècles en jachère, et qui retrouve un beau matin, sous quelque vif rayon du soleil, toute sa splendide végétation. L'identité éclate à un tel point, qu'on ne saurait la révoquer en doute. Le procédé même que nous employons de mettre vis-à-vis l'une de l'autre l'idée en germe et l'idée complémentaire venue à deux siècles de distance, cette manière de poésie comparée, suffirait pour constater le fait impérieusement. Si le lecteur l'a remarqué, nous avons presque toujours cité le XVIe siècle par le XVIIIe. Il y a des âges qui sont pour d'autres âges écoulés ce que le miroir des lacs est pour le firmament : toutes les étoiles s'y reflètent, et notre dilettantisme sceptique s'en va contempler doucement et sans fatigue les gloires tumultueuses du passé dans les calmes transparences du présent.

III.

Si, en général, la poésie allemande revendique comme un privilège national la liberté de la forme dans l'acception la plus vaste du mot, le lyrisme, poésie indépendante de sa nature, poésie de la douleur et de la joie, poésie du sentiment, qui se passe à merveille du

monde extérieur, et trouve tous ses élémens dans la seule poitrine d'où il s'échappe, le lyrisme ne manquera pas d'user du privilége librement et sans restriction. Nulle poésie, plus que la poésie lyrique, ne répugne au despotisme de la forme, à ce moule arbitraire, ode ou sonnet, qu'un certain goût national lui impose sans trop savoir pourquoi. Le sentiment, une fois captif en de pareils liens, se tord en réflexions monotones ou se gonfle tout à coup et s'enfle jusqu'à l'emphase déclamatoire. Peut-être le sonnet et la *canzone*, ces formes éternellement reproduites, ces moules glorieux, mais inhabiles à répondre à toutes les exigences de la poésie, ont-ils nui plus qu'on ne pense au lyrisme italien, en empêchant toute expérience nouvelle, tout développement ultérieur, et, s'il nous est permis de parler ainsi, les modulations qu'on était en droit d'attendre d'une langue essentiellement musicale. En ce sens les grands réformateurs littéraires, Dante et Pétrarque, auraient eu sur la poésie lyrique de leur pays une influence dont on pourrait, ce nous semble, contester les bienfaits. Cette forme étroite et serrée qu'ils tournaient si admirablement, cette forme laborieuse, quoi qu'on dise, qui rappelle assez le contre-point dans la poésie, trop savante et trop ingénieuse peut-être pour les choses du sentiment, une fois consacrée par leur génie, est devenue le mode unique, invariable, éternel, un mode d'où l'Italie n'a jamais pu sortir. Lorsque Chiabrera tenta d'introduire l'ode et le lied sur la terre du sonnet et de la canzone, il était déjà trop tard: la langue avait pris son pli. Étudiez, au contraire, le lyrisme allemand chez un grand artiste, chez Goethe par exemple, et vous serez frappé de voir l'unité subjective toucher, dans sa libre explosion, à toutes les formes, à tous les modes, à tous les rhythmes de la poésie. En Allemagne, ainsi que nous l'avons reconnu, la poésie lyrique atteint, dès sa première période, à son plus haut degré d'efflorescence. Principe élémentaire de toute poésie, le sentiment précède la description, la nouvelle, le drame; vous le retrouvez au fond des plus simples émanations mélodieuses dont il est comme l'esprit vivifiant: caractère propre, du reste, à la poésie romantique, qui recherche par nature les mélanges et la fusion, tout au rebours de la poésie antique, fermement attachée au dogme des classifications, et, sur le chapitre des genres, inexorable. Comment nier l'intervention du lyrisme dans le théâtre de Calderon et de Shakspeare? Que serait *le Songe d'une nuit d'été*, que serait *la Tempête* sans cet arc-en-ciel merveilleux que la fantaisie la plus douce et la plus vaporeuse y déploie? Toute œuvre poétique moderne ren-

ferme en elle plus ou moins de lyrisme inhérent à sa substance et perdu dans le torrent ou, pour mieux dire, dans l'harmonie de sa circulation. Le lyrisme représente assez en poésie ce qu'est en musique la note mélodieuse, le motif: il en faut avoir un grain. Que de figures la comédie et le roman n'empruntent-ils pas au lyrisme tous les jours? Ariel dans *la Tempête*, Mercutio dans *Roméo et Juliette*, Mignon dans *Wilhelm Meister*, ne voilà-t-il pas de ravissantes mélodies bien dignes d'un Mozart ou d'un Weber? La ballade, et la romance irlandaise, écossaise, allemande, telle que l'imagination des peuples du Nord l'a créée et que les poètes nationaux l'ont écrite, est *lied*, non seulement en vertu de sa forme lyrique, mais à cause du sentiment qui, par une force de sympathie émouvante et profonde, attire l'épopée, du sein des siècles révolus, dans le centre même, dans la sphère immédiate de notre activité. Jean-Paul a bien raison lorsqu'il dit que « l'épopée représente l'évènement se dégageant du passé; le drame, l'action s'épanouissant pour et vers l'avenir; la lyre, le sentiment enfermé dans le présent. » De la sorte, le lied transforme par le sentiment tout sujet qu'il embrasse; peu importe que ce sujet soit épique ou dramatique, qu'il appartienne au passé ou à l'avenir: car, si le lied peut enfermer le passé dans le présent, par l'effet d'une sympathie ultérieure que j'appellerais volontiers *ressentiment*, il peut tout aussi bien y faire entrer l'avenir par le *pressentiment*, l'attente. Puisque nous avons parlé de ballades et de romances, il convient que nous citions ici quelques pièces où le lyrisme se marie à la narration, et qu'il faut ranger dans un ordre à part, dans la catégorie des lieds dramatiques, des lieds épiques: le *Lied du Comte captif* et *le Roi des aulnes*, de Goethe, par exemple, et dans Uhland, *la Fille de l'orfèvre*, *le Jeune roi et la bergère*, *les Trois jeunes filles*, et surtout les deux pièces que nous allons essayer de traduire.

« Il me faut aller au combat, ma fille, et je pressens une étoile funeste; ainsi fabrique-moi, ô vierge! de ta blanche main, quelque vêtement qui me préserve.

« — Eh quoi, mon père! une armure de bataille de la faible main d'une jeune fille? Je n'ai jamais battu le rude acier, je rêve et file dans l'atelier des femmes.

« — Oui, file, mon enfant, durant la nuit sacrée, voue ton lin aux puissances de l'enfer, et tisse-m'en une tunique longue et flottante qui me préserve dans la sanglante mêlée.

« Durant la nuit sacrée, au clair de la pleine lune, file la jeune fille dans

la salle, toute seule.—Au nom de l'enfer! — dit-elle tout bas. Le fuseau tourne en flamboyant.

« Ensuite elle va s'asseoir au métier et lance la navette d'une main tremblante. Le métier gronde et siffle, et va par bonds fougueux comme si des esprits poussaient à l'œuvre.

« Cependant l'armée chevauche à la bataille; ce jour-là, monseigneur porte un costume étrange, sillonné de signes et d'hiéroglyphes effrayans, une ample et flottante robe blanche.

« L'ennemi l'évite comme un spectre; quel homme l'oserait braver, l'oserait attaquer de front, lui sur qui le plus rude glaive se brise, sur qui les traits glissent émoussés?

« Un jeune homme pourtant l'aborde hardiment : — Arrête, meurtrier, arrête! tu ne m'épouvantes point. Ne compte plus pour te sauver sur ton art infernal; ton œuvre est morte, et ton enchantement, fumée.

« Ils fondent l'un sur l'autre et vaillamment; la tunique du prince dégoutte de sang. Ils se pourfendent à l'envi dans la poussière, et chacun maudit la main de l'autre.

« La fille descend dans la campagne : — Où donc gît le héros ducal? Elle les trouve blessés à mort tous deux, et pousse un cri de désespoir.

« — Es-tu bien mon enfant, indigne jeune fille? Comment as-tu filé ce faux vêtement? n'as-tu point invoqué l'enfer? ta main n'était-elle pas virginale?

« — J'ai bien invoqué l'enfer, mais ma main n'était pas virginale; celui qui t'a frappé ne m'est pas étranger, et j'ai filé ainsi, malheureuse, ton linceul. »

La pièce qui suit, sans sortir de cette catégorie dont nous parlons, rappelle plus particulièrement la veine lyrique de Uhland.

« Un chevalier, par la plaine, allait un beau matin; il pensait, en son inquiétude, à la plus belle des femmes.

« Mon cher petit anneau d'or, dis-moi franchement, ô gage de ma bien-aimée, ce qu'il en est de sa foi.

« Et, comme il va pour le consulter, l'anneau lui échappe du doigt; il saute le petit anneau, et roule parmi l'herbe de la prairie.

« Lui veut d'une main rapide le saisir dans le champ, mais les fleurs d'or l'éblouissent, les fleurs et les gazons humides de rosée.

« Un faucon avise en ce moment la bague du haut d'un tilleul où il perche; il plonge avec grand bruit du sommet de l'arbre et la saisit dans l'herbe.

« Puis, d'une aile puissante, il s'élève dans l'air; là ses frères veulent lui ravir son butin d'or.

« Mais nul d'entre eux ne réussit à le garder; le petit anneau d'or tombe des hauteurs de l'air; le chevalier le voit tomber dans un lac profond.

« Les poissons montent lentement pour happer le petit bijou; mais le petit anneau tombe au fond, jusqu'à ce qu'il disparaisse aux regards.

« O petit anneau! dans la prairie te saisissent le gazon et les fleurs; ô petit anneau! dans les airs te promènent les oiseaux.

« O petit anneau! dans l'abîme des ondes, les poissons te happent librement, mon petit anneau; c'est bon signe, signe de la foi de ma maîtresse. »

Les morceaux de choix abondent en ce genre, et nous pourrions puiser à l'infini, dans Justin Kerner surtout, le chef avec Uhland de l'école souabe moderne, et dont le nom et les œuvres occuperaient sans doute une place importante dans ce travail, si nous ne nous réservions de l'étudier à part, ainsi que d'autres figures pleines de grace et d'intérêt de l'Allemagne contemporaine.

On trouve en outre des ballades et des lieds où les rhythmes les plus divers se rencontrent, et qui forment une sorte de romans lyriques, ou, si l'on aime mieux, de petits drames du genre de la *Belle Meunière*, de Wilhelm Müller, dont nous avons produit plus haut certains fragmens. Ces œuvres, mosaïques de précieuses et de savantes incrustations, se brisent d'ordinaire en compartimens variés. Chaque strophe est un lied qui, tout en se mêlant à l'ensemble, garde sa vie individuelle, sa physionomie originale, et peut à merveille se détacher du reste et se chanter à part. Avec *la Belle Meunière*, je citerai encore, parmi les plus aimables de ces compositions qui se fractionnent à volonté, où le détail même a son ensemble et peut s'extraire, le gracieux poème d'*Esther et Johann* du même auteur. Les amours du poète avec une juive font le sujet de cette mélodieuse inspiration, de ces vers *à lire au printemps*, s'il faut en croire Wilhelm Müller (1), et qui commencent par célébrer les joies de Noël.

LA VEILLÉE DE NOEL.

« Je vois briller à travers les fenêtres la verdure et l'or et la lueur des cierges; j'entends à travers les volets retentir en cris de fête les voix limpides des enfans.

« Les trompettes éclatantes entonnent du haut des tours du sanctuaire un hosannah pour celui qui donna au monde son jeune enfant!

« Mon cœur, mon cœur, d'où te vient cette joie? Mon cœur, mon cœur, n'es-tu pas seul? Notre encens et nos vœux, à qui les offrir?

« J'en sais une à qui je veux du bien; sa porte reste ouverte pour moi, et sa chambrette me connaît.

« Mais dans sa maison silencieuse, nul clair flambeau de réjouissance ne

(1) Wilhelm Müller assigne à la lecture de ses poèmes certaines époques de l'année que lui dicte le sentiment dans lequel ils ont été conçus, et qu'il prend la peine d'indiquer lui-même sur le titre en manière d'épigraphe. Ainsi *la Belle Meunière* serait pour être lue en hiver (*Im Winter zu lesen*), *Esther*, au contraire, pour être lue au printemps, (*Im Frühling zu lesen*).

brûle; et, vêtue de sa robe noire de tous les jours, elle est assise là, sans prendre part à la fête.

« Hélas! pour elle il n'est pas né celui qui, dans cette nuit bienheureuse, vint nous apporter, à nous, la joie et la paix et le contentement.

« Son amour, ses douleurs, ne pénètrent point en elle, et sur son ame tendre pèse une loi de granit.

PRIÈRE PENDANT LA VEILLÉE DE NOEL.

« Amour qui souffris sur la croix, amour qui domptas la mort par pitié pour les enfans des hommes, compte, dans cette nuit bienheureuse qui t'apporta jadis à nous, compte les ames qui te manquent.

« Amour qui envoyas l'étoile au pays lointain d'Orient pour inviter les rois, qui, par la voix du précurseur, fus annoncé aux pauvres bergers, es-tu donc devenu muet?

« Une douce bergère repose encore en un sommeil aveugle, et rêve d'arbres verts. Un ange ne chantera-t-il pas à sa fenêtre : — Esther, ouvre-moi, le Sauveur est né ? »

Et si la jeune fille tarde à se convertir, c'est encore d'une fleur (la passiflore où la légende a vu se perpétuer les instrumens du Golgotha) que le poète invoque l'intercession. Toutes les fleurs ont un sens au jardin d'Allemagne. Il y en a pour les espérances, les souvenirs et les regrets; l'une dit : aimez-moi; l'autre, ne m'oubliez pas; vous en trouvez même de mystiques.

Plante bénie et trois fois sainte,
Rose mystique, étoile en fleur,
Qui portes la divine empreinte
Du martyre du Rédempteur;
Je te vois fraîche, épanouie,
A sa croisée, à tout moment.
Veux-tu donc consumer ta vie
En éclat frivole et changeant?

Ne sens-tu pas, lys adorable,
Le germe profond et divin
D'une nature impérissable
Que le Sauveur mit dans ton sein,
Lorsqu'au frais jardin de la terre
Il te laissa parmi nos fleurs,
Sainte image de ses douleurs,
Symbole de sa mort amère,
Où se puissent tourner nos cœurs
Dans la joie et dans la misère?

Chaste lys d'amour et de foi,
Quand elle rêve à sa fenêtre,
Ne lui souffles-tu rien, dis-moi,
Des douleurs de ton divin maître,
De l'éponge, des clous sanglans,
De cette couronne fatale? —
Esther dort, et par intervalle
Des rêves heureux, innocens,
Lèvent la pierre de son ame.
Guette bien cette occasion
Pour lancer, étoile de flamme,
En elle ton plus pur rayon.

Et ainsi de chanson en chanson, de lied en lied, on arrive jusqu'au dénouement de cette fraîche et sentimentale poésie, au baptême, qui se laisse pressentir dans une pièce pleine de grace intitulée *Marie*.

« Je voudrais te saluer du nom de Marie; mon cœur ne t'a jamais appelée autrement. — Je vois un clair petit ruisseau couler, je vais m'asseoir au bord; Marie, murmurent ses flots; Marie sera ton nom. Une blanche colombe vient vers nous à tire d'aile et plane au-dessus de moi dans un rayon de soleil.

« Chère bien-aimée, on ne t'a jamais rien dit des orgues et de la cascade? Le Jourdain sacré vient en bouillonnant à travers les montagnes et les mers; entends sa joyeuse fanfare. L'esprit de Dieu déploie ses ailes et s'écrie : « Où donc est ma fille? Plonge dans ces flots qui t'aiment, et que Marie soit ton nom. »

La poésie didactique et descriptive, qui ne sait trop de son propre fonds à laquelle des deux formes simples se rattacher, s'inspire par momens, elle aussi, du lyrisme, et réchauffe à ce foyer sa nature froide et languissante. L'élément lyrique anime la poésie pittoresque, donne la vie à l'allégorie, au symbole. Voyez les *Paramythies* et les *Paraboles* de Herder; il n'y a pas jusqu'à l'épigramme, cette vipère de la poésie, qui ne soit capable, ainsi que Logau l'a démontré, de s'attendrir, même à l'instant qu'elle pique.

Cependant, si nous avons étendu le royaume du lied, l'empire de la poésie lyrique, au-delà des bornes que les systèmes ordinaires lui prescrivent, il importe que nous observions qu'elle aussi, dans son indépendance presque illimitée, a sa forme qui lui est propre, sa forme une et identique en ses variétés sans nombre. Lorsque Schiller, dans son lied intitulé *le Gant* (*der Handschuh*), donne à une nouvelle la forme lyrique de l'ode; lorsqu'en d'autres ballades il amalgame l'élé-

ment épique et le style déclamatoire de telle sorte, que trois genres de poésie ont l'air d'en venir aux mains et de se disputer le même poème, un semblable lyrisme porte en lui quelque chose d'incohérent et de bâtard qui le condamne d'avance et le fait échouer en dépit du poétique appareil qu'il évoque. Schiller obéit à je ne sais quelle effervescence instinctive qui ne manque pas de l'entraîner souvent jusqu'aux régions de l'emphase. Dans le délire du moment, toute objectivité disparaît à ses yeux : de là un dithyrambe continuel, une déclamation chaleureuse, éblouissante, mais vide et monotone, substituée à la forme, à l'art; de là des apparitions flottantes, des ames et des sentimens au lieu de personnages et d'action, ames qui souvent n'en sont qu'une, et vous savez laquelle, variant ses habits et son air. Les bornes du lyrisme, si loin qu'on puisse les étendre, ne lui suffisent pas, il les dépasse, introduit dans son œuvre l'épopée, l'ode, le drame, le dithyrambe, les élémens les plus divers, non à doses égales pour qu'ils se tempèrent l'un par l'autre, mais entiers pour qu'ils se combattent, non comme des contraires qu'une chimie ingénieuse associe avec art, mais comme autant de forces actives qui s'agitent pêle-mêle et poursuivent leur développement intégral. Le luxe même de ses facultés lyriques s'oppose en Schiller à leur juste emploi; il manque sa vocation par trop de vocation, par incontinence de lyrisme.

Nous professons un respect inaltérable pour la majesté tout antique, tout ionienne, dont Klopstock revêt son inspiration échevelée; mais qu'il nous soit permis, en saluant le maître, de passer l'école sous silence. L'école de Klopstock! Dieu sait quels bardes sublimes elle a produits! Klopstock est en Allemagne le classique par excellence, l'homme de la *renaissance littéraire*, s'efforçant d'appliquer à la poésie du romantisme les catégories d'Aristote, et réduisant le lyrisme moderne aux trois uniques formes que l'antiquité consacre : l'ode, l'hymne, le dithyrambe. La réaction systématique de l'auteur de *la Messiade*, bien que parfaitement contraire à toutes les idées, à toutes les sympathies de l'Allemagne en fait de poésie lyrique, pouvait néanmoins offrir son utilité, en tant que rappelant à une certaine concentration la forme du Nord toujours prête à s'évaporer; mais il fallait ne point s'en tenir là, et surtout se bien garder de prétendre ériger en réforme une simple question de maîtrise. — Klopstock eut donc son école et ses imitateurs ardens, le lied se fit classique. De cette époque date en Allemagne le règne d'Anacréon. Le lyrisme déserte les sources nationales dont nous avons parlé, ces

larges sources vives où la poésie nouvelle devait puiser à pleine coupe, et se perd en toute sorte de platitudes mesquines dignes de nos petits poètes de la régence. Que sont, en effet, ces élucubrations anacréontiques, si vous les comparez au moindre lied de Hagedorn ou de Günther?... Klopstock lui-même ne comprend rien aux conditions du lyrisme allemand. Il lui manque l'oreille, il lui manque le sens de la mélodie, et je n'en veux pour preuve que l'antipathie insurmontable qu'il nourrissait d'enfance contre la rime; disons en passant que la rime eut son tour, et se vengea de lui furieusement lorsqu'il voulut plus tard écrire ses chants sacrés.

Mais patience. Le vrai lied allemand ne tarda pas à sonner sa fanfare de résurrection, splendide fanfare dont la note éclatante et légitime eut bientôt étouffé le rhythme languissant et les tristes mélopées des *bardes* et des *anacréontiques*. Nous voulons parler de la pléiade de Göttingue, et surtout de Bürger, qui s'en fit l'étoile principale. Bürger rend au lied, abattu dans la fange et rampant terre à terre, ses deux ailes de papillon, ses ailes d'Elfe, qui le portaient autrefois vers le soleil : la rime et la musique. Bürger donne l'élan au retour de l'Allemagne vers les rives de la poésie nationale. Il prêche d'exemple cette croisade magnifique dont un autre que lui sera le héros. Le poète inspiré de *Lénore* joue le rôle de précurseur dans ce grand mouvement littéraire que le chantre heureux de Faust et de Marguerite viendra consommer. Göttingue prépare Weimar.

Tandis que Bürger éveille dans sa poitrine l'écho profond, sympathique, puissant, des anciens lieds populaires, et se place comme un centre de résonnance au milieu des traditions de tous les pays du nord, survient Schiller avec son dithyrambe fastueux, ses sentimens bourgeois entonnés sur le mode pindarique, sa prosodie opulente et déclamatoire, et la tentative des poètes de Göttingue en reste là pour le moment. Schiller n'est point un lyrique dans la pure acception du mot. Nous avons dit nos raisons à ce sujet, et nous les maintenons. A défaut de ses lieds qui sont des odes, de ses odes qui sont des dithyrambes, de ses dithyrambes qui sont des épopées ou des symphonies avec chœurs, la critique qu'il a publiée des poésies de Bürger démontrerait clairement que l'auteur de *Wallenstein* et de *Guillaume Tell* ne se fait pas une idée du genre. Schiller déclame toujours avec pompe, avec splendeur et majesté, nous l'avouons, mais cela suffit-il? Et le poète qui déclame peut-il s'excuser à meilleur droit que l'orateur qui chante? Ce que la muse allemande moderne a de pathos et d'emphase, c'est sans contredit de Schiller

qu'elle le tient. Insensible au lied populaire dont Bürger se faisait l'écho, il méconnut aussi le *Minnelied*, le tendre et mélodieux *Minnelied*. Ainsi, déshérité par sa faute du double élément de toute poésie lyrique en Allemagne, Schiller dut naviguer au hasard sur l'océan fougueux de sa propre imagination, et se sentir incessamment ballotté entre l'antique et nous, qui, en fait de lyrisme à proposer à l'imitation étrangère, n'avions guère à cette époque que les odes et les cantates de Jean-Baptiste Rousseau. N'importe; les poésies de Schiller eurent leur temps, on se laissa prendre à ce pathos magnifique, à cette inspiration luxuriante, à cette loyauté chevaleresque; le fond, un peu contre l'habitude, emporta la forme cette fois. Personne n'imagina que l'auteur de *la Cloche* et de *Friedolinn*, en dépit de ses allusions à la France, de ses velléités politiques et de son germanisme effervescent, était un lyrique moins national que Bürger, Hagedorn, Günther, et tous ceux qui se rattachaient par Luther à la vieille Allemagne. Il y eut aussi dans cette adoption générale plus d'une circonstance particulière. L'intérêt qui devait entourer un grand poète tel que Schiller, son air mélancolique et souffrant, son enthousiasme si honnête, si généreux, si vrai, en un mot, l'appareil extérieur ne manqua point de jouer son rôle en cette occasion. La main qui faisait vibrer les cordes de la lyre portait au doigt de si riches diamans, que l'attention en fut éblouie, et, comme une alouette au miroir, vint donner d'elle-même dans le piége. Pour dissiper le charme, il fallut que l'imitation s'en mêlât. Les imitateurs ont cela de bon, qu'avec eux on n'a point à craindre les prestiges: dès qu'une forme défectueuse leur échoit, ils ont bientôt fait de vous en montrer tous les vices; ce que le génie maintenait à force d'art et d'exécution tombe alors de soi-même et disparaît. C'est justement ce qu'il advint de la forme lyrique de Schiller.

Nous ne prétendons pas dire ici que les défauts dont nous parlons entachent toutes les poésies lyriques de Schiller, et qu'il ne se trouve çà et là dans le nombre plus d'une pièce dégagée de ce ton emphatique et déclamatoire. Quel poète, même en ses égaremens, même en ses plus vaines théories, n'a point fait de pareilles rencontres? Quel poète n'a eu de ces inspirations où sa nature se révèle? Il ne s'agit plus alors de théorie et de manière; l'idée entraîne avec elle la forme, et l'épanouissement s'accomplit selon les lois les plus simples. Il s'en faut de beaucoup que l'œuvre lyrique de Schiller soit dépourvue de mouvemens de ce genre, de motifs aimables et de bon aloi. Il y a des perles de la meilleure eau dans cet océan tumultueux et

qui toujours déborde. On citerait au besoin des ballades et des lieds qui, pour le sentiment et la grace, donneraient un démenti complet à tout ce que nous venons d'avancer, si toutefois ces ballades et ces lieds ne constituaient autant d'exceptions dans la manière de l'auteur.

Quand on étudie l'histoire du développement intellectuel en Allemagne depuis le commencement de la réformation jusqu'à la renaissance des lettres, vers le milieu du XVIIIe siècle, on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'instinct réactionnaire qui fermente au cœur de cette dernière période, et l'entraîne, par-dessus deux siècles d'avortemens qu'elle saute à pieds joints, vers un passé organique et fécond dont elle entreprend comme la reproduction immédiate. Les principes proclamés à cette époque au nom de la littérature nationale touchent de plus près au XVIe qu'au XVIIe siècle, et, dédaignant toute espèce de filiation avec les doctrines ayant cours naguère, se rattachent d'un commun élan aux écoles de Nuremberg et de Wittemberg (1). Loin de continuer Opitz ou Lauernstein, Goethe renoue à Luther sa filiation intellectuelle et va perpétuant le passé, qu'il adopte selon ce que lui dictent ses vues profondes sur le présent, ce que lui dicte sa propre imagination fécondée aux sources étrangères. Aujourd'hui la question paraît toute simple. Il s'agissait non de restaurer le XVIe siècle en son ensemble, mais de retremper dans son esprit la forme qu'on avait sous la main. C'est un des plus beaux titres de Goethe d'avoir senti le premier de tous la parenté qui existait entre ces deux périodes si sympathiques l'une à l'autre, et d'avoir poussé de toutes ses forces à leur reproduction. Le lied populaire allemand devait trouver en Goethe sa plus aimable, sa plus haute, sa plus complète expression. Le grand poète, dont l'intelligence rayonne sur tous les points sonores et lumineux de l'art, ne pouvait négliger celui-là. Goethe ne se borne point à s'inspirer du modèle; il le reproduit, il le façonne; la plupart de ses chefs-d'œuvre en ce genre, ses lieds en manière de romance par exemple, sont comme autant d'échos perdus, de mélodieuses réminiscences des poésies populaires. Il va même plus loin; il ne se fait pas faute, chaque fois que l'occasion s'en présente, d'emprunter à l'original ici un vers, là une strophe. On dirait de capricieuses variations où le maître ne se lasse pas de ramener le thème par les plus charmantes fantaisies, les plus ingénieux faux-fuyans. Ainsi, grace à lui, grace au chantre naturel et divin, au lyrique allemand par excellence, le vieux lied se renouvelle, et, transformé au moyen de l'art, régénéré, illustré (c'est le mot), trouve des

(1) Voir dans les poésies de Goethe la pièce intitulée : *Explication d'une vieille gravure sur bois représentant la mission poétique de Hans Sachs.*

ressources originales, inconnues, dans une exécution prestigieuse. L'idée populaire, le diamant brut, rencontre en Goethe son grand artiste, son lapidaire florentin, son Benvenuto, qui le polit, l'enchâsse, et le fait miroiter au soleil. Hoffmann et Novalis ont dit vrai : la poésie est une couleuvre merveilleuse, une belle dame serpentine, pleine de caprices imprévus et d'inexplicables fantaisies. Aujourd'hui vous l'entendez secouer ses clochettes d'argent et carillonner dans l'herbe les plus jolis airs, et demain elle va se taire et s'endormir d'un sommeil léthargique, jusqu'à ce que le magicien la réveille. Cette fois encore, Goethe fut le magicien.

De tous côtés les tentatives se multiplièrent, les assistances venaient s'offrir d'elles-mêmes; les chants populaires de Herder, le *Knabe-Wunderhorn*, aidèrent puissamment à cette renaissance du lyrisme, à laquelle contribua aussi pour sa part le compositeur de Goethe, Reichart, qui, animé du même zèle, portait vers les traditions musicales ces investigations profondes que les autres dirigeaient vers les idées, et, comme un mineur qui chercherait les eaux vives et les cascades sonores dans la grotte où ses frères travaillent à dépister l'or et les pierres précieuses, s'en allait creusant les sources nationales à la poursuite des accords et des mélodies.

Les mouvemens littéraires se ressemblent tous, quant aux manœuvres qu'on met en jeu pour assurer leur action immédiate. Ce qui s'est passé en France vers les dernières années de la restauration arriva alors en Allemagne. L'importation étrangère eut son temps; les esprits directeurs, sur qui pesait la responsabilité de l'entreprise, s'aidèrent autant qu'il fut en eux de tout ce que le génie exotique pouvait leur fournir de propre à la circonstance. On fouilla le vieux Nord, on demanda au jeune Orient ses merveilles, et, l'ardeur des néophytes forçant l'autorité des maîtres, l'imitation renchérissant de beaucoup sur l'exemple, il en résulta, comme chez nous, de monstrueux essais qui durent aussitôt disparaître. Cependant on peut dire que la forme allemande n'abdiqua point un seul instant sa souveraineté, et que, de tant d'élémens divers évoqués pendant la crise, il ne resta que peu de chose sur le sol national. Le sonnet lui-même, le mode le plus usité des partisans de l'infusion étrangère, ne put s'établir qu'à grand' peine, et le succès dont il jouit à cette occasion ne saurait se comparer à l'espèce de popularité où Flemming et Gryphius l'avaient mis au XVIIe siècle. Les évènemens qui agitaient l'Europe, plus encore peut-être que l'impulsion naturelle, entraînèrent Goethe vers l'Orient. Le vieillard, dont une fièvre incessante, une fièvre de jeunesse, tenait l'esprit en ébullition; le vieillard, altéré de

lyrisme, se réfugia par la pensée aux sources fraîches des kalifes, aux jardins enchantés du soleil, et les lieds du *Divan* s'écoulèrent de ses lèvres tout imprégnés du fatalisme de Mahomet, roses de Bagdad effeuillées, essences énervantes du harem distillées pour la première fois à l'alambic du génie!

Le malheur fut que Goethe ne voyagea pas seul; bien d'autres sans vocation suivirent le grand poète en son pèlerinage au pays du Koran, horde parasite qui n'en voulait qu'à la couleur, à ce qu'on a depuis appelé chez nous le *caractère*. Ces gens à la suite ne perdirent pas leur temps; chacun sut tirer profit de son expédition : de toutes parts on fit ample récolte de sabres damasquinés et de yatagans splendides, de caftans verts et de turbans. La mascarade, comme ici, fut complète. On possédait un vestiaire nombreux, le plus riche vestiaire qui se puisse imaginer; il ne manquait plus que l'homme pour donner la vie à tous ces oripeaux. En attendant, on invoquait Hafiz à qui mieux mieux; Hafiz n'avait garde de répondre; n'importe, on n'en continuait pas moins de jouer avec la relique de sa pantoufle. Hâtons-nous cependant d'excepter de cette multitude plagiaire le poète à part dont l'imagination a su réfléchir en ses mythes transparens tous ces caprices, tous ces rêves, tout ce fantastique lumineux des bords du Gange, le vrai poète sanskrit Rückhert, sur lequel nous aurons à revenir bientôt.

Nous avons touché, dans ces études, les deux points principaux du lyrisme germanique, l'épanouissement unanime du XVIe siècle et la crise littéraire du XVIIIe. Il nous reste maintenant à détacher du groupe certaines individualités, à voir dans quelle mesure les talens nouveaux se sont approprié la tradition remise en lumière par les mouvemens de Göttingue et de Weimar. Si la faculté lyrique est ce qu'il y a au monde de plus individuel, de plus *subjectif*, les différentes physionomies ne sauraient se ressembler, et nous essaierons d'indiquer en chacun la manière propre, le mode, la tendance originale. Sans contredit, la croisade poétique était devenue indispensable, nous en avons reconnu les bienfaits. Le torrent débordé de la poésie populaire féconda le sol de la réflexion, et balaya une fois pour toutes la phraséologie déclamatoire. Mais, aujourd'hui, des temps nouveaux doivent s'ouvrir. Quant à galvaniser l'ancienne larve, il n'y faut plus penser. La poésie lyrique, poésie de sentiment et non d'étude, veut être de son temps. N'oublions pas que la grande force du lied populaire fut son action immédiate sur la vie, et, pour exprimer la vie, la première condition, c'est de vivre. HENRI BLAZE.

DES

PUBLICATIONS HISTORIQUES

EN ITALIE.

Ce n'est pas chose facile de connaître à Paris ce qu'on imprime en Italie, et nous savons par expérience qu'il est plus aisé et plus expéditif de faire venir des livres de Calcutta et de Canton, que d'en recevoir de Palerme ou de Rome. Les Italiens, qui se plaignent d'être négligés et qui taxent volontiers d'indifférence les autres peuples, ne devraient pas oublier que les livres sont, comme toute autre chose, une marchandise, et que, pour répandre ses produits à l'étranger, il faut s'occuper de les y faire connaître, et d'aplanir les obstacles qui en empêchent la libre transmission. Ordinairement ces obstacles ne viennent que des consommateurs, qui, pour protéger la production dans leur pays, ont imaginé ce qu'on appelle aujourd'hui des *lois protectrices*. Mais il en est tout autrement dans le cas dont nous parlons : tandis que les livres italiens peuvent entrer librement en France, et que les livres français, soumis au-delà des Alpes à l'examen d'une censure méfiante, sont en outre, dans quelques états, frappés d'un droit d'entrée exorbitant, l'Italie est inondée de livres et de journaux français, et on ne peut se procurer nulle part à Paris les ouvrages italiens les plus importans. L'ascendant de la France, sa position géographique, l'universalité de la langue et de la littéra-

ture française, concourent sans doute puissamment à propager au dehors tout ce qui s'imprime à Paris; cependant il faut surtout voir là un fait industriel. Les livres français sont annoncés dans de pompeux manifestes qu'on colporte d'un bout à l'autre de l'Italie; des commis-voyageurs, qui traversent dans tous les sens ce pays, offrent d'une main du Bordeaux-Lafitte, et de l'autre les œuvres de M. de Lamartine. Des correspondances régulières sont partout établies avec les libraires, et des services de contrebandiers sont organisés pour introduire en Italie les ouvrages français, malgré la censure et les douaniers. Quant aux livres italiens, non-seulement au-delà des Alpes on ne fait aucun effort pour les répandre en France, mais il n'existe nulle part à Paris une maison de librairie où l'on puisse s'adresser pour faire venir un livre de Rome ou de Sicile. Tout se fait par correspondance particulière, il faut se servir d'une foule d'intermédiaires; et souvent après avoir écrit dix lettres et attendu trois ans, on reçoit une réponse négative, si on a le bonheur d'en recevoir.

L'état politique de l'Italie, qui n'a ni capitale ni centre industriel, augmente évidemment la confusion et les difficultés. Dans ce pays où l'on imprime à la fois dans cent endroits différens, il faudrait du moins que le commerce intérieur fût très facile, de façon que les libraires étrangers n'eussent qu'à s'adresser à une seule ville pour faire leurs commandes, comme ils peuvent le faire par exemple pour l'Allemagne. Mais là les libraires ont la foire de Leipzig, et l'on est loin de songer à établir une foire semblable en Italie. Comment peut-on espérer d'y parvenir lorsqu'on voit le pape s'opposer avec tant d'obstination à ces congrès scientifiques qu'on a établis depuis peu de temps en Italie, et défendre si sévèrement à ses sujets d'assister à des réunions qui se tiennent sous les yeux du roi de Sardaigne ou du grand-duc de Toscane, et que l'Autriche tolère même dans le royaume lombardo-vénitien? Dans les grands états, où tout aboutit au centre et où les moyens de communication intellectuelle sont rapides et assurés, ces réunions sont sans objet et sans résultats réels; en Italie, au contraire, où tout est à faire, où l'on doit lutter contre toute sorte d'obstacles, ces congrès ne peuvent qu'être d'une grande utilité, et il faut louer sincèrement les princes qui, malgré la mauvaise humeur de la cour de Rome, savent encourager des conférences, où, après tout, on ne parle que de sciences physiques et mathématiques, d'histoire naturelle et de médecine.

Au moment où nous écrivons, le troisième congrès italien s'ouvre à Florence, et l'on peut être assuré que les savans seront noblement

accueillis dans la patrie de Dante et de Machiavel. Sans vouloir exagérer les effets de cette réunion, il semble impossible qu'il n'en résulte pas un échange de lumières et de connaissances qu'on obtiendrait difficilement par d'autres moyens. On annonce, à cette occasion, une espèce d'apothéose de Galilée. Déjà, dans la première réunion qui avait eu lieu à Pise, on avait inauguré publiquement la statue de cet homme célèbre. Cette année, à ce qu'on assure, on se réunira dans une grande tribune construite exprès, et où l'on doit rassembler les manuscrits de Galilée, de Torricelli et de leurs principaux disciples, ainsi que les instrumens avec lesquels ces illustres physiciens renouvelèrent, au XVIIe siècle, en Toscane, la philosophie naturelle. En même temps on doit faire paraître une nouvelle édition des *Essais de l'Académie del Cimento,* accompagnés d'une histoire de cette fameuse société. Cet ouvrage, publié sous la direction de MM. Gazzeri et Antinor, physiciens distingués, sera donné en présent à tous les savans qui assisteront à la réunion, et servira à lier au nôtre le siècle de Galilée. Un tel hommage rendu aux hommes illustres qui ont honoré la Toscane, est bien fait pour exciter l'ardeur des jeunes savans qui interviendront à ce congrès, et qui, touchant de leurs propres mains la lunette de Galilée ou le baromètre de Torricelli, en présence des Amici, des Belli, des Marianini, des Melloni et des autres physiciens éminens que l'on espère voir assister au congrès, sentiront le besoin de redoubler d'efforts pour s'illustrer à leur tour. Si l'on parvient à exciter ainsi quelque émulation, quelque désir de gloire, on aura rendu un service inappréciable à l'Italie.

Il faut espérer aussi que par ces réunions on parviendra à diminuer et à éteindre peu à peu ces inimitiés municipales qui ont régné pendant tant d'années en Italie, et que, dans les derniers temps encore, quelques écrivains ont voulu ranimer. Heureusement ces tentatives n'ont pas eu d'écho, mais on ne comprend pas comment, après la publication d'une lettre de Monti, où ce poète célèbre avoue que c'est à l'instigation de l'Autriche qu'il a entrepris ce *Projet de correction du vocabulaire de la Crusca*, qui alluma la discorde entre les différentes provinces de l'Italie, il se trouve encore des gens qui de gaieté de cœur, et sans aucune suggestion étrangère, cherchent à faire revivre ces querelles. Ces entrevues fréquentes entre les savans italiens contribueront sans doute à resserrer les liens de tous les genres qui n'auraient jamais dû cesser de les unir entre eux.

Mais *qui veut la fin veut les moyens,* et si, comme nous devons le penser, ceux qui protégent les congrès scientifiques ont un but utile

et noble, s'ils veulent concourir véritablement au progrès et à la propagation des sciences, ils ne se borneront pas à entourer d'une pompe passagère ces brillantes réunions. Ils sentiront que ces honneurs rendus à la mémoire de Galilée et de ses disciples sont une espèce d'expiation, et une manière de protester contre les persécutions qu'éprouvèrent ces hommes célèbres, contre les difficultés de toute espèce qu'on leur suscita. Ce n'est pas seulement pour flétrir une sentence de l'inquisition que nous faisons aujourd'hui l'apothéose de Galilée, c'est aussi pour couvrir de ridicule une censure qui forçait ce grand philosophe à écrire *univers* au lieu de *nature*, et qui ne permettait au plus illustre naturaliste du XVIe siècle, à Césalpin, de lire un ouvrage de botanique imprimé en Allemagne qu'après avoir gratté partout le nom de l'auteur, qui était luthérien. Ceux qui protestent contre ces énormités, et qui veulent aider réellement à la propagation des sciences, doivent commencer par permettre une plus libre manifestation de la pensée et laisser voyager facilement les écrits des savans qu'ils engagent à se réunir. Or, sous ce rapport, il y a immensément à faire en Italie, et l'on ne saurait s'imaginer quelles sont les vexations et les entraves de toute espèce qui arrêtent les libraires et les écrivains italiens. A Naples, où le droit d'entrée est si élevé que le prix des livres en est souvent plus que doublé, les censeurs (et il y en a partout en Italie) n'ont pas seulement le droit de refuser l'impression de tel ou tel passage et de l'ouvrage tout entier; ils peuvent aussi imprimer en note au bas de la page une réfutation des opinions de l'auteur, et ce droit, dont ils usent assez volontiers, a donné lieu à une foule de quiproquos les uns plus plaisans que les autres. En Piémont, on arrache sans cérémonie d'un volume les pages qui déplaisent à la police; et qui sait si celle-ci ne méritera pas cet honneur! A Milan, il y a peu d'années que l'illustre astronome Oriani nous a dit à nous-même qu'il attendait inutilement depuis long-temps le commencement d'un ouvrage de mathématiques écrit en français, qui avait été envoyé à Vienne pour être examiné, et dont la censure impériale avait retenu le premier volume, ne permettant la lecture que du second. Quant au duc de Modène, il s'y est pris de manière à faire damner tous les bibliographes présens et futurs. Pour être sûr que ses sujets ne seraient pas pervertis par les mauvais ouvrages anciens ou modernes, il a ordonné, sous les peines les plus sévères, que tous les livres, sans exception, qui existaient dans ses états fussent présentés à une commission chargée de les examiner et de décider si l'on doit en permettre la lecture. Si la

commission se prononce pour l'affirmative, elle fait apposer sur le titre et sur la dernière page de chaque volume (et même de chaque cahier, et de la moindre brochure) le sceau des censeurs. Si l'ouvrage est jugé *illisible*, on le confisque, et l'on rend en place quelques *bons livres* (bons livres de Modène!), tels qu'une traduction italienne du traité de *l'Indifférence en matière de Religion*, par M. de Lamennais, des catéchismes et autres ouvrages semblables. Nous possédons des livres échappés de Modène, et nous pouvons assurer qu'il est impossible de rien voir de plus affreusement sale et laid que ces volumes avec de grandes taches jaunes et graisseuses qu'on a décorées dans ce pays-là du nom de sceau de la commission de censure. S'il y a encore à Modène des amateurs d'Aldes et d'Elzevirs, nous les plaignons sincèrement d'être forcés de soumettre les précieux bouquins qu'ils paient si cher au timbre salissant de leur bien-aimé souverain.

Ces usages, ces rigueurs ridicules paraissent appartenir à d'autres siècles, et seront jugés sévèrement par la postérité. Les gouvernemens qui parlent de protéger les sciences ne sauraient proscrire les livres; mais, à ne considérer que le côté économique de la question, il ne faudrait jamais perdre de vue qu'on ne tond pas les brebis qui n'ont pas de laine, et qu'on enlève à l'état une source féconde de produits en ne favorisant pas la libre circulation et l'exportation des ouvrages de toute nature qui s'impriment journellement, et en si grand nombre, en Italie. On doit reconnaître cependant qu'il a été fait récemment un grand pas en faveur de la librairie. Plusieurs princes italiens se sont entendus pour assurer aux auteurs la propriété littéraire qui n'existait pas auparavant, et qui même, dans le cas où l'on aurait obtenu un privilége spécial, était annulée par les contrefaçons qui se faisaient partout dans les états limitrophes. Nous ne pouvons pas nous arrêter ici sur cette mesure qui, tout en favorisant les écrivains, aura pour premier résultat de développer en Italie ce qu'on serait presque tenté d'appeler la *littérature industrielle*, et qui pourrait bien conduire les éditeurs, ce qui serait un surcroit d'entraves pour les écrivains, à n'imprimer que des ouvrages rédigés avec assez de réserve pour mériter d'être approuvés successivement par toutes les censures des divers états qui se sont entendus à ce sujet. Nous nous bornerons à faire remarquer qu'une telle convention resterait sans aucun effet, si l'on n'adoptait pas des mesures efficaces pour faciliter la circulation des livres publiés dans tous les états qui se sont accordés sur ce point. En attendant, il est urgent

que les libraires italiens s'entendent pour former à Paris un entrepôt de leurs livres, et pour faire connaître rapidement en France, et dans le reste de l'Europe, tout ce qu'on imprime d'important en Italie sur les lettres, sur les sciences, et principalement sur l'histoire et sur l'érudition, en ne se bornant plus, comme on l'a fait jusqu'à présent, à envoyer ici des Dante, des Pétrarque et des Arioste; car il y en a déjà une telle quantité, que les bouquinistes même en sont encombrés.

Bien qu'en apparence éloignées de notre sujet, ces considérations préliminaires nous ont semblé utiles, soit pour montrer quelle est la condition des écrivains en Italie, et quels sont les obstacles qu'ils doivent surmonter, soit pour nous ménager une sorte d'excuse dans le cas où nous aurions négligé des ouvrages que la difficulté des communications aurait empêché de parvenir jusqu'à nous. Il résulte aussi de l'état politique de l'Italie, qu'il est impossible de présenter l'ensemble des publications qui, souvent dans des vues fort différentes, se font dans les diverses parties de la Péninsule. Il faudra donc que le lecteur se résigne à nous accompagner dans notre excursion irrégulière où nous nous arrêterons çà et là, à tout ce qui nous semblera digne de remarque.

Il n'existe peut-être pas de pays qui puisse être comparé à l'Italie pour le nombre des chroniques et des travaux historiques de toute espèce dont elle a été l'objet. Du temps des républiques, chaque petite localité tenait à honneur d'avoir ses chroniqueurs, et de lutter, avec les municipalités rivales ou ennemies, de hauts faits, de légendes miraculeuses, et d'anciennes et fabuleuses origines. Plusieurs de ces chroniques sont écrites avec une vivacité et une simplicité admirables. Soit qu'elles nous racontent les voyages aventureux de Procida, qui préludait aux Vêpres siciliennes par la pratique de la médecine, soit qu'elles nous disent comment Rienzi, fils d'une blanchisseuse, ayant reçu un jour un soufflet d'un noble, imagina, pour se venger, le rétablissement de la république romaine, en les lisant on croit assister aux scènes dont elles nous ont conservé le souvenir, et, à travers une foule d'erreurs et de choses inutiles, l'on s'introduit dans la connaissance des mœurs du temps, beaucoup mieux qu'en étudiant les ouvrages plus savans sans doute, mais moins simples et moins naïfs, qu'enfantait au xve siècle l'imitation des classiques. Dans le siècle suivant, l'histoire politique s'éleva à la plus grande hauteur sous la plume de Machiavel; mais ni lui ni ses contemporains ne sen-

tirent le besoin de fournir au lecteur les preuves de ce qu'ils avançaient, et l'on sait que, dans son immortelle *Histoire de Florence*, l'auteur du *Prince* n'a pas fait une seule citation. Plus tard, il est vrai, on commença à publier des recueils de pièces historiques, et à réunir les actes et les bulles des papes; cependant c'est surtout dans le siècle dernier que l'on sentit la nécessité de donner les preuves de l'histoire, et qu'on fit paraître des collections considérables de pièces originales relatives à l'histoire italienne. On connaît assez en France les grands travaux de Muratori qui, non content d'avoir réuni en vingt-huit volumes in-folio les chroniques les plus importantes sur les diverses provinces de l'Italie, mit au jour les *Annales*, et ces *Antiquités du moyen-âge* remplies de la plus profonde érudition, et où toutes les parties de l'histoire de la Péninsule étaient discutées avec une admirable sagacité. On conçoit à peine aujourd'hui ces vies consacrées uniquement à l'étude, et l'on ne sait assez admirer ces hommes qui, pendant cinquante ans, poursuivaient sans relâche un travail, et produisaient, comme Muratori, un si grand nombre de volumes sur toutes les branches de l'histoire et de l'érudition. C'étaient là des savans de l'école de Du Cange, dont les journaux du temps, lorsqu'il fit paraître son grand Glossaire de la latinité du moyen-âge, disaient que « ce qu'il y avait encore de plus extraordinaire, c'était qu'un tel ouvrage n'eût coûté à l'auteur que vingt années de travail! » Les journaux de notre temps ne sont plus forcés d'enregistrer de ces sortes d'éloges.

Outre les ouvrages de Muratori, qui sont répandus dans toute l'Europe, il a paru, dans le dernier siècle, en Italie, beaucoup d'autres travaux presque aussi importans et qui ne sont guère connus en-deçà des Alpes. Pour n'en citer que deux, les recherches de Giulini sur la Lombardie, en douze gros volumes, les chroniques et les antiquités du Picenum, par Colucci, en trente-un volumes in-folio, sont des recueils indispensables pour quiconque veut étudier à fond l'histoire italienne. Ils contiennent une foule de pièces qu'on chercherait vainement ailleurs; et si l'on considère que depuis Charlemagne l'histoire de l'Italie n'a jamais cessé d'être étroitement liée à celle de la France, on comprendra tout l'intérêt que les savans français doivent attacher à ces collections. Soit qu'ils se rapportent, comme les travaux de Giulini, à ce duché de Milan que la France a possédé à plusieurs reprises; soit, comme les recueils de Caruso et de Gregorio, qu'ils aient pour objet le pays où les Normands fondèrent un royaume,

et dans lequel, plus tard, retentit le tocsin des Vêpres siciliennes, les ouvrages de cette nature peuvent être également utiles aux érudits des deux nations.

A côté de ces hommes laborieux qui ne cessaient d'exhumer des documens inédits et d'étudier l'antiquité, s'élevaient, au siècle dernier, les partisans des idées nouvelles qui, dans un pays comme l'Italie, couvert d'anciens abus, s'en allaient répétant sans cesse que toutes ces vieilleries n'étaient bonnes qu'à empêcher les réformes utiles. C'était là l'école de Voltaire et des encyclopédistes, et la guerre ne tarda pas à se déclarer entre les deux camps. Il était difficile, en effet, que Beccaria, par exemple, qui ébranlait l'Europe par son petit livre *des Délits et des Peines*, et qui voulait délivrer l'humanité de la torture, ne crût pas qu'un savant comme Mansi, qui travaillait toute sa vie à donner la plus parfaite édition des conciles, et à compléter les annales des pontifes de Baronius, était le complice, pour ainsi dire, de ces hommes dont il étudiait si minutieusement l'histoire et les actes, et qui avaient si souvent présidé aux tourmens des hérétiques. Cependant les éditeurs des recueils historiques continuèrent encore leurs travaux, et les publications de ce genre ne furent interrompues que par l'invasion française. On doit bien regretter que sous l'empire, lorsque les dépôts les plus cachés, tels que les archives de Rome et de Venise, furent ouverts au public, personne n'ait songé à exploiter des mines si riches. Ces regrets doivent être d'autant plus vifs, qu'à la restauration la plupart des dépôts de ce genre ont été soustraits de nouveau à la curiosité des savans, non sans avoir éprouvé auparavant des pertes notables à une époque où l'on ne pensait ni à en tirer parti, ni même à en assurer la conservation.

L'Italie a trop de grands souvenirs pour qu'elle puisse rester longtemps indifférente à son passé. Aussi, depuis quelques années, on a repris l'étude des monumens avec une ardeur qui augmente sans cesse. Seulement, ce ne sont plus les partisans des vieilles idées qui étudient l'histoire; au contraire, à la tête de ces travaux se trouvent les hommes qui aiment le plus leur pays et qui désirent le plus le progrès. On comprend maintenant que, pour relever un peuple opprimé, qui a été si grand autrefois, et chez lequel la domination étrangère a pu affaiblir l'ancienne énergie, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de lui montrer son passé et de l'intéresser aux actions de ses aïeux, afin de lui inspirer le désir de les imiter. Il est impossible que des hommes doués d'un caractère si vif puissent rester indifférens au récit d'exploits qui ont rempli le monde d'ad-

miration. Milan et Naples sont peuplées encore des descendans de ces hommes qui ont conçu la ligue lombarde et qui ont fait la révolution de Mazaniello. A Florence, on ne peut heurter une pierre qui ne rappelle le souvenir de Dante, de Machiavel, de Michel-Ange ou de Galilée. Si dans ces villes on ne trouvait actuellement ni la mâle énergie, ni l'ardeur pour les études qu'on serait en droit d'y chercher comme un héritage de ces glorieux souvenirs, il faudrait surtout s'en prendre au défaut d'éducation nationale. Aussi, la nouvelle école historique nous semble bien mériter de l'Italie; au lieu de perpétuer les abus, elle veut concilier l'étude du passé avec le progrès, et diriger les recherches historiques vers l'instruction du peuple et la régénération lente et sûre de l'Italie : elle mérite à ce titre les sympathies et les encouragemens de tous ceux qui aiment cette belle et malheureuse contrée.

Le Piémont et la Toscane sont les deux pays où l'on s'occupe avec le plus d'activité de l'histoire de l'Italie. A Turin, le gouvernement a nommé une commission chargée de publier une collection de *Monumens historiques*, dont il a déjà paru trois volumes in-folio. Dans le premier il y a les chartes et les diplômes, le second contient les lois municipales, et le troisième renferme les historiens. Nous n'essaierons pas de donner ici l'analyse des matières contenues dans ces trois énormes volumes. Dans les diplomes se trouvent une foule de faits curieux et intéressans pour l'histoire du moyen-âge. C'est à l'aide de ces pièces surtout que l'on peut pénétrer au fond de cette histoire obscure et cachée; c'est en étudiant ces recueils que les esprits trop systématiques peuvent apprendre à se défier de leurs premiers aperçus. Mieux que toute autre chose, les lois municipales, les statuts, nous font comprendre combien d'idées fausses ou incomplètes on se forme sur les républiques italiennes du moyen-âge. Ces républiques si industrieuses, si riches, si florissantes, où les arts étaient cultivés avec tant de succès, et que quelques auteurs ont voulu nous représenter comme étrangères à toutes les misères de l'humanité, n'ignoraient aucun des vices de la civilisation la plus raffinée, et il y a déjà cinq siècles que Dante en avait déploré la corruption. C'est surtout dans les statuts municipaux qu'il faut chercher les mœurs du temps. Tantôt les lois luttent vainement contre l'immoralité; tantôt elles sanctionnent des droits qui nous paraissent, à nous, des abus épouvantables. Les jeux de hasard sont défendus sous les peines les plus sévères, et l'on voit en même temps se former des sociétés par actions pour exploiter l'adresse de quelques joueurs habiles qu'on

envoie à grands frais, et munis de grosses sommes, dans toute l'Europe, pour dépouiller de leurs joyaux le duc de Bourgogne et d'autres princes qui se livrent avec fureur à la passion du jeu. Les opérations de bourse ne sont pas aussi modernes qu'on le suppose. A Gênes, à Florence, on jouait alors à la hausse et à la baisse. Le papier monnaie, que des marchands italiens avaient trouvé au fond de l'Asie, chez les Mongols, s'était promptement introduit en Italie, et amenait des banqueroutes et des catastrophes terribles. On condamnait au feu tout chrétien qui avait commercé avec une femme juive, et l'on adjugeait des dommages-intérêts à celui dont la concubine avait pris un autre amant.

Ces lois nous font aussi connaître ce qu'on entendait par *liberté* à cette époque. Jusqu'au moment de leur chute, ces républiques, qui, pour abattre les nobles et les barons, avaient décrété l'affranchissement des serfs de la glèbe, ont conservé la *traite des blancs*, c'est-à-dire la vente et l'achat d'hommes blancs, indépendamment de toute propriété foncière. Les lois de la république de Florence, rédigées par des marchands et par des ouvriers, étaient souverainement injustes pour tout ce qui était au-dessus ou au-dessous de la classe qui gouvernait. D'une part, elles disaient à l'esclave : Même si tu te fais chrétien, tu mourras dans les fers; et, si tu tentes de t'enfuir, on pourra violer le domicile des citoyens pour te chercher. De l'autre, elles disaient aux nobles : Vous serez éternellement exclus des droits politiques, et, pour vous flétrir, *on rendra nobles tous ceux qui ont été condamnés pour meurtre, pour empoisonnement, pour vol, pour inceste, pour....* La plume se refuse à écrire la dernière cause d'anoblissement! On voit que la loi des suspects n'était qu'une bagatelle en comparaison du code des Florentins.

Nous le répétons, on ne saurait connaître l'histoire des mœurs en Italie qu'à l'aide d'une étude approfondie des actes originaux, des diplômes et des statuts; car, on le sait, les historiens et les chroniqueurs s'occupent de préférence de la politique, des guerres et de tout ce qui a de l'éclat. C'est pour cela que nous applaudissons si franchement à ces publications qui se font à Turin par ordre du gouvernement. Depuis quelque temps, il n'a rien paru de cette collection, mais elle a trop d'importance, et, malgré quelques petites taches, elle mérite trop d'éloges, pour que l'on puisse supposer que l'on ne donnera pas la suite des diverses séries auxquelles appartiennent les trois volumes qui ont été publiés.

Les membres de la commission historique du Piémont ne se bor-

nent pas à diriger les travaux dont nous venons de parler : ils ne cessent de faire paraître individuellement des travaux historiques dignes d'intérêt. M. Balbo, qui s'est occupé d'objets très variés, a commencé une histoire d'Italie dont il n'a publié que deux volumes. Il a traité en une série d'opuscules les questions les plus difficiles de l'histoire du moyen-âge, et il a fait paraître une vie de Dante. M. Vesme, dont les recherches ont été couronnées par l'Institut de France, est l'auteur d'un excellent ouvrage sur les vicissitudes de la propriété en Italie. M. Sclopis, jurisconsulte distingué, a commencé la publication d'une histoire de la législation en Italie, dont on désire voir la continuation. M. Sauli, qui prépare, à ce qu'on dit, un grand travail sur l'histoire littéraire du Piémont, a donné, sur les colonies des Génois en Orient, un ouvrage qui n'est pas connu en France autant qu'il devrait l'être. M. de la Marmora et M. Manno ne cessent de s'occuper de l'histoire de la Sardaigne, et cette île est devenue récemment l'objet d'autres publications intéressantes. Nous devons interrompre ici une énumération qui deviendrait fort longue si nous tentions de mentionner tous les travaux de MM. Peyron, Gazzera, Petitti, Saluzzo, Cibrario, Promis, Provana, et des autres savans piémontais qui se livrent aux recherches historiques avec une si louable ardeur. Nous nous bornerons à faire ici une remarque qui est tout à l'honneur du Piémont : ces écrivains, fort connus en Italie, appartiennent presque tous aux premières familles du pays, et, en travaillant, n'obéissent qu'au besoin de cultiver les lettres.

Ce qu'on fait à Turin avec le secours du gouvernement, on vient de le tenter en Toscane à l'aide d'associations de particuliers. Il serait fort difficile de trouver un autre pays aussi riche en chroniques, en mémoires, en pièces historiques de toute espèce. Pendant long-temps, dans presque toutes les familles de Florence, il y eut des registres où, de génération en génération, on inscrivait les évènemens de famille, ainsi que les faits les plus importans de l'histoire contemporaine; ces manuscrits, dont il existe encore un nombre très considérable, ont mérité souvent les honneurs de l'impression, et récemment encore le marquis Rinuccini a fait publier un de ces anciens journaux de famille qui contient des documens fort intéressans. Les archives de Florence sont nombreuses et importantes : les pièces les plus curieuses sont dans les archives des Médicis, où l'on a disposé dans un ordre admirable les correspondances et les actes de toute sorte, relatifs à l'histoire de Florence et à la famille des Médicis depuis le duc Alexandre jusqu'au moment où cette famille cessa

de régner. Les correspondances secrètes, les dépêches originales des ambassadeurs toscans envoyés dans toutes les parties de l'Europe, se trouvent là jour par jour, depuis le commencement du XVIe siècle : tout s'y conserve, jusqu'aux satires les plus sanglantes contre les Médicis, qui souvent, après avoir puni l'écrivain, gardaient soigneusement dans leurs archives les ouvrages où ils étaient insultés. Du reste, ces archives renferment des souvenirs de plus d'un genre, et tout Florence sait qu'au milieu de la correspondance du cardinal Hippolyte de Médicis, qui vivait au commencement du XVIe siècle, on voit encore un paquet qui contient une poignée de barbe arrachée par le cardinal à un de ses ennemis, et placée dans les archives de la famille avec une inscription destinée à perpétuer le souvenir de cet exploit. Malheureusement, ces archives, qui contiennent tant de documens intéressans et instructifs, ne sont guère accessibles aux savans florentins, qui voient à regret les étrangers, les Allemands surtout, admis facilement dans un dépôt où jusqu'ici les gens du pays n'ont pu pénétrer qu'à grand' peine.

Il s'est formé à Florence, pour la publication des documens historiques, différentes sociétés dont l'ame et le chef est le marquis Capponi, homme d'un grand savoir, et qui connaît merveilleusement l'histoire de son pays. Jusqu'à présent, M. Capponi a peu produit, mais les notes qu'il a ajoutées aux *Documens d'Histoire Italienne*, que M. Molini a tirés presque entièrement de la Bibliothèque royale de Paris, ont montré toute l'étendue de ses connaissances, et ont prouvé qu'il possède un talent indispensable en Italie : savoir, de dire tout ce qui est utile, sans que la censure y trouve rien à reprendre. L'une de ces associations a pour but de publier les relations des ambassadeurs vénitiens. On sait que la république de Venise avait voulu qu'à leur retour les agens diplomatiques qu'elle envoyait partout, depuis Ispahan jusqu'à Lisbonne, présentassent une relation historique, politique et statistique des pays où ils avaient séjourné. Ces relations, qui sont fort nombreuses, forment, par leur ensemble, une espèce d'histoire universelle moderne très instructive, et l'on ne saurait douter que des écrits qui faisaient si bien connaître les pays étrangers, n'aient contribué à l'éducation politique de cette aristocratie vénitienne dont la prudence était devenue proverbiale. Jusqu'à présent, on n'avait fait paraître qu'un petit nombre de ces relations, plusieurs de celles qui concernent la France ont été insérées par M. Tommaseo, sous la direction de M. Mignet, dans la *Collection des Documens* que publient les comités historiques, et il serait

utile de compléter cette série. On vient de former à Florence le projet de donner une édition complète de ces relations, et la direction de cette entreprise a été confiée à M. Albèri, jeune savant aussi zélé qu'instruit, auteur d'une biographie très considérable de Catherine de Médicis. Cet ouvrage, rédigé surtout d'après des documens inédits qui existent en Italie, mériterait d'être répandu en France. Les relations déjà publiées par M. Albèri sont fort intéressantes: la correspondance de Capello, ambassadeur à Florence pendant que cette ville était assiégée par les soldats de Charles V, suffirait seule pour assurer à cette collection le suffrage du public.

Maintenant il vient de se former une autre société pour la publication de toute sorte de chroniques et de documens relatifs à l'Italie. Ce recueil portera le nom d'*Archives historiques*. Le premier volume doit paraître sous peu, et l'on annonce qu'il contiendra des pièces intéressantes sur les Vêpres siciliennes. On dit que l'éditeur de ce volume sera M. Niccolini, homme éminent qui jouit en Italie d'une grande et juste réputation, et dont à peine quelques personnes en France savent le nom. M. Niccolini, qui prépare depuis long-temps une histoire des Hohenstaufen, est l'auteur de plusieurs tragédies qui ont eu un très grand succès : il n'est pas le seul poète en Italie qui sache s'illustrer dans des travaux plus graves et plus savans. Manzoni aussi a prouvé, par quelques essais qu'on voudrait voir complétés, que, même comme historien, l'auteur d'*Adelchi* pourrait se placer au premier rang. On augure fort bien des *Archives historiques* de Florence, qui sont dirigées par des hommes zélés et instruits, et dont l'éditeur, M. Vieusseux, a toujours fait preuve d'une rare activité et des plus louables intentions.

Outre ces publications collectives, il a paru dans ces dernières années, en Toscane, d'autres travaux historiques remarquables à plus d'un titre. M. Polidori a mis au jour la chronique de *Cavalcanti*, ouvrage que l'on dit avoir été consulté souvent par Machiavel. Nous regrettons que, dans les notes, le savant éditeur ait cru devoir souvent critiquer quelques propos assez lestes échappés à l'historien. Cette espèce de lutte entre l'auteur et l'éditeur finit par indisposer le lecteur, et ne saurait jamais contribuer au succès de l'ouvrage.

Il ne serait guère possible de faire ici l'énumération de tous les ouvrages historiques qui ont paru en Toscane dans ces dernières années. Plusieurs sont d'un intérêt trop restreint et trop local pour qu'on puisse jamais espérer de les voir répandus en France. Il faut faire cependant une exception pour le *Dictionnaire historique de la Tos-*

cane, par M. Répetti. Cet excellent livre, rédigé d'après des documens originaux et souvent inédits, se distingue d'une manière toute spéciale parmi les ouvrages du même genre. Les écrits de M. Ciampi, qui après s'être occupé d'archéologie avec succès, se livre maintenant à l'histoire moderne, et qui a pris pour objet de ses recherches les relations de la Pologne avec l'Italie, offrent un intérêt qui s'accroît encore par le sort commun de ces deux pays.

Nous ne saurions passer sous silence l'*Histoire de la Peinture en Italie*, que M. Rosini fait paraître à Pise, et qui est déjà connue en France par un article fort instructif de M. Raoul Rochette, inséré dans le *Journal des Savans*. Dans cet article, le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts a fait l'éloge de cet ouvrage, auquel il faut joindre, en guise de supplément, la *Correspondance inédite des artistes italiens*, dont un savant allemand, M. Gave, qui, à la fleur de l'âge, vient d'être enlevé à ses travaux, avait mis au jour trois volumes avant de mourir. Il existait déjà un recueil du même genre donné dans le siècle dernier par Bottari, et dont il a paru récemment à Milan une édition plus complète; mais M. Gave est remonté plus haut, et son travail, auquel on devrait trouver un continuateur, contient des documens du plus haut intérêt sur la vie des grands artistes et sur l'histoire des arts.

Une des plus importantes collections pour l'histoire du moyen-âge se publie à Lucques, ville surtout connue à l'étranger pour ces marchands ambulans de figures de plâtre qui se promènent dans toute l'Europe, et qui viennent de là. Cependant cette ville, qui est si intéressante pour l'histoire des arts, et qui a toujours produit des hommes distingués, a d'autres titres à l'attention des savans. Les archives de Lucques sont peut-être les plus riches qui existent en fait d'anciens documens : il y a là plus de quatre cents chartes antérieures à la mort de Charlemagne. La *Collection des Documens relatifs à l'histoire de la principauté de Lucques*, dont il a paru dix volumes et où se trouvent déjà en grande partie ces diplômes, mérite à tous les titres d'être consultée par ceux qui étudient sérieusement l'histoire moderne.

En Piémont et en Toscane, les travaux historiques sont, comme nous venons de le voir, à l'ordre du jour, et tous les savans s'en occupent. Dans les autres parties de l'Italie, il n'y a ni cette ardeur, ni cet ensemble, et les recherches auxquelles on se livre sont le résultat d'une disposition particulière et non pas de la tendance générale des esprits. M. Pezzana, conservateur de la bibliothèque de-

Parme, a continué avec succès les grands travaux entrepris dans le siècle dernier par le père Affò, sur l'histoire littéraire et politique du duché de Parme. On espère toujours que M. Giordani, qui vit dans la même ville, donnera suite à son projet, de s'occuper de l'histoire des arts. M. Giordani est un de ces hommes comme on n'en rencontre qu'en Italie. Doué d'un savoir immense, connaissant à merveille l'histoire de son pays, écrivant l'italien avec une élégance et une pureté qui rappellent les plus beaux temps de la littérature italienne, il s'est borné à publier de petits opuscules, comme pour montrer ce qu'il pouvait faire, sans jamais composer un ouvrage de quelque étendue. Il est vrai de dire que ses écrits lui ont valu plusieurs fois l'exil et la prison. La postérité demandera un compte sévère aux persécuteurs de Giordani de tous les travaux qu'il aurait pu faire, si on l'avait laissé tranquille; mais nous croyons aussi que, malgré les obstacles qu'il a rencontrés, cet illustre écrivain ne voudra pas priver son pays de tout ce qu'on est en droit d'attendre de lui.

Venise, qui a donné à l'Italie tant d'historiens, et où aux Bembo et aux Paruta ont succédé, dans le siècle dernier, les Sandi, les Coleti, les Farlati, les Marini, les Tentori, qui ont traité avec une grande érudition tous les points de l'histoire de cette célèbre république, n'a guère produit, dans ces derniers temps, que les savantes remarques de M. Tiepolo sur l'*Histoire de Venise* par M. Daru, et le grand ouvrage de M. Cicogna sur les inscriptions de Venise, ouvrage où l'on trouve une foule de faits intéressans et inconnus sur l'histoire de cette ville.

Bien que l'on imprime actuellement en Lombardie plus de livres que dans aucune autre province de l'Italie, cependant les ouvrages historiques sont tout-à-fait en minorité dans les productions qui sortent de la presse milanaise. Néanmoins les *Familles célèbres de l'Italie*, que le comte Litta fait paraître à Milan, sont sans contredit un des ouvrages les plus importans qui se publient au-delà des Alpes. Sous un titre un peu aristocratique, et qui probablement a aplani les obstacles que l'auteur aurait pu rencontrer chez quelques gouvernemens, ce livre offre une histoire complète des familles qui ont brillé à toutes les époques de l'histoire italienne. Dans les planches qui accompagnent le texte de M. Litta, on a reproduit avec un soin infini les monumens les plus célèbres, les tombeaux, les statues, les tableaux, les médailles, qui se rattachent à l'histoire de chaque famille. Ce grand ouvrage, auquel l'auteur a consacré sa vie et sa fortune, est devenu un complément indispensable pour toutes les collections de livres italiens. Un

autre ouvrage qui d'abord a semblé exciter une sorte d'enthousiasme, c'est l'*Encyclopédie historique* du professeur Cantù. L'auteur, encore fort jeune, a publié un grand nombre de livres : romans, essais historiques, critique littéraire, tout est sorti de sa plume avec une facilité vraiment merveilleuse. Cette facilité nous semble avoir nui à M. Cantù, qui, sans se donner le temps de se préparer à un projet si gigantesque, s'est éveillé un beau matin avec le projet de publier une *Encyclopédie historique*, composée de vingt gros volumes de texte, avec au moins un nombre égal de volumes de notes et de documens. Dans une sorte d'*introduction-manifeste*, qui parut il y a trois ans, M. Cantù exposa le plan de cette histoire universelle, et, pour faire bien comprendre au public l'opportunité et la nécessité de l'ouvrage qu'il annonçait, il fit une espèce de revue de tous les historiens qui l'avaient précédé. Dans cette revue, il se bornait à dire en quelques lignes qu'Hérodote, Thucydide, César, Tite-Live, Tacite, Plutarque, Machiavel, Sarpi, Hume, Gibbon, Robertson, Montesquieu et cent autres que M. Cantù a soin de nommer un à un, ne méritaient nullement l'admiration que la postérité a vouée à leurs œuvres : celui-ci était trop prolixe, cet autre un froid compilateur, le troisième un esprit borné ou un déclamateur, et ainsi de suite. Si M. Cantù se fût préparé à écrire un traité de botanique ou des recherches sur les ophtalmies, un manifeste de cette nature n'aurait eu d'autre inconvénient que de donner aux lecteurs quelques préventions contre le médecin et le naturaliste qui allait ainsi, sans nécessité, s'attaquer aux plus illustres écrivains de tous les siècles; mais publier de telles critiques au moment où l'on va faire paraître un livre d'histoire, annonce un courage surhumain, et que l'on serait presque tenté de qualifier d'une autre manière. Après avoir lancé son manifeste, M. Cantù s'est mis à l'œuvre avec une activité prodigieuse; les livraisons se sont succédées comme par enchantement, et l'on doit vraiment regretter qu'une telle ardeur, que le talent incontestable dont l'auteur a fait preuve jusqu'ici, n'aient pas été mieux dirigés. Si Leibnitz revenait au monde, il se garderait bien de songer à composer une histoire universelle, complète et développée; et M. Cantù, qui est étranger aux sciences, qui ne s'est pas occupé des langues orientales, et qui écrit des volumes comme un autre ferait des sonnets, s'est imaginé de pouvoir doter l'Italie d'une histoire universelle, où, depuis Confucius jusqu'à Montézuma, et depuis la poésie orientale jusqu'à la géologie et au droit, tout doit être exposé, traité et discuté avec détail. Aussi, qu'arrive-t-il? Forcé de copier aveuglément tel ou tel écrivain qu'il

ne saurait apprécier, l'auteur suit souvent de mauvais guides, et comme, excepté les faits individuels, il y a très peu d'opinions historiques qui soient reçues généralement, M. Cantù s'expose à adopter la moins probable et la plus erronée. Il est permis à un esprit supérieur d'esquisser à grands traits la marche de l'humanité, comme l'a fait M. Guizot; mais, dès qu'on entre dans les détails, il est absolument impossible à un seul homme d'écrire une histoire universelle complète et développée. Nous nous bornons à ces observations sans descendre à une discussion des faits qui ne saurait trouver place ici, et nous répéterons à l'égard de M. Cantù ce que nous avons entendu dire souvent : c'est qu'il est bien dommage qu'un homme qui produit si facilement des volumes, ne sache trouver le temps d'écrire plus lentement et un peu moins.

A cette école d'historiens faciles se rattache M. Morbio, qui a entrepris à Milan la publication d'une *Histoire des Municipalités italiennes*, ouvrage qui aurait pu offrir le plus vif intérêt. Si l'auteur, qui fait aussi profession d'écrire très vite, et qui, pour s'excuser de sa précipitation, a été jusqu'à parodier le célèbre aphorisme : *La vie est courte, l'art est long!* s'était du moins donné la peine de se demander ce qu'il fallait entendre par *municipalités!* A propos de l'histoire de Florence, il publie un manuscrit volumineux qui ne traite de l'histoire de cette ville qu'à partir de la chute de la république. C'est là une nouveauté, car on ne s'était jamais douté que sous Côme Ier et sous ses successeurs il existât une municipalité à Florence. Les documens que M. Morbio a insérés dans son recueil, auraient pu avoir beaucoup d'importance, s'il les avait choisis avec soin; mais l'auteur a eu la main si malheureuse que, dans un pays où les manuscrits historiques abondent, il est tombé sur des pièces qu'il a données comme inédites, et qui avaient déjà paru par parties dans des recueils de contes italiens.

Les travaux historiques sont beaucoup moins actifs dans le midi que dans le nord de l'Italie : à Rome et à Naples, on s'occupe principalement des monumens anciens dont les débris couvrent le sol. La Sicile, dont les Gregorio, les Blasi, les Scinà, les Morso, avaient jusqu'à ces derniers temps exploré l'histoire avec une activité merveilleuse, ne s'est pas encore remise de la terrible secousse qu'elle a éprouvée du temps du choléra, ni des atroces moyens de réorganisation employés, après la fin de la maladie, par les ministres napolitains. Une biographie de Mainfroi, par M. de Cesare, et quelques autres travaux du même genre, semblent indiquer cependant qu'à

Naples, où depuis quelque temps l'on s'occupe particulièrement de la langue italienne, on veut revenir à l'étude de l'histoire moderne. Un seul écrivain a osé aborder l'histoire générale de l'Italie. C'est M. Troya, auteur d'un essai fort applaudi sur quelques allégories de *la Divine Comédie*. Ses travaux sur Dante ont amené M. Troya à s'enfoncer peu à peu dans l'étude du moyen-âge, et, après bien des années de recherches, il a annoncé une grande histoire d'Italie, dont nous connaissons les trois premiers volumes, qui, avec le quatrième, ne doivent former que l'introduction, c'est-à-dire l'histoire des Barbares. C'est un ouvrage très vaste et d'une immense érudition. De crainte d'omettre quelque chose, l'auteur a encadré dans cette première partie l'histoire universelle. Les Amazones, les runes et les sagas des Scandinaves, Orphée, Hercule, tous les héros, tous les peuples de l'Asie et de l'Europe, sont passés en revue dans cette introduction. M. Troya, qui a discuté un nombre prodigieux de faits et d'opinions, se montre en général peu disposé à accueillir certaines idées qui à présent sont adoptées assez généralement. Il repousse l'influence qu'on appelle communément indo-germanique, et il ne veut guère entendre parler des origines sanscrites. Il serait difficile de se prononcer sur ce point, car M. Troya, qui a réuni une si grande masse de faits et qui souvent contredit des opinions généralement adoptées, n'a pas fait *une seule* citation dans son ouvrage. C'est là, à notre avis, un défaut très grave; car, quelle que soit l'autorité d'un écrivain, il n'est plus possible aujourd'hui, dans un ouvrage sérieux, d'avancer des milliers de faits dont plusieurs pourraient fournir matière à contestation, sans indiquer avec soin les sources que l'on a consultées. M. Troya annonce, il est vrai, que les *autorités* se trouveront dans le quatrième volume; mais comme les trois premiers ne contiennent aucun renvoi et que d'ailleurs le quatrième doit renfermer beaucoup d'autres matières, nous craignons que les citations qu'on y rencontrera ne soient trop peu nombreuses et peu utiles au lecteur. C'est là, nous le répétons, un défaut grave dans un ouvrage si solide. Nous espérons que, dans la seconde partie de son histoire, l'auteur reprendra la méthode ordinaire et fera marcher ensemble les assertions avec les preuves. Ce procédé commode pour le lecteur est aussi fort utile pour l'auteur, qui évite ainsi de se tromper en citant de mémoire et qui est forcé de vérifier à chaque instant les passages auxquels il fait allusion.

Dans ce rapide exposé des travaux historiques qui se publient en Italie, nous n'avons pas cherché à introduire un ordre factice là où il

n'y avait que des efforts isolés. En un pays dont toutes les provinces suivent une marche différente, et où l'on s'occupe surtout de l'histoire municipale, il ne saurait y avoir d'unité. Chaque ville est influencée par sa position. Dans le nord de l'Italie, à Turin et à Milan, on étudie les travaux qui se font dans le reste de l'Europe, et l'on s'applique de préférence aux questions qui occupent les savans français et allemands. L'origine des municipalités est une de ces questions. Là aussi l'histoire a pris une teinte catholique, grace surtout à l'influence de Manzoni, qui, en histoire, s'est montré le défenseur des papes. A Naples, au contraire, on semble s'appliquer à réformer toutes les idées septentrionales. En Toscane, on est éclectique, on cherche avant tout les faits, on les discute, et on aime mieux en tirer des enseignemens que des systèmes. Cependant, dans toute l'Italie en général, on s'applique encore plus à grouper les faits, à les rapprocher, à en déduire des conséquences, qu'à faire, comme dans certains pays, un symbole ou une figure perpétuelle de l'histoire, où chacun voit la confirmation des idées les plus opposées. Cette science *à priori*, qui consiste à ne chercher dans les annales si compliquées de l'humanité que les faits favorables aux opinions que l'on professe, a été souvent décorée du nom de philosophie de l'histoire, et elle a produit les plus déplorables effets. Mais les idées de Vico, qu'on a souvent exagérées dans le reste de l'Europe, n'ont pas encore amené les mêmes résultats en Italie. Il faut espérer que le bon sens des Italiens saura les prémunir contre ces excès. Cela ne veut pas dire qu'ils ne doivent pas étudier ce qu'on fait ailleurs : loin de là. Un jour que nous causions avec M. de Candolle des botanistes italiens, dont il nous faisait l'éloge, il nous dit : « Pour connaître parfaitement les plantes de leur pays, il ne leur manque qu'une chose, c'est d'étudier un peu plus les plantes étrangères. » Peut-être pourrait-on, en Italie, appliquer aussi aux historiens ce que l'illustre naturaliste génevois disait alors de ceux qui dans ce pays se livrent à l'étude des végétaux.

G. LIBRI.

Mlle DE LA CHARNAYE.

Marie-Athanase Chrestien, marquis de La Charnaye, capitaine au régiment de Flandre, quitta le service en 1782, après la mort de sa femme, qui lui laissait deux enfans à élever. On lui apprit subitement cette nouvelle à Perpignan, où il était en garnison. Il revint en hâte à sa terre de Vauvert, en Poitou, et trouva sa maison et le pays désolés de la mort de la marquise, qui s'était fait adorer. Il avait alors quarante-cinq ans; ses enfans étaient fort jeunes, son fils avait dix ans, sa fille huit; le soin de leur éducation, la surveillance de ses propriétés, le retenaient impérieusement : il régla sa sortie du corps avec le ministre, et se retira définitivement, après vingt-cinq ans de service, avec sa croix de Saint-Louis et sa pension de retraite d'environ 600 livres. Il remit ordre à ses affaires, prépara son fils à entrer à l'école militaire, et reprit peu à peu le train de vie des gentilshommes poitevins, hommes pieux et simples pour la plupart, gens de la vieille roche, vrais campagnards et grands chasseurs.

Le château de Vauvert, dont on ne voit presque plus rien aujourd'hui, était situé au milieu de cette partie du Poitou qu'on appelle *le Bocage*, à cause des grands bois qui la couvrent, comme on sait. Le domaine était en outre environné d'un parc considérable, et c'était après avoir cheminé long-temps dans des bois perdus, dans les solitudes les plus sauvages, qu'on se trouvait tout à coup devant la grande porte, toujours ouverte. Des restes de fossés au pied du mur, tout éboulés et embarrassés d'herbes aquatiques, n'étaient plus que

des flaques d'eau croupie où barbotaient des oisons et des canards, et on les avait tout-à-fait comblés par une chaussée devant la herse. La cour où l'on entrait d'abord, avec ses hangars, des charrettes acculées çà et là, et son appareil de travaux champêtres, avait quelque peu l'air d'une grosse ferme. Il restait de l'ancien château une aile ruinée qu'on n'habitait plus, et séparée des bâtimens neufs par une porte en arcade menant aux basses-cours, rejetées sur les derrières, du côté du jardin. Il y avait là une grosse tour flanquée de sa tourelle où tenait encore un gros pan de mur à demi démoli. On montrait au pied de cette tour une porte basse donnant sur des souterrains qui avaient été, disait-on, la prison seigneuriale, et où l'on voyait encore de gros anneaux de fer scellés dans les voûtes et les piliers. Le marquis, sans avoir ce que l'on appelait alors des préjugés, plein de respect pour le passé, n'avait point voulu qu'on touchât à ces vestiges; ils servaient, pour le présent, de granges, d'étables et même de colombier. La paille paraissait à travers les meurtrières, des touffes d'herbes couronnaient les vieux murs rongés de mousse, et des pigeons se jouaient sur les débris des créneaux.

Le château neuf, bâti au commencement du siècle par l'aïeul du marquis, Antoine de la Charnaye, était un solide bâtiment de pierre, à deux étages, fort simple, composé d'un corps-de-logis à cinq fenêtres de façade et de deux pavillons carrés en saillie, le tout couvert d'ardoises, la girouette au pignon, et dans le goût de ce temps-là. Un perron de dix degrés montait de la cour dans le vestibule, et descendait par dix autres marches dans un jardin à la française moitié potager, moitié d'agrément, clos de haies vives et bordé de chaque côté de deux avenues de tilleuls taillés en voûte. Ensuite venait le parc qui s'étendait au loin, et qui, débordant les ailes du château, l'enveloppait pour ainsi dire jusqu'aux fossés.

Le village ou plutôt la paroisse de Vauvert était à deux portées de fusil; ce n'était qu'une réunion de fermes éparpillées çà et là dans l'espace d'une demi-lieue, vivant du château et relevant toutes autrefois du domaine. La famille de La Charnaye, depuis long-temps vouée à l'état militaire, non-seulement n'avait pu améliorer et accroître ses propriétés, mais encore s'était vue forcée de les vendre pièce à pièce pour se soutenir au service. C'était d'ailleurs un usage presque général parmi les gentilshommes poitevins de partager les revenus d'une terre avec le métayer, et de n'en jamais augmenter le fermage, bien que le temps et la culture en eussent souvent décuplé la valeur.

Le marquis, à cause du triste évènement qui le ramenait, ne fut pas reçu avec la joie qu'on montrait en pareille occasion, mais l'accueil qu'on lui fit prouvait tout aussi bien le profond attachement qu'on portait à sa maison. Ses paysans, à vrai dire, ne l'avaient jamais perdu de vue. Outre les congés de semestre, à moins qu'il ne fût en campagne, il n'avait jamais manqué de venir passer un mois ou deux à Vauvert au temps des moissons. Il comptait des frères de lait parmi les paysans de son âge, et l'on se souvenait encore de l'avoir vu tout enfant. La douleur de sa perte un peu apaisée, et tout-à-fait remis au train de gentilhomme campagnard, il reprit les habitudes de famille : il visita ses paysans, renouvela les baux de quelques fermes, selon l'usage, et but le coup de vin dans chaque chaumière. Il était de toutes les fêtes de ces braves gens : il assistait aux mariages, il tenait les enfans sur les fonts baptismaux avec quelque bonne femme du pays, et ne dédaignait pas de s'asseoir à leur table. Son fils jouait fraternellement dans les pacages avec les plus humbles enfans de la paroisse, qui l'appelaient tout simplement M. Gaston, sans oublier jamais le respect dû à monsieur le chevalier. Gaston, élevé durement, leste, fort, d'une adresse singulière à manier les armes et les chevaux, était à quinze ou seize ans un des plus hardis chasseurs de la contrée; un peu rude, farouche, emporté, à cause de ces exercices continuels et de sa vie passée dans les solitudes, mais d'une extrême bonté naturelle, ouvert, prompt, généreux, et contenu par la sévérité du marquis son père, qu'il aimait et respectait par-dessus tout. Connu et adoré dans les environs, quand il passait au galop à travers buissons et halliers, levant sa belle tête blonde, les cheveux au vent, et appelant chacun par son nom, il lui suffisait d'un signe pour faire abandonner les travaux et emmener la jeunesse dans les bois. C'était là sa plus grande équipée. Le pays est très giboyeux; tous y sont adroits et passionnés pour la chasse. Quant aux chasses du marquis, c'était une fête de famille entre la paroisse et le château; le jour une fois fixé, le curé en avertissait au prône, donnait le rendez-vous, et chacun s'y trouvait avec son fusil. Les jours suivans, le gibier se mangeait en commun dans toute la paroisse, au choc des verres vidés à la santé de monsieur le marquis et de M. Gaston, qui tenaient tête et faisaient raison. Le moment vint pour le jeune homme d'entrer à l'école militaire; ce fut une perte véritable pour le pays. Mais les fêtes reprenaient quand il revenait aux vacances; on s'émerveillait de son joli uniforme et de le voir chaque année plus grand et plus fort.

Le château demeura assez triste. Le marquis passait son temps à

lire. Les domestiques étaient peu nombreux; c'étaient un vieux garde-chasse, aujourd'hui concierge, le garde-chasse qui lui avait succédé, et Paulet le jardinier. Mlle Thérèse-Élisabeth de La Charnaye n'avait auprès d'elle qu'une fille de dix-huit ans, sa sœur de lait, qu'on appelait Colombe, et une vieille femme-de-chambre de sa mère qui restait dans la maison sans s'occuper à rien. C'était là, avec les gens qui travaillaient aux champs et faisaient les gros ouvrages, tout le personnel du service au château; au reste, tous les paysans de la paroisse étaient, par attachement, les serviteurs du marquis.

89 arriva. Jusqu'alors les rumeurs révolutionnaires n'avaient point pénétré dans ces campagnes; le marquis était informé de ce qui se passait par les gentilshommes ses voisins qui recevaient des feuilles publiques. On le voyait parfois hausser les épaules, et, quand on le questionnait, il donnait en termes vagues, avec impatience, quelques mauvaises nouvelles qu'il n'achevait pas. Le bon sens de ces gentilshommes ne les trompa guère sur la portée des réformes du jour, non plus que les paysans ne se laissèrent abuser plus tard. Des émissaires sinistres se montrèrent dans la province, essayant de répandre je ne sais quelles opinions inouies sur les prêtres et la noblesse. Ils furent forcés de disparaître; on leur eût fait un mauvais parti. La constitution civile du clergé fut le premier évènement qui ébranla le pays. Le refus par certains évêques de prêter le serment donna l'alarme; les curés en parlèrent au prône; les esprits s'échauffèrent, et l'agitation commença de s'étendre. Quelques jours après, le bruit courut que les paysans de Challans, dans le Bas-Poitou, s'étaient révoltés; il y eut ailleurs d'autres séditions aussitôt réprimées. Ce furent de simples accidens qui ne troublaient pas encore toute la province; les gentilshommes, s'affligeant avec les paysans, cherchaient plutôt à les contenir. Cependant les évènemens se succédaient à Paris et retentissaient coup sur coup dans ces campagnes; la fuite du roi à Varennes répandit la stupeur; les honnêtes gens s'indignèrent du traitement fait au roi; les paysans n'y pouvaient pas croire. Le marquis, hors de lui, résolut d'aller à Paris pour s'assurer par ses yeux de l'étrange état de la France; son fils, sorti de l'école, y était en ce moment avec son brevet de lieutenant : cette circonstance acheva de le décider. Il prit des dispositions pour la sûreté de sa maison et de sa fille, qu'il pouvait laisser sous la garde de ses gens, et partit seul. Le dessein en fut pris et exécuté du soir au matin.

Le marquis trouva la capitale dans le délire et l'effervescence. Gaston le mit au courant, lui apprit des détails horribles qu'il igno-

rait, et le consulta sur le parti qu'il avait à prendre. On formait alors la garde constitutionnelle que l'assemblée nationale prétendait affecter à la défense du monarque; des officiers poitevins, et notamment M. Henri de Larochejaquelein, du même âge que Gaston, lui avaient proposé d'y entrer avec eux. Le marquis y consentit, mais il voulut voir le roi et lui demander lui-même la faveur de mettre son fils à son service. Louis XVI les accueillit avec bonté, parla des affaires présentes, parut rassuré sur ses dangers, et permit au jeune officier de rester auprès de sa personne. Or, en ce moment, le roi était déjà prisonnier dans les Tuileries. Le marquis sortit du château, dévorant ses larmes. Gaston fut incorporé.

Dans le même temps, le marquis passait un soir dans la rue de l'Université, où il demeurait, en habit bourgeois fort simple, car il y avait déjà grand péril pour les *aristocrates*, quand il fut reconnu et accosté par un homme qui l'avait suivi; c'était son ancien sergent au régiment de Flandre, du nom de guerre de La Verdure, qu'il avait beaucoup obligé autrefois et qui lui était très attaché; il l'avait eu pour domestique étant à l'armée, et l'avait souvent mené à Vauvert dans ses semestres. Cet homme lui montra une grande joie de le revoir, et lui demanda la permission de s'informer de sa fille et de M. Gaston qu'il avait vu tout enfant, et auquel il avait le premier appris l'exercice. Puis, le marquis l'interrogeant sur son compte, il lui dit que, sa compagnie étant désorganisée, il se trouvait pour le moment sur le pavé, sans grade et sans ressources. Le marquis fut touché, s'en prit à la révolution qui portait préjudice à tout le monde, et lui glissa deux louis dans la main; mais, faisant réflexion qu'il avait besoin, pour son séjour à Paris et son voyage, d'un homme sûr, qui d'ailleurs ne lui serait pas inutile dans sa terre, il lui proposa de rentrer à son service. La Verdure dit qu'on lui donnait l'espoir d'entrer dans des bataillons de nouvelle levée où les anciens soldats avanceraient rapidement, et qu'il voulait encore tenter la fortune, mais qu'il avait un frère, honnête garçon, dont la position n'était pas meilleure, et qu'il serait content de présenter à monsieur le marquis.

Il le lui amena le lendemain; c'était son frère aîné, un peu mûr déjà, d'un air simple et dur, mais franc et honnête. Cet homme s'appelait Mainvielle, qui était le nom véritable de La Verdure. Il ne déplut pas au marquis, lequel d'ailleurs le prit de confiance sur les recommandations de son ancien sergent. En effet, M. de La Charnaye n'eut qu'à se louer de lui durant son séjour à Paris; sa prudence, sa discrétion, le détournèrent de tout accident, et lui sauvèrent la vie

en plusieurs occasions où le marquis, indigné de ce qu'il voyait, s'était laissé emporter.

M. de La Charnaye passa trois mois à Paris, après quoi des lettres alarmantes le rappelèrent dans sa province. Gaston, à son départ, s'efforça de le rassurer, et lui jura qu'ils défendraient le roi, lui et ses amis, jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Il fut convenu qu'il lui écrirait régulièrement ce qui arriverait. Le marquis trouva les provinces plus émues, et surtout le Bas-Anjou et le Poitou, où les paysans gardaient leurs curés et assistaient aux offices le fusil à la main. On apprit bientôt les évènemens du 10 août. Gaston assista, dans cette journée, à la prise et aux massacres du château; il se battit tout le jour à côté de MM. Marigny, Larochejaquelein et Charette, singulier hasard qui réunit sur ce théâtre les plus illustres chefs de la Vendée. Quand il vit tout perdu, Gaston, désespéré, son épée brisée, séparé des siens, imagina de se mêler aux égorgeurs; il ramassa un coutelas, poignarda six ou sept hommes dans cette foule ivre de vin et de carnage, s'affubla d'un bonnet rouge, et s'échappa couvert de sang par la grille du Pont-Royal. Le roi prisonnier, il n'avait plus qu'à rentrer dans sa famille; mais il préféra se cacher dans Paris avec des gentilshommes qui entretenaient encore des intrigues dans l'espoir de délivrer Louis XVI.

Les récits de cette journée accrurent le trouble dans les provinces de l'ouest; les règlemens administratifs trouvèrent partout de la résistance; on s'ameuta, on insulta le nouveau régime. Le général Dumouriez, commandant à Nantes, entra dans le Bas-Poitou à la tête du régiment de Rohan et des gardes nationales. Enfin vint le jour où l'on se dit avec épouvante dans les campagnes : *Le roi est mort.* Cette nouvelle tomba dans le pays comme un coup de foudre; pour en comprendre l'effet, il faudrait se représenter l'idée de grandeur et de vénération inexprimable qu'attachait alors à la royauté le peuple des champs et des provinces. Deux mois après, l'Anjou, le Poitou et une partie de la Bretagne étaient en pleine insurrection; mais les partis ne se connaissaient point, la ligue n'eut pas de chef. Tout rentra dans un calme apparent. Ce fut Gaston, parti de Paris à travers mille dangers, qui confirma à Vauvert le bruit du supplice de Louis XVI. Le marquis l'embrassa sans parler. Ce qu'il ne pouvait concevoir, c'est qu'il ne se fût point tiré un coup de fusil dans un pareil jour; il lui échappa de dire qu'il avait honte d'être Français. Jusqu'alors la paroisse était tranquille; elle était des plus écartées, et les agens du gouvernement l'inquiétaient peu. On essaya d'arra-

cher le banc seigneurial de l'église, il fut replacé aussitôt; le curé disait toujours la messe, et les paysans en armes entouraient l'autel. Bien des gens encore ne croyaient pas à la mort du roi; il ne fallait qu'une étincelle pour mettre le pays en feu.

La convention annonce pour le 10 mars la levée en masse de trois cent mille hommes. On sonne le tocsin. Les paysans s'arment, s'assemblent, et chassent les maires et les gendarmes; neuf cents communes se soulèvent sous M. d'Elbée. Le 11 mars, les jeunes gens convoqués à Saint-Florent pour tirer à la milice dispersèrent les autorités; Cathelineau se mit à leur tête et emporta Jallais, Chemillé, Chollet. On arracha Bonchamps et d'autres anciens officiers de leurs châteaux; on les prit pour chefs. La Basse-Bretagne et le centre du Bocage se soulevèrent à leur tour. On s'empara en cinq jours de Vihiers, Challans, Machecoul, Légé, Palluau, Saint-Fulgent, les Herbiers, Laroche-sur-Yon, et l'insurrection victorieuse s'étendit dans toute la province.

Comme on prenait les armes de toutes parts autour de Vauvert, la paroisse était dans une grande fermentation, mais le marquis refusait de se prêter à de misérables tentatives, qui ne pouvaient qu'aggraver les maux du pays. Gaston, que ces rumeurs de guerre faisaient bouillonner, était allé à Clisson, chez M. de Lescure, voir où en étaient les choses. Il avait assisté, chemin faisant, aux armemens de plusieurs paroisses, qui l'avaient rempli d'impatience et d'enthousiasme. Il rencontra en revenant une troupe de ses paysans armés de pioches, de fourches, qui couraient à Vauvert fuyant les recruteurs. L'un d'eux lui dit : — Est-il bien vrai, monsieur Gaston, que nous ne marcherons pas avec nos frères de Clisson? — Oui, oui, mes amis, dit Gaston, nous marcherons. — Les paysans poussèrent des cris de joie, entourèrent Gaston et le ramenèrent en triomphe.

Cependant les gens de Vauvert s'étaient rassemblés en tumulte dès le matin dans la cour du château. Le marquis demande ce que c'est. Une députation des plus notables monte auprès de lui. On lui expose comme quoi les paysans sont résolus à mourir en combattant plutôt que de quitter leurs femmes, leurs enfans, leur pays, pour obéir à la loi de la conscription. Ils font valoir l'exemple des paroisses voisines, leurs succès, la nécessité de les seconder, et ils pressent le marquis de se mettre à leur tête. Le marquis hausse les épaules, en disant qu'il se ferait conscience de mener à la boucherie de pauvres gens sans armes et sans discipline. Les paysans reviennent tristement porter sa réponse, qu'on accueille avec des vociférations; le désordre

redouble. Les plus hardis disent qu'on a bien forcé MM. Bonchamps et Charette à prendre les armes, et qu'on saura bien contraindre le marquis à marcher. Ces hommes, qui l'adoraient, ne le connaissaient plus et n'étaient plus maîtres d'eux-mêmes. Ils s'écrient qu'ils ne sortiront pas du château que le marquis ne soit avec eux. On met le feu à une charretée de paille, des furieux s'emportent jusqu'à commettre quelques dégâts; par intervalles les cris reprenaient comme une tempête: Monsieur le marquis! monsieur le marquis!

Le marquis se mit à la fenêtre, pâle de colère. Une acclamation s'éleva, on jeta les chapeaux en l'air, les paysans agitèrent leurs fourches. M. de La Charnaye les regardait fixement, avec une sévérité méprisante, et prenait en pitié cette multitude impuissante. Cependant il était livré à d'étranges combats. Cette fureur, cette indignation qui répondait si bien à la sienne, l'échauffaient par degrés, et il avait peine à se contenir. Les paysans étaient si transportés, qu'ils ne s'intimidaient pas de ce regard et de ce silence, mais ils criaient toujours: — Monsieur le marquis, ne craignez point, nous nous battrons bien. Tue les bleus! tue! marchons! — Ces cris se répondaient et formaient une grande clameur. Des femmes circulaient dans la foule, élevant sur leurs bras de petits enfans qu'elles montraient au marquis. — Ils brûlent nos moissons! ils ont tué le roi! — cria pardessus les autres un paysan exaspéré. Le marquis tressaillit à cette parole et disparut; la corde sensible avait vibré. Il était monté dans les combles du château, et reparut, toujours courant, les bras chargés de fusils, de pistolets, de vieilles armes de toute espèce, qu'il jeta au milieu des paysans étonnés. — Prenez ceci du moins, butors, et allons nous faire tuer; cela sera bientôt fait. — Les domestiques apportèrent aussitôt un faix de vieux harnais et de tout ce qu'il y avait au château d'armes de chasse. Les paysans se jetèrent là-dessus, poussant des hourras, et baisant les mains de M. de La Charnaye, qui leur rendait des bourrades. Mlle Thérèse, derrière son père, supportait à elle seule les témoignages bruyans de cette joie.

A ce moment même Gaston entrait dans la cour, à la tête de la troupe qu'il avait rencontrée. On se retourne, on court à lui, on salue les nouveaux venus de grands cris, on tombe dans les bras les uns des autres; son arrivée met le comble à cette scène d'ivresse et d'enthousiasme. Les bruits, les sentimens se confondent et s'accroissent; on brandit les armes, on crie de toutes parts: Vive M. Gaston! vive monsieur le marquis! Il n'y avait plus moyen de contenir cette foule exaltée. Gaston embrassa son père et lui donna, de la part

de M. de Lescure, des nouvelles et des instructions qui achevèrent de le décider. Le marquis annonça qu'on allait partir pour se joindre au corps de M. de Larochejaquelein. Il prit quelques dispositions avec sa fille et les principaux d'entre les paysans, monta à cheval, et l'on quitta Vauvert aux cris de *Vive le roi!* au milieu des femmes et des enfans, qui accompagnèrent les paysans jusqu'à plus de deux lieues.

Le général républicain Marcé s'était avancé à la tête de forces considérables, et venait d'être battu. A dater du 13 avril 1793, les chefs poitevins se réunirent, et les divisions d'Elbée, Stofflet, Cathelineau, Bérard, formèrent la *grande armée catholique et royale* d'Anjou et Haut-Poitou. Le marquis de La Charnaye, à la tête de sa paroisse, fut accueilli avec les égards qu'on lui devait. Chemin faisant, de vieux officiers, des gentilhommes des environs, M. de Vendœuvre, son beau-frère, et M. de Châteaumur s'étaient joints à lui. En sa qualité d'ancien capitaine, et tant à cause de son âge que de son mérite bien connu, il aurait pu commander ce que l'on appelait une division; mais les paysans du canton avaient élu le digne Lescure, il se rangea modestement sous ses ordres. Au reste, cette espèce d'organisation et surtout le nombre des combattans, là où il n'avait cru trouver qu'une mutinerie d'enfans, commencèrent de l'étonner. Il essaya plus sérieusement de mettre quelque discipline dans sa troupe; malheureusement il manquait de patience : ce défaut venait de ses habitudes militaires prises dans l'extrême régularité de l'ancien service, et, dès qu'il s'agissait de manœuvres, il s'emportait jusqu'à la violence.

Après la première organisation de l'armée, les Vendéens marchèrent sur Beaupréau; les républicains leur opposaient six mille hommes. C'était la première fois que M. de La Charnaye se trouvait en face des *jacobins*, comme il les appelait. Il s'élança comme un lion à la tête de ses paysans, qu'il avait inutilement voulu dresser à un semblant de tactique. Ces hommes étaient pleins de courage, mais il était impossible de leur faire entendre un commandement.—*Egaillez-vous, mes gars!* criait M. de La Charnaye, qui s'y était habitué. C'était leur seule manœuvre, qui consistait à s'étendre, à déborder les ailes des bleus et à tomber sur eux comme la foudre. Les républicains furent écrasés. On chanta le *Te Deum* sur le champ de bataille, on tint conseil, et l'on marcha sur Thouars. L'armée était enflammée de ces premiers succès, et le marquis, voyant la guerre commencer ainsi, ne désespérait plus de la France.

Quétineau défendait Thouars avec une armée. On connaît les dé-

tails de cette journée : Bonchamps pressa la ville de front, tandis que Lescure remontait la rivière pour tomber en flanc sur l'une des portes. Les troupes qui défendaient le pont furent culbutées. On se battit tout le jour. Lescure attaqua la porte avec furie. Larochejaquelein escalada la muraille sur les épaules d'un paysan, et pénétra tout seul dans la ville; Lescure fit un effort, la porte céda, le marquis s'avança l'épée à la main. A ce moment on entendit partout les cris : *On se rend, on capitule!* Il y avait là une pièce de canon chargée à mitraille, deux canonniers en fuyant y mettent le feu : M. de La Charnaye roule à cinq pas, fait un tour sur lui-même, et tombe le visage contre terre; un éclat de mitraille l'avait frappé à la tête. On court, on le relève, il avait le visage couvert de sang; on l'emporte, le croyant mort; ses paysans s'arrachent les cheveux autour de lui. Cela ne fut pas remarqué tout d'abord, au milieu d'une si belle victoire et de tant d'autres pertes. M. de Lescure ne sut l'évènement que le lendemain. Gaston s'aperçut le premier que son père donnait quelques signes de vie. On posa un premier appareil sans visiter la plaie; on fit chercher un médecin dans la ville, mais les habitans avaient pris la fuite, et l'armée n'avait ni bagages, ni chirurgiens. Gaston, sur le soir, se procura un mauvais chariot, y fit placer son père, bien enveloppé, et le ramena à Vauvert avec quatre ou cinq de ses hommes, qui suivaient consternés.

Un chirurgien fut mandé à Bressuire, et arriva au château en même temps que le convoi; Gaston avait pris les devans pour préparer sa sœur, qui montra d'abord un courage surprenant, et s'écria seulement : Où est-il? Elle prit la main de son père qui pendait hors du manteau, et la couvrit de baisers. On porta le marquis dans son appartement; il avait repris toute sa connaissance; il appela sa fille et la serra dans ses bras. On leva le premier appareil posé sur le front et les yeux. Le médecin examina la blessure, parut surpris, haussa les épaules : la plaie n'était rien; l'éclat de mitraille, rasant le visage, avait entamé le nez à la naissance du front, les cils étaient brûlés, les paupières légèrement offensées, mais le globe de l'œil était fixe, éteint. Le marquis s'agite, passe les mains sur sa figure, bat l'air de ses bras : — Je veux voir, mes enfans; je n'y vois pas. — Il pousse un grand cri; il était aveugle. Gaston prend au collet le médecin, qui demeure muet. Mlle de La Charnaye, épouvantée, ne devinait pas encore. Ce fut un moment déchirant. Le marquis se remit à crier en bondissant sur le lit : — Monsieur le médecin, suis-je donc aveugle? — Déjà égaré par la fièvre et l'irritation du voyage,

il s'arrache les cheveux, se déchire le visage. Sa fille se jeta sur lui, elle parvint à le calmer en lui parlant de Dieu et de sa mère morte; il tomba dans un silence stupide.

Une fièvre cérébrale se déclara à la suite de ce profond désespoir. Le curé de la paroisse arriva, et la religion acheva de contenir le marquis. Cependant, quand il songeait à la guerre, à ses espérances, et qu'il avait perdu la vue en un tel moment, après une victoire, il lui prenait des accès si violens, qu'il fallait le surveiller sans cesse et de très près. Sa fille ne le quitta point d'une minute. — Ayez pitié de moi, mon enfant, lui disait-il, je perds la raison; c'est que véritablement, mon Dieu! ce malheur était au-dessus de mes forces.

Le septième jour, il dit à Paulet, l'homme qui le veillait, d'aller chercher son fils, et s'adressant à Gaston : — Monsieur le chevalier, Dieu ne m'a pas fait la grace de le servir plus long-temps, je vais garder la maison comme une femme. Vous n'avez plus rien à faire ici. Allez retrouver M. de Lescure, et tenir ma place à l'armée. — Il prit la tête de son fils dans ses mains, et l'embrassa, s'efforçant de cacher l'altération de ses traits. Il reprit d'un ton ferme : — Partez, que mon nom ne s'efface point du souvenir de ces braves gens. — Je n'osais partir sans votre congé, dit le chevalier, mais j'en étais impatient. Il fut convenu qu'il écrirait le plus régulièrement possible ce qui se passerait, et le lendemain, au point du jour, il monta à cheval sans avertir sa sœur, et s'en retourna avec les hommes qui avaient accompagné le marquis.

La fièvre de M. de La Charnaye dura trois semaines avec quelque danger; pendant ce temps, sa fille s'employa à le soulager avec une piété angélique. Mlle Thérèse de La Charnaye, alors âgée de dix-sept ans, était pour l'extérieur une femme faite, d'une taille élevée comme son frère, le teint d'une blancheur éclatante, peut-être point assez animé, blonde et délicate, des yeux d'un bleu céleste et d'une douceur extrême. D'une grande timidité par suite de sa vie retirée, mais établie de bonne heure à la tête de la maison, elle avait pris dans l'intérieur l'habitude du commandement, et se ressentait, sous ces deux rapports, de l'isolement où l'avait laissée la mort prématurée de sa mère. Les gens de service, au reste, s'étudiaient à lui faciliter les soins domestiques dont elle s'était vue chargée. Les évènemens de la révolution et la guerre avaient interrompu divers projets pour son établissement; il avait été question d'un cloître et d'un mariage, mais le malheur de son père lui montra son devoir. Elle se fit l'An-

tigone de ce pauvre aveugle, et se promit de ne le plus quitter tant qu'il vivrait.

Elle s'appliqua d'abord à l'empêcher de sentir son malheur, prévenant ses besoins, devinant ses désirs dans le moindre geste, partageant ses souffrances et le faisant, pour ainsi dire, voir par ses yeux. Elle lui dérobait la longueur des journées par des occupations qu'elle variait avec un art infini, tantôt par des lectures, tantôt lui jouant de vieux airs sur le clavecin. Ce fut elle qui l'accoutuma à marcher quand il put se lever, et qui lui fit faire ses premières promenades dans le jardin au soleil du printemps, au point qu'il ne pouvait souffrir d'autres soins et ne se croyait plus en sûreté avec les domestiques.

Gaston avait organisé un service de messagers qui se transmettaient ses lettres de paroisse en paroisse, ou même, quand les communications étaient assurées, il envoyait un de ses gens, et tenait ainsi régulièrement le pays et le château au courant des opérations de la guerre. Mlle de La Charnaye lisait tout haut ces lettres qu'on recevait avec joie, mais qui ravivaient toutes les plaies du marquis. Le récit des mouvemens de l'armée, les inquiétudes du vieillard, son exaltation, son impuissance enfin, et cette infirmité qui enchaînait pour jamais un corps vigoureux, le rejetaient en ses premiers accès. Son caractère changea. Cet homme si froid, si grave, si sévèrement tranquille, devint grondeur, irritable, violent. Il s'emportait sans ménagement contre ses gens et même contre sa fille. Mlle de La Charnaye, la première fois, le regarda avec épouvante, comme si elle eût douté que son père fût le même homme; mais elle s'expliquait si bien ce changement, elle était si ingénieuse à le justifier, elle se représentait si bien les chagrins du marquis et tout ce que son mal devait lui faire souffrir, qu'elle le considérait en silence et se mettait à pleurer sans avoir seulement le courage de l'apaiser. Souvent le marquis s'arrêtait lui-même, sa voix faiblissait tout à coup, il passait la main sur son visage, et poussant un soupir: « Ah! ma pauvre enfant, pardonnez-moi, ce n'est plus votre père qui vous parle, c'est un homme que la douleur égare; mon Dieu! mon Dieu! donnez-moi la patience. Vous êtes un ange, ma fille. — Il la pressait sur son cœur, tandis qu'elle s'efforçait de l'excuser, et rejetait son humeur sur quelque juste motif qu'elle prétendait lui avoir donné par sa négligence.

On comprend surtout quelle influence devaient exercer sur lui les nouvelles, bonnes ou mauvaises, de l'armée. Si la paroisse avait eu quelque échec, s'il était mort quelque brave homme du pays, le mar-

quis en était si long-temps et si violemment agité, que personne n'osait plus lui annoncer rien de pareil. Au reste, toutes les forces de son esprit se concentraient sur ce sujet avec une activité incroyable : les manœuvres de l'armée royale, les décisions du conseil supérieur, ce que l'on faisait, ce que l'on eût dû faire, était le sujet de tous ses entretiens; mais il n'avait plus que Mainvielle à qui parler de tout cela : des jeunes filles ne pouvaient guère s'intéresser à la politique; Mlle de La Charnaye, occupée de la maison, ne savait que s'effrayer et déplorer les malheurs publics. Mainvielle était un assez bon homme, mais bavard, raisonneur, sottement lettré, et gagné dans le fond à la cause de la révolution qui venait de faire tout récemment son frère officier, de simple sergent qu'il était. Le marquis s'en était aperçu dès long-temps, et n'avait point osé se débarrasser de lui, de peur de se faire un ennemi; il le savait d'ailleurs honnête homme. Mainvielle en avait donné des preuves à Paris; il avait tenu la vie de son maître dans ses mains sans songer à commettre une mauvaise action, mais il avait assez volontiers gardé son franc parler sur les évènemens, ce qui, bien des fois, impatientait le marquis et le dégoûtait peu à peu de cet homme. Il ne résistait pas cependant au désir de l'attaquer là-dessus; cette opposition même irritait sa manie, il avait la faiblesse d'en vouloir triompher; il cherchait, comme c'est le propre des gens possédés d'une idée, à remettre sa plaie à vif par la discussion, et le silence lui était plus insupportable que la contradiction. Il s'en prenait d'ailleurs à tout le monde. Mlle de La Charnaye, avec cette délicatesse exquise des femmes, éludait ses questions ou savait y répondre sans le blesser; mais Mainvielle, grossier, quoique respectueux, et gâté de pédantisme, n'était point capable de ces ménagemens dans un temps où la république après tout gouvernait la France.

Jusqu'alors, il est vrai, on n'apprenait que des victoires du côté de l'armée catholique. Les généraux Salomon et Lygonier avaient essayé de couvrir Saumur d'une armée qui avait été dispersée et presque détruite. Le marquis avait fait illuminer le château et chanter un *Te Deum* dans la chapelle à cette occasion. Cependant ces victoires même, en redoublant son exaltation, le replongeaient de plus haut dans son abattement par l'impuissance d'y prendre part. Mainvielle, au milieu des Vendéens, effrayé sans cesse du bruit de leurs avantages, d'imprécations et de menaces contre son parti, de vœux contraires aux siens, n'osait pas toujours se prononcer ouvertement, et peu s'en fallait souvent qu'il ne crût sa cause décidément ruinée. Le marquis, pour des raisons analogues, dans la crainte et

l'incertitude, gardait la même réserve, et ils demeuraient tous deux dans une hostilité et une défiance irritable qui augmentaient leur éloignement. Cependant chaque matin, d'un ton composé de part et d'autre, les débats s'engageaient infailliblement. — Eh bien! Mainvielle, disait le marquis, qu'y a-t-il de neuf aujourd'hui? — Je n'ai rien appris, monsieur le marquis. — Je gagerais que nos gens sont à Tours en ce moment-ci. — Cela peut être, disait encore Mainvielle modérément. — Cela doit être, puisqu'on a marché sur le ventre aux débris de la division Lygonier. — Qui est-ce qui l'a dit? — Tout le monde sait cela ici; c'est le fils du meunier qui en a porté la nouvelle. — Oh! oh! c'est donc que le fils du meunier a l'imagination prompte? — Monsieur Mainvielle, c'est un brave jeune homme, incapable, entendez-vous, d'en imposer là-dessus. — C'est peut-être alors qu'on l'a dit pour faire plaisir à monsieur le marquis.

Mainvielle attaquait déjà une terrible corde, il était vrai qu'on grossissait au marquis les bonnes nouvelles, et qu'on lui dissimulait toujours un peu les désavantages. — Eh! qui donc, reprit le marquis tout enflammé, serait assez osé pour me tromper? Je vous prie de n'en soupçonner personne.

Mainvielle répondit d'un ton plus bas : — Il y a huit jours, la citadelle de Saumur s'approvisionnait, et le général Salomon... — Eh bien! on a culbuté le général Salomon. — Ah! monsieur le marquis, j'ai peine à croire que des hommes comme le fils du meunier, qui n'ont jamais tiré que des lièvres, battent toujours de bonnes troupes et de vieux officiers. — Des régimens sans chefs, sans officiers! — Il a pu s'en former, monsieur le marquis.

Le marquis pâlit; c'était son endroit sensible. Il ne pouvait supporter cette idée que des hommes de rien, des soldats de la veille, eussent usurpé en six mois ces mêmes grades qu'il avait obtenus après vingt-cinq ans de service. Il s'écria : — Des caporaux qui ont ramassé la défroque de leurs supérieurs! des misérables qui ont volé l'épaulette et à qui le dernier goujat devrait l'arracher de la poitrine!

Ceci, dit au fort de la colère et peut-être sans intention, tombait en plein sur le frère de Mainvielle. Mainvielle suffoqué se tut.

Le marquis reprit : — Nos paysans mal armés, mal instruits! Je les ai vus à l'œuvre, je les commandais à Thouars, et je sais quels hommes en font la rage, le désespoir, et l'enthousiasme d'une cause sainte. — L'enthousiasme de la liberté... — Oui, l'enthousiasme des égorgeurs de l'Abbaye, l'ivresse du sang et du pillage! — Il y a eu des excès, cela est vrai, mais peut-être ils étaient nécessaires; la cour a

fait de grandes fautes. — Que Dieu les confonde! cria le marquis; toujours la même sottise! Laissez-moi, Mainvielle, laissez-moi; meure votre infame république, et meurent ces brigands comme ils le méritent et comme je l'espère!... — Et la discussion se grossissait, s'envénimait peu à peu jusqu'à provoquer un éclat. Mainvielle alors se retirait, le marquis demeurait pâle, tremblant, brisait quelque meuble et tombait en des accès qui effrayaient sa fille; elle en avait souvent parlé à Mainvielle avec douceur en le suppliant d'avoir égard à l'état de son père. — Que monsieur le marquis ne m'interroge pas, disait Mainvielle; je suis désolé de lui répondre, mais je suis incapable de trahir ma façon de penser. — Et Mlle de La Charnaye avait beau faire, ces fâcheuses scènes se renouvelaient tous les jours; quelquefois l'effet d'une pareille conversation se prolongeait jusqu'au lendemain; ils affectaient de s'éviter, de ne parler de rien, mais ils mouraient d'envie l'un et l'autre de se remettre aux prises, et le premier mot suffisait : c'était le feu caché du caillou, que le moindre frottement fait jaillir. Le plus fâcheux résultat de cette mésintelligence était la difficulté qu'on avait à cacher les mauvaises nouvelles au marquis, parce que Mainvielle ne se faisait aucun scrupule de le détromper dans la discussion, et même se plaisait à les lui apprendre, avec cette malice presque involontaire qu'aiguise l'habitude de la contradiction. Mlle de la Charnaye, quoique présente, n'empêchait rien. Si elle essayait de jeter un mot dans la dispute pour l'apaiser, le marquis impatient s'oubliait jusqu'à lui imposer silence; mais sa tendresse était à toute épreuve, elle excusait tout, et n'ayant plus de ressources qu'en Mainvielle : — Je vous en prie, lui disait-elle souvent, ayez pitié de mon père! N'est-il pas assez malheureux? Ne comprenez-vous pas ce qu'il souffre, toujours renfermé en lui-même, sans consolation, sans relâche? Rien ne le distrait, toutes ses facultés concourent à lui faire sentir plus vivement son mal... Quoi! il ne vit plus que d'espoir, pour l'amour de ses opinions, par cet intérêt qu'il prend à la guerre, et vous allez lui disputer sa chimère, le troubler dans son rêve; vous lui dérobez ce dernier rayon de soleil qui perce dans son ame! Mon Dieu! n'est-il pas heureux plutôt de ne pas voir ce qui se passe, les échafauds dressés, les croix renversées, la France noyée de sang? Pauvre père! laissons-le dans cette heureuse ignorance, laissons-lui croire que tout va bien, que la France se remet, que le jeune roi va remonter sur son trône, que nos armées sont triomphantes et les méchans vaincus. Mon Dieu! s'il ne dépendait que de moi! il vivrait heureux, je le garderais de tous

les bruits du dehors, j'empêcherais le mal d'arriver jusqu'à lui, et il reposerait en paix comme les enfans qu'on berce de beaux contes. Mainvielle était touché, approuvait, mais le lendemain il n'était plus maître de lui.

Au commencement de juillet, les armées catholiques coalisées échouèrent à l'attaque de Nantes. Cathelineau fut tué; la désolation courut le pays. Le bruit se répandit que les bleus allaient s'avancer sans obstacle, se venger sur tous les châteaux, et exercer d'horribles représailles. Les paysans, à Vauvert, se racontaient les évènemens en tremblant. Mlle de La Charnaye savait tout, sans trop se rendre compte de la gravité de ces désastres. Elle empêchait seulement que ces nouvelles vinssent aux oreilles du marquis. Une lettre de Gaston arriva. L'échec de Nantes y était peint avec la colère et la passion d'un jeune homme. Mlle de La Charnaye vit l'effet que cette lettre allait produire; elle en passa la moitié et feignit que son frère n'avait pas eu le temps d'entrer en plus de détails. Le coup n'était déjà que trop rude. Le marquis demeura silencieux tout un jour. Mainvielle respecta ce silence; mais il laissait percer je ne sais quel empressement et quelle satisfaction dans son service; il se doutait d'ailleurs qu'on n'avait pas tout dit au marquis. Celui-ci brûlait en effet de dépit et de curiosité.

— Eh bien! Mainvielle, dit-il enfin avec effort, les bleus nous ont battus. — On le dit, monsieur le marquis. — Ils n'ont pas voulu m'écouter. Ils vont attaquer sans artillerie une ville qu'ils ont laissée paisiblement faire ses préparatifs. Il fallait l'emporter d'assaut après la prise de Saumur. — Mais, dit Mainvielle avec empressement, Saumur vient d'être évacué. — Il fallait donc se joindre à M. Charette, forcer le passage de la Loire et soulever la Bretagne, qui nous attend les bras ouverts. — Oui, mais M. Charette, battu à Nantes, s'est retiré dans le Bas-Poitou. — L'armée peut détacher deux divisions. — Elle a perdu beaucoup de monde. — On fera de nouvelles levées. — Hum! les villages sont bien déserts. — On se fortifiera et on se battra dans tous les châteaux. — C'est qu'il ne reste plus grand monde dans les châteaux. — Eh bien! s'écria le marquis exaspéré, ils s'arrêteront au moins devant le mien, et la dernière pierre en croulera sur ma tête avant qu'ils fassent un pas de plus. — Il donna un grand coup de sa canne sur le parquet; sa voix faisait trembler les vitres. — De grace, monsieur le marquis, vous ne voudriez pas exposer la vie de tous vos gens. — Tous mes gens sont résolus à mourir comme moi. — Ah! monsieur le marquis, de quelque fidélité qu'ils

soient, il y en a peut-être qui n'y sont pas disposés. — Ceux-là sortiront, s'écria le marquis, comme on chasse d'une place les lâches et les traîtres avant les résistances désespérées.

Mainvielle, atteint au vif, perdit contenance. Mlle de La Charnaye, qui accourait au bruit, l'entraîna vers la porte. Elle revint à son père, qui s'était laissé tomber sur un siége, et le trouva si pâle, si haletant, si hors de lui, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Elle s'installa près de lui sans essayer même de le calmer; il ne dit plus une parole de toute la journée.

Le soir, comme Mlle de La Charnaye traversait les appartemens inférieurs, elle trouva Mainvielle qui l'attendait et la prit à part : — Mademoiselle, je vois bien que mes services ne sont plus agréables à monsieur le marquis; je vous supplie de me donner mon congé. Mon frère sert parmi les bleus, la guerre devient terrible, et je vois le moment où je serais forcé de prendre les armes avec vos paysans. Monsieur le marquis est un excellent maître, mais je ne puis lui sacrifier ma conscience. Je vais à Saumur, chez mon beau-frère, qui y est établi, et de là à Paris, pour chercher une condition. Je conserverai toujours le souvenir de vos bontés, et, si jamais je puis vous être utile en quelque chose, comptez sur Mainvielle. — Mlle de La Charnaye, fort surprise, essaya de lui faire des représentations; mais il insista, ses paquets étaient faits, il voulait partir. Au fond, elle sentit que c'était là une occasion de rétablir la paix dans la maison, à laquelle elle n'eût osé songer et qui se présentait d'elle-même. Elle reprit : « Attendez que je consulte mon père, ou du moins que je le prévienne; je ne puis prendre sur moi de vous laisser aller.

Le lendemain, Mainvielle se présenta en habit de voyage chez M. de La Charnaye, qui lui dit : — Tu veux donc nous quitter, Mainvielle? Que le ciel te conduise! Recommande-toi de moi, s'il en est besoin. — Je vous remercie, mon cher maître; et si j'osais..... on ne sait, par le temps qui court, ce qui peut arriver..... je vous prierais aussi de compter sur moi et les miens dans l'occasion. — Cela n'est pas de refus, dit le marquis; adieu, mon ami. — Il tendit la main à Mainvielle, qui la baisa. Mainvielle partit avec trois paysans de Vauvert, qui devaient l'accompagner jusqu'à trois lieues environ du château.

D'Elbée était généralissime depuis la mort de Cathelineau, et l'échec de Nantes avait été vengé sur le républicain Westermann, qu'on venait de tailler en pièces. Jusque-là ces nouvelles arrivaient fort exactement à Vauvert par les soins de Gaston; quelque blessé,

quelque paysan qui revenait embrasser sa femme et ses enfans, ou même des messagers directs, portaient ses lettres au château. Gaston d'abord, par plaisanterie, leur avait donné la forme d'une gazette; il s'y habitua par commodité. Toujours pressé, dans les marches, le pied à l'étrier, il marquait les jours par dates et signalait en peu de mots ce qui s'était passé. On attendait ces papiers avec impatience, la venue d'un messager mettait le château en émoi, et tout le monde l'annonçait par des cris. Mlle de La Charnaye lisait aussitôt les lettres; les domestiques écoutaient à la porte; le marquis laissait à peine à sa fille le temps de parcourir le papier, et, selon qu'il jugeait les mouvemens heureux ou mauvais, il frappait du pied et entrait en des agitations alarmantes ou des mouvemens de joie extraordinaires pour un homme de son âge et de son caractère : encore faisait-il souvent des efforts pour se modérer, et tout autre n'y eût rien vu; mais Mlle de La Charnaye, accoutumée à l'étudier, devinait ses transports, et suivait ses mouvemens en silence, haussant les épaules d'un air de profonde et douloureuse compassion. L'effet d'une dépêche fâcheuse était si violent et si durable, et Mlle de La Charnaye l'avait éprouvé tant de fois, que l'arrivée de ces lettres lui causait des saisissemens insupportables. Souvent elle passait des phrases entières, ou elle en détournait le sens à la hâte; mais souvent aussi, le marquis la pressant, elle se trouvait entraînée à lire des détails désastreux. Sa voix faiblissait, elle cherchait à dérober une ligne, un mot, sans pouvoir y réussir, et son père restait sous le coup de la fatale nouvelle jusqu'au courrier suivant.

Le château cependant était, depuis le départ de Mainvielle, dans une tranquillité que Mlle de La Charnaye n'eût osé espérer, et qui redoublait sa crainte de voir troubler le repos de son père. Ce fut alors qu'elle s'avisa de donner des ordres afin que les dépêches fussent désormais remises sans bruit entre ses mains. Elle les ouvrait seule d'abord, et jugeait ainsi ce qu'elle devait lire ou cacher à son père; mais elle se reprochait cette supercherie, que tous ces apprêts lui donnaient le temps de peser, et qui la faisait rougir.

Sur ces entrefaites arriva une singulière nouvelle : Mainvielle avait été pris et fusillé par les républicains, et voici comment. Il se proposait, comme il l'avait dit, d'aller retrouver son beau-frère à Saumur. Il s'était mis en route à Bressuire sur un cheval de louage, portant sur lui les économies qu'il avait faites au service de M. de La Charnaye. On lui avait conseillé de se déguiser en marchand de bestiaux; mais il n'en avait voulu rien faire, se vantant de n'avoir rien à crain-

dre de ses frères les républicains, qui hasardaient de forts détachemens dans le pays. Le 17 août, il tomba dans les avant-postes d'une colonne républicaine. Cette guerre était un pillage; on le fouilla, on lui trouva de l'or; son costume honnête servit de prétexte, on dit que c'était un espion. Il eut beau se réclamer de son frère, officier dans l'armée : il fut fusillé le long d'une haie. Cet évènement ne fut connu que bien plus tard, et fit beaucoup de bruit à Vauvert. On ne put le cacher à M. de La Charnaye, qui leva les mains au ciel et plaignit du fond du cœur son pauvre domestique. Cette nouvelle produisit une grande impression sur Mlle de La Charnaye elle-même : elle ne put s'empêcher de songer aux difficultés que Mainvielle apportait à la tranquillité de sa maison; désormais le repos et l'humeur de son père ne dépendaient plus que d'elle.

On reçut justement peu après deux lettres de Gaston qui annonçaient coup sur coup les batailles de Chollet, de Mortagne, de Châtillon, perdues par les royalistes, la levée en masse des républicains, l'arrivée des Mayençais, le malheur de MM. d'Elbée, Bonchamps, de Lescure, blessés mortellement. Gaston désespéré racontait ces évènemens dans toute leur vérité. D'affreux détails remplissaient ses lettres; il était impossible d'en détacher une phrase qui ne signalât un désastre. Mlle de La Charnaye frémissait rien qu'à l'idée de les lire telles qu'elles étaient. Mainvielle n'était plus là pour démentir des succès imaginaires ou révéler les malheurs qu'on voulait cacher. A bout de ressources et d'expédiens, fatiguée de voir le journal de Gaston troubler le repos de son père, elle résolut, avec la légèreté et la sollicitude irréfléchie d'une jeune fille, de supprimer ces lettres, ou de les altérer si bien qu'il n'en sût rien de plus.

Un jour, une lettre de Gaston qu'on attendait n'arriva point. Elle n'avait pas prévu ce coup. Le marquis demanda dès le matin les nouvelles; il fallut se résoudre à lui dire qu'il n'était rien arrivé. On se rejeta sur le mauvais état des chemins et le retard possible des messagers; mais il entra dans une sombre inquiétude que rien ne pouvait dissiper. Deux jours se passèrent, Gaston n'écrivait pas. On parlait dans le pays de nouveaux malheurs. La situation du marquis empirait, il imaginait les plus grandes catastrophes. Mlle de La Charnaye désespérée fut conduite par la suppression des dernières lettres à en supposer de tout-à-fait fausses. Elle demeura tout un jour livrée à cette pensée, qui lui donnait de grands scrupules. La semaine s'écoula, et le jour revint où arrivaient ordinairement les dépêches. Mlle de La Charnaye passa la matinée dans sa chambre au milieu de

papiers, de cartes géographiques, écrivant, raturant, étudiant des termes militaires qu'elle n'entendait pas. Vers le milieu du jour, elle entra chez son père en disant : Voici nos lettres. Le marquis se leva en sursaut. Elle tira toute tremblante un papier de son sein; M. de La Charnaye était trop ému lui-même pour soupçonner rien à cette émotion. Il tenait sa fille embrassée, prêt à saisir, pour ainsi dire, au passage les paroles qu'elle allait prononcer. Elle lut ceci d'une voix mal assurée :

Du 22 *septembre.* — « Depuis l'attaque de Nantes, les armées catholiques campent sur la rive gauche de la Loire. — Plus de troupes devant nous. — La garnison, encore effrayée de cette entreprise hardie, n'a point osé quitter ses murs. Au reste, ce n'est qu'un échec peu décisif et qui a été bientôt réparé.... »

— Qu'appelle-t-il échec peu décisif? s'écria le marquis; la guerre pouvait être finie; à quoi pensent donc ces messieurs?

Mlle de La Charnaye demeurait interdite, quoiqu'elle eût à peu près copié ce passage. — Poursuivez, lisez, ma fille, dit le marquis.

25 *septembre.* — « Ce fameux Westermann, qui se vantait d'écraser le Poitou avec une seule légion, a été battu à la tête d'un corps considérable. On dit que cet homme commandait les Marseillais à la journée du 10 août. Je voudrais le voir entre les mains de nos Allemands. »

28 *du même mois.* — « M. de Lescure n'a pas de bonheur. Voici encore deux balles qui lui sont entrées dans le corps. Je ne lui connais pas d'affaire où il n'ait reçu sa balafre. Il commande toujours emmaillotté de compresses. »

30 *septembre*, 3, 6, 9 *et* 10 *octobre.* — « Nous avons battu et poursuivi pendant trois lieues à Coron cet abominable Santerre et ses troupes. C'est ce misérable qui a mené le roi à l'échafaud. Nous l'avons connu trop tard; un de nos cavaliers l'a pourchassé une grande heure. Il ne s'est sauvé qu'en faisant sauter à son cheval un mur de huit à dix pieds. »

Mlle de La Charnaye avait pris ce détail dans une lettre antérieure; elle l'avait passé sous silence dans le temps où elle pouvait épargner à son père jusqu'à l'amertume d'un souvenir.

Du 10 *au* 20 *octobre.* — « Les Mayençais sont à demi détruits. — La division Duhoux a été très maltraitée à Saint-Lambert. Cela peut passer pour une bonne déroute. — M. de Lescure a fait des prodiges. Le général Beysser s'est ensuite avancé jusqu'à Montaigu, on l'a taillé en pièces. Mieskouski a été écrasé à Saint-Fulgent. »

« Les bleus sont terrifiés. La défaite de la célèbre armée de Mayence les a fort abattus. Nos gens sont électrisés. L'armée est toujours unie. Nous regorgeons de vivres et de munitions. A bientôt du meilleur. Je vous embrasse. Vive le roi! »

Ces notes avaient été rédigées sur des renseignemens qui couraient le pays, et sur de véritables lettres de Gaston que Mlle de La Charnaye conservait et triait avec soin. Le marquis avait écouté avidement; il jeta les bras au cou de sa fille. — Allons, tout va le mieux du monde; le cher enfant, il ne dit pas un mot de lui; c'est la modestie qui convient à un jeune officier, mais je suis sûr qu'il fait son devoir... Colombe! cria-t-il, appelez Colombe, afin qu'on aille prévenir le curé de ces bonnes nouvelles.

Ils allèrent ensuite se promener dans le mail. — Maintenant, disait le marquis se parlant à lui-même, si les chefs sont sages.... J'ai grande confiance en M. de Lescure et en M. de Bonchamps... Si les chefs sont habiles et prudens, ils exécuteront promptement et hardiment leur projet d'invasion au-delà de la Loire. Au surplus, s'ils veulent me faire l'honneur d'écouter l'avis d'un vieil officier, je vous dicterai des vues qui me sont venues là-dessus et que vous leur écrirez en mon nom.

Le curé vint les rejoindre, Mlle de La Charnaye s'était ouverte à lui de son innocent artifice, et il était parfaitement instruit de l'étrange situation de son père. C'était un digne homme, assez simple, que les discours et l'enthousiasme du marquis étonnaient toujours. Mlle de La Charnaye l'avertit d'un signe quand il arriva, car la consternation régnait dans la paroisse à cause des mauvais bruits qui étaient survenus.

— Eh bien! monsieur le curé, dit le marquis, savez-vous où nous en sommes? Cette terrible armée de Mayence est détruite; trois défaites coup sur coup. Qu'est-ce donc qui nous empêche de marcher sur la convention? — Le curé regarda le marquis; Mlle de La Charnaye surveillait le curé. Après quelques mots de part et d'autre et des commentaires sur les prétendues nouvelles, M. de La Charnaye, reprenant le cours de ses réflexions : — Tout cela est bel et bon assurément; mais à quoi sert de nous épuiser dans nos provinces, où nous serons tôt ou tard écrasés? Dans l'état présent d'anarchie et de guerre étrangère, une seule victoire sur la route de Paris nous en ouvrirait les portes. Qui sait les villes, les provinces et la quantité de bons citoyens qui n'attendent que le moment de se déclarer? Non, toute la France n'est pas ivre du sang de son roi; non, cet excellent peuple

n'est pas devenu tout à coup une horde de sauvages. Ce mouvement des fédéralistes est un premier effort vers le bien. On nous dit que nos hommes ne valent rien hors de leur pays; mais tant de succès les ont aguerris, ils ont une foi aveugle dans leurs chefs, ils les suivront partout à la mort.

Il s'exalta plus que de coutume par la joie des succès qu'il venait d'apprendre et par l'espérance qu'il concevait. Le curé l'écoutait d'un air stupéfait, il naissait de ce contraste une sorte de comique touchant qui eût fait à la fois pleurer et sourire; Mlle de La Charnaye en avait l'ame brisée. Le marquis reprit : — Mais, avant tout, il faut amener la convention à traiter, et pour première condition obtenir la délivrance de la reine et de son fils. La place du roi de France est au milieu de son armée, et, pour cela, il faut prendre Nantes. Les paysans, dites-vous, ne se battent bien que chez eux? Pourquoi donc les mener en je ne sais quelles expéditions de la Normandie et du Maine? Pourquoi s'exposer à rejoindre des secours douteux de la marine anglaise ou quelque levée promise à la légère aux environs de Laval? Veut-on dépayser nos gens et donner à la convention le temps de nous écraser d'armées toujours nouvelles? Courons donc à Paris! Mais on peut échouer? Eh bien! la guerre sera finie pour ce malheureux pays, et vous sauvez du moins vos enfans et vos femmes, que l'ennemi qu'on y attire ne manquera pas d'égorger. Quant aux Anglais, qu'on s'en méfie; qu'ils débarquent, s'ils veulent, de l'argent et des munitions, mais point de détour pour les prendre, l'ennemi en a fourni jusqu'ici. Au surplus, j'ai imaginé un plan de campagne; j'y réfléchirai encore. Vous écrirez tout cela, ma fille.

Le curé haussait les épaules avec compassion, et ne trouvait pas une parole; Mlle de La Charnaye tremblait que cette froideur ne donnât des soupçons à son père, et s'efforça de mettre fin à cet entretien.

Cependant elle éprouvait de jour en jour plus de peine à dissimuler le terrible retard de son frère, et, n'osant plus reculer dans ses expédiens, elle se trouvait entraînée à supposer de nouvelles lettres. Elle étudiait la correspondance de Gaston et les gazettes; elle prit des informations auprès des paysans; elle passait des nuits entières à ce travail.

En lisant ensuite ces notes, il lui arrivait souvent de se tromper sur les règles stratégiques, et le marquis se récriait : — Quoi! mon fils ne sait pas mieux la guerre? — Ou bien il interrompait tout net : — Comment! qu'est-ce? mais cela est impossible! — Et Mlle de La

Charnaye s'arrêtait, se reprenait, et s'excusait sur ce qu'elle avait mal lu.

Le marquis devenait de plus en plus exigeant. Il ne s'inquiétait plus seulement des revers, mais il mettait son impatience et sa chaleur ordinaires à vouloir qu'on eût chaque jour de nouveaux succès. Depuis quelque temps, il désirait par-dessus tout qu'on prît Nantes, disant sans cesse que c'était là le point capital de la guerre. Elle finit par lui annoncer que cette ville avait été prise. A quelques jours de là, comme, sur les représentations du curé, elle résistait à supposer d'autres lettres, elle se hasarda à convenir que l'on n'avait pas reçu de nouvelles, sans doute parce que les communications étaient coupées. — Mais puisque nous avons pris Nantes, dit le marquis, qu'est-ce qui empêche les lettres d'arriver, et pourquoi n'en recevrions-nous pas? — Mlle de La Charnaye faillit se trahir; elle s'en tira comme elle put, et abonda dans le sens du marquis : — Eh bien! reprit-il, vous voyez que nous ne pouvons manquer d'avoir des nouvelles demain, et sans doute nous apprendrons l'ouverture des négociations pour la délivrance de la reine et du roi, car, au train des choses, il ne peut en être autrement.

Après la prise de Nantes, il parlait de cette délivrance comme d'une suite inévitable, et il s'y attendait si bien, que Mlle de La Charnaye n'osa se dérober à cette conséquence. Elle se vit donc forcée d'écrire une lettre où elle annonçait en effet ce qui avait été compté souvent par les Vendéens parmi les probabilités de la guerre, c'est-à-dire une négociation pour la délivrance du jeune roi. Sur ces entrefaites, elle reçut une lettre de son frère qui lui apprenait le passage de la Loire, et qui, pour un moment, la tira d'inquiétude, car ce passage, dont on ne savait pas les détails, paraissait de bon augure. Elle ne put cependant se servir de cette lettre qu'en y prenant des matériaux pour sa fausse correspondance. Elle reçut encore deux ou trois billets venus à travers mille périls, après quoi elle ne reçut plus rien : elle ne douta point que son frère ne fût mort.

Cependant l'agitation du marquis ne faisait qu'empirer; son imagination s'échauffait sur ces heureux évènemens qu'on lui annonçait coup sur coup, et qui avaient lentement élevé dans son esprit un édifice de bonheur et d'espérance qu'il fallait renoncer à détruire. Il s'occupait sans cesse de plans politiques et militaires qu'il dictait à sa fille et qu'elle ne savait ni où ni à qui envoyer. Il se croyait sûr du triomphe des royalistes. Ces papiers s'amoncelaient dans un tiroir où Mlle de La Charnaye ne pouvait les voir sans pleurer. Elle se

trouvait désormais entraînée à nourrir ces illusions qu'elle avait fait naître. Rien n'échappait à l'inflexible logique du marquis : tel évènement qu'elle avait annoncé sans y penser voulait telle conséquence; telle manœuvre, tel mouvement dont elle ignorait la valeur, en faisaient attendre tel autre, et, pour ne pas se démentir, elle était obligée d'accorder ces conséquences dans la lettre suivante. C'est ainsi qu'elle se vit forcée d'annoncer et de suivre les prétendues négociations au sujet de la famille royale et de les terminer heureusement. Cette nouvelle mit le comble à l'exaltation de M. de La Charnaye. Dès long-temps les gens du château étaient prévenus ainsi que tous ceux qui auraient pu le détromper; au reste, on ne le regardait plus que comme un enfant qu'on laisse déraisonner, et l'on haussait les épaules à l'entendre parler de choses si éloignées de l'affreuse vérité. Ses souffrances, son isolement, son idée fixe, en faisaient un fou véritable. Voici la lettre que Mlle de La Charnaye fut amenée à lui lire en cette circonstance :

Au camp de Saint-Florent-le-Vieil, le 9 décembre 1793.

« L'armée catholique et royale triomphe de toutes parts et occupe toute la ligne de la Loire depuis Blois jusqu'à Nantes. C'est dans cette attitude que nous avons reçu leurs majestés des mains des commissaires durant la trève convenue. La convention ne peut résister long-temps, et nous demande de plus longs accommodemens. Elle vient de perdre trois batailles sur le Rhin. Le hideux comité est accusé jusque dans son sein. On nous reçoit partout comme des libérateurs. Les départemens du midi sont en insurrection et sur le point de se joindre à nous, les provinces abattent leurs échafauds, les bons citoyens s'unissent, tout le monde abandonne la cause des monstres. La religion est remise en honneur, et avec elle refleurit l'amour du roi, de la paix et de la vertu. C'en est fait, le drapeau blanc va voler de clocher en clocher; toutes les portes s'ouvrent devant notre belle devise : « Nous ne venons point conquérir des villes, mais des cœurs! » Vive le roi! »

Or, voici quel était en ce moment le véritable état de la France et de l'expédition vendéenne. Les principaux chefs étant morts, l'armée catholique, pressée de tous côtés par les bleus, venait de passer la Loire sous le commandement de Henri de Larochejaquelein; c'est pourquoi Gaston n'écrivait plus. On connaît les détails de ce

passage : une population de soixante mille ames, femmes, enfans, vieillards, se pressant par une nuit orageuse sur la rive gauche du fleuve, à la lueur des villages en flammes, épouvantée par les détonations lointaines de l'artillerie et la fusillade des patrouilles républicaines; un amas de blessés qu'on ne voulait pas abandonner et qui criaient avec leurs femmes et leurs enfans; l'héroïque Bonchamps couché sur un matelas et encourageant les soldats de sa voix mourante; la terrible traversée tentée sur quelques bateaux trouvés à grand'peine, des malheureux s'y précipitant à la fois pour fuir plus vite le fer et le feu, les bateliers furieux les repoussant à coups d'aviron, des radeaux construits à la hâte qui s'engloutissaient au milieu du fleuve, et des blessés dans l'eau qui tendaient leurs mains vers leurs frères en poussant des cris effroyables; enfin, sur l'autre rive, des éclairs sinistres, l'obscurité pleine de terreur et d'incertitude, la mousqueterie des détachemens accourus pour s'opposer au passage, et sans doute la mort à laquelle on venait d'échapper.

Les armées républicaines de Saumur et de Nantes s'étaient concertées pour écraser dans sa marche le reste de ce malheureux peuple. On avait écrit à la convention que c'en serait fait en quinze jours. La Vendée était donc abandonnée, et les colonnes infernales venaient d'y entrer le fer et la torche à la main. Ce système abominable venait d'être inventé par le général Turreau. Les châteaux, les couvens, les métairies sans défense, étaient pillés et brûlés, et les habitans sans distinction passés au fil de la bayonnette. Les soldats, las de tuer, envoyaient les prisonniers par milliers à Nantes, où Carrier venait d'arriver, et où les noyades, les fusillades, la mitraille, abrégeaient la tâche des bourreaux. Le reste de la France était couvert d'échafauds. La reine avait suivi son royal époux à la mort. On était au fort de la terreur.

Dans les derniers combats et après avoir fait des prodiges, la paroisse de Vauvert, à moitié détruite, fut coupée par un corps de républicains, et ne put regagner la Loire. Les gentilshommes qui la commandaient n'avaient pas, il est vrai, applaudi à ce plan de campagne; mais ils s'étaient résignés à le suivre; ils défendaient les derrières de l'armée, encombrés, de chariots de blessés et de femmes, quand le corps ennemi les rejeta dans le pays. Une fois isolés, ils furent attaqués avec furie par une colonne républicaine. Les paysans, blessés pour la plupart et harassés par les fatigues des deux dernières journées, se battirent en désespérés; ils furent écrasés. Gaston, qui les commandait, entouré de bleus qui lui criaient de se rendre, se

défendit jusqu'à la fin et tomba criblé de balles. Le reste des paysans et quelques officiers se cachèrent dans un bois et y passèrent la nuit. M. de Vendœuvre, évanoui, percé de coups, était accroupi dans un tronc d'arbre. Le lendemain, dès l'aube, quatre ou cinq de ces malheureux se rejoignirent dans les broussailles en rampant sur les mains, couverts de sang et de blessures; ils eurent peine à se reconnaître; au moyen d'un cri des paysans connu dans l'armée, ils parvinrent à réunir ce qui restait de la paroisse, au nombre de quarante à cinquante hommes, exténués, à demi morts. Ne doutant pas, après les tristes préparatifs du passage de la Loire, que l'armée tout entière n'y eût péri, ils s'orientèrent et se mirent en route pour retourner dans leurs foyers. Chemin faisant, à travers les bois, ils virent plusieurs de leurs camarades couchés çà et là qui étaient morts dans la nuit; ils furent obligés d'en abandonner d'autres qui tombaient de lassitude ou que leurs blessures empêchaient de marcher, et qui les suppliaient de les laisser là, n'ayant plus que peu de temps à vivre. C'étaient à chaque pas des adieux déchirans; les mourans chargeaient les autres de commissions pour leurs femmes et leurs enfans. La mort de Gaston avait si profondément démoralisé ces braves gens, que tous les maux leur étaient indifférens. Un vieux paysan qui s'était laissé tomber au pied d'un arbre, la tête ouverte d'un coup de sabre, et qu'on voulait emmener, disait d'un air stupide : Comment voulez-vous retourner chez monsieur le marquis, puisque son fils est mort?

Cet horrible voyage dura dix jours, à travers les patrouilles et les avant-postes des bleus, par des bois et des chemins détournés. On abandonnait encore des cadavres ou des hommes découragés qui refusaient d'aller plus loin, malgré les exhortations et les menaces des huit ou dix gentilshommes qui restaient. Aux environs de Clisson, un fermier qui connaissait M. de Châteaumur mit un cheval frais à la disposition de la troupe; un paysan encore ingambe y monta et courut à Vauvert annoncer l'arrivée de ses camarades. Toute la paroisse était sur la route avant que le château fût informé. Rien ne saurait peindre la douleur et le désespoir de ces femmes quand elles virent arriver ces quelques malheureux défigurés et se traînant à peine. Chaque famille avait à pleurer un fils ou un père. On n'entendait que des plaintes pitoyables interrompues par mille questions auxquelles on n'osait répondre, et ce silence lugubre était le signal de nouveaux cris. Il y avait de ces pauvres gens qui demeuraient comme hébétés de ce malheur.

Les gentilshommes se dirigèrent vers le château; les cours étaient désertes. Ils entrèrent au nombre de sept ou huit, harassés, méconnaissables, montés sur des spectres de chevaux couverts de boue et de plaies, et singulièrement décorés d'épaulettes et de cocardes républicaines qu'on leur attachait à la queue en trophée. Heureusement un homme de la maison accourut, essayant de leur faire entendre qu'il y avait quelque difficulté à les introduire sur-le-champ. Ces messieurs comprirent seulement qu'il fallait préparer le marquis aux tristes nouvelles qu'ils apportaient. M. de Vendœuvre, l'ami et le parent du marquis, mit pied à terre et voulut monter le premier auprès de lui.

M. de La Charnaye était dans son grand salon, enfoncé dans un fauteuil au coin de la cheminée, derrière un paravent, les pieds étendus sur un tabouret, et sa canne entre les jambes. Mlle de La Charnaye était à quelques pas, devant un métier à broder, près de la fenêtre qui donnait sur le jardin tout dépouillé dans cette saison. Elle tenait une carte de géographie étendue sur son métier, et son doigt y suivait divers points qu'elle nommait les uns après les autres, pour des calculs que son père lui avait demandés. Le marquis tantôt penchait la tête, tantôt se redressait sur son coussin, le front haut, la main sur la pomme de sa canne. En ce moment, on entendit un bruit de bottes sur le parquet. M. de Vendœuvre était entré à grands pas sans prendre le temps de parler à la fille qui le suivait. — M. de Vendœuvre! s'écria Mlle de La Charnaye. — Vendœuvre! dit le marquis en se levant. — Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Mlle de La Charnaye accourut, saisit le bras de M. de Vendœuvre, se jeta vers la fenêtre de la cour. — Mais quoi! qu'est-ce? qu'arrive-t-il? — Elle voit les hommes, les chevaux, la cour pleine de gens; une idée la frappe comme la foudre : tout est fini, tout est découvert, le premier mot va la perdre. — Comment se fait-il, Vendœuvre? Par quel hasard? Êtes-vous seul, mon ami? Et mon fils? Et nos gens? — Hélas! non, je ne suis pas seul, nous sommes.... Les pleurs les suffoquent tous les deux : M. de Vendœuvre pleure de douleur, le marquis de joie et de surprise. Mlle de La Charnaye retournait à M. de Vendœuvre, puis courait à la fenêtre, égarée, palpitante, ne sachant que faire, quel parti prendre, comment prévenir le coup. — Parlez, mon ami, dit le marquis; parlez-moi donc. Je vous croyais à Chartres, ou pour le moins au Mans. Et la reine, où est-elle? M'apportez-vous des lettres? Et l'armée? Pourquoi la quitter dans un pareil moment? Et mon fils? Il n'est pas là, je pense? — Une sueur froide glaça tout le

corps de Mlle de La Charnaye. M. de Vendœuvre troublé ne répondait pas. — Mon fils? dites, Vendœuvre, mon fils? — Tout à coup Mlle de La Charnaye se précipita dans les bras de M. de Vendœuvre avec un regard suppliant où s'étaient concentrées toutes les puissances de son ame. M. de Vendœuvre pensa qu'elle voulait lui faire entendre que le marquis ignorait la mort de Gaston et qu'il ne fallait pas le désabuser. — Il n'est point avec nous, dit-il en baissant la tête. — J'en étais sûr, dit le marquis, il n'aura pas voulu quitter l'armée; mais vous-même, au nom du ciel, ce n'est pas que je vous reproche de me procurer le plaisir de vous voir, mais dans quel moment quittez-vous l'armée? Le roi délivré, la reine à votre tête, la convention abattue, le fédéralisme qui vous seconde!...

M. de Vendœuvre, qui tournait le dos à Mlle de La Charnaye, la regarda avec étonnement. Elle était comme étourdie, son sang s'était figé dans ses veines; elle jeta une main sur le bras de M. de Vendœuvre, et porta l'autre à sa bouche comme pour le réduire au silence. — Qu'en dites-vous, Vendœuvre? reprit le marquis; voilà le malheur d'une telle guerre, il n'y a point d'autorité. Où est le fruit de votre campagne? à quoi vous servent ces immortelles six semaines de succès, et votre victoire de Mortagne, et celle de Chollet? car j'ai tout su ici, mon fils m'adresse assez régulièrement le récit des opérations. Je gage qu'on s'amuse à canonner des bicoques. J'avais envoyé mes observations là-dessus, il paraît qu'on n'en tient pas compte. On peut bien le dire à nos chefs: vous savez vaincre, Annibal, mais vous ne savez pas profiter de la victoire. Enfin où en est-on, Vendœuvre? je vous coupe la parole : que compte-t-on faire du jeune roi?...

M. de Vendœuvre crut qu'il avait perdu l'esprit et ne pouvait dire une parole. Mlle de La Charnaye s'était laissée tomber sur son siége, ne voyant plus, n'entendant rien, toute préparée à l'horrible explosion qui allait suivre, et ne faisant rien pour la prévenir. Il était clair pour M. de Vendœuvre que le marquis ne savait point la mort de son fils et qu'il y avait dans tout ceci quelque chose d'extraordinaire. — De grace, mon ami, reprit le marquis, où en est-on? Que fait mon fils? Où avez-vous laissé l'armée? — M. de Vendœuvre le regarda fixement, lui prit la main, et se pencha comme pour lui répondre. Ces dernières questions avaient frappé Mlle de La Charnaye et l'avaient tirée de sa torpeur. Elle remarqua le mouvement de M. de Vendœuvre, se ranima par le désespoir, vit comme un éclair que tout n'était pas désespéré, et par un élan suprême renversa son métier à broder avec fracas. M. de Vendœuvre se retourna au bruit, et

l'aperçut derrière lui à genoux, lui tendant les bras avec des signes de désespoir. Il se tut tout effrayé; mille idées confuses lui traversèrent l'esprit. Le marquis reconnut le bruit du métier, et sans s'interrompre, tant il était animé : — Que dit la reine? qui est-ce qui l'entoure? Le conseil supérieur avait à considérer qu'il ne dirigeait pas seulement une armée, mais une régence. Je sais qu'il est fort difficile de mener des corps séparés, d'éteindre les rivalités, mais la présence du roi devait tout accommoder. — Mlle de La Charnaye, par une seconde inspiration, s'écria, en entraînant M. de Vendœuvre : — Nous avons tout le temps de causer, il faut aller recevoir ces messieurs, il faut les introduire dans la grande salle. Donnez-moi le bras, monsieur le vicomte, venez avec moi en attendant que mon père se présente.

Le marquis fit quelque résistance pour retenir son ami, mais il céda à cette représentation, que sa fille ne pouvait recevoir toute seule des officiers qu'elle ne connaissait pas. — A tout à l'heure, Vendœuvre, dit le marquis; je vous suis. Ma fille, envoyez-moi Paulet. Je brûle d'être au milieu de vous. Qu'on retienne tout le monde à dîner. Appelez Hubert pour le service, et qu'on nous traite du mieux qu'on pourra; qu'on mande chez Courlay pour avoir du gibier; il doit rester quelques vieux vins, jamais plus belle occasion de les boire; je veux porter la santé du roi et de mes braves amis! — Le bonhomme était transporté, il disait tout cela en criant et frappant le plancher de sa canne.

M. de Vendœuvre suivit Mlle de La Charnaye, qui sanglotait sans pouvoir lui dire une parole. Les gentilshommes étaient déjà réunis dans la grand'salle, pâles, poudreux, balafrés pour la plupart, la tête ou les bras enveloppés de linges et de crêpes. Ils portaient encore leurs habits de campagne, qui n'étaient que de grosses vestes de paysans ou des uniformes si délabrés, qu'on n'y voyait plus trace de galons ni de revers. M. le curé, qui venait de les rejoindre, leur expliquait la situation singulière du marquis, l'ignorance où sa fille l'avait tenu, et il les engageait à garder le silence; ce fut un grand étonnement parmi eux et une grande pitié. — Je le connais, dit M. de Grandchamp, il n'a pas été possible de faire autrement.

A ce moment, Mlle de La Charnaye entrait avec M. de Vendœuvre. Elle parcourut d'un coup d'œil ces visages sinistres, et se laissa tomber sur un siége en s'écriant : — Ah! sans doute, messieurs, mon frère est mort? — Elle se cacha le visage de son mouchoir, et, les émotions qu'elle avait contenues l'accablant à la fois, il fallut la secourir. Pendant ce temps-là, on instruisait M. de Vendœuvre de ces détails

qui étaient encore un mystère pour lui. Il comprit l'effroi qu'il avait dû causer à Mlle de La Charnaye à son arrivée. La jeune fille reprit sa vigueur, et se levant aussitôt : — Messieurs, s'écria-t-elle, je sais vos malheurs; ayez pitié de nous, n'en dites rien à mon père. Je vois maintenant tout l'embarras où je me suis jetée. — Mais parlez, dit M. de Châteaumur : vous avez caché au marquis la mort de son fils? — La savais-je moi-même? dit Mlle de La Charnaye avec des sanglots. Puis elle ajouta dans un mouvement d'irritation douloureuse, et s'adressant à M. de Vendœuvre : J'ai fait plus encore; vous connaissez la violence de mon père, je lui ai caché nos malheurs. Les mauvaises nouvelles le désolaient, les coups des républicains le frappaient au cœur. J'étais seule ici à le garder sans pouvoir le soulager, ou du moins verser mon sang comme nos braves gens pour retarder les désastres qui lui faisaient tant de mal. Que faire? les lettres de mon frère étaient effrayantes, et puis mon frère n'a plus écrit. Il était mort. Comment lui apprendre tout cela? Il n'y eût pas résisté; il dépendait de moi de le tromper. J'ai altéré, j'ai supposé des lettres, cela est bien coupable, mais mon père dormait tranquille, je souffrais seule. Depuis l'affaire de Châtillon, il ignore tout ce qui s'est passé; il croit l'armée triomphante, la reine et le roi délivrés. Messieurs, je vous en supplie, ne le détrompez pas, au nom du ciel! — Elle tendait les bras à M. de Châteaumur, et s'adressait à chacun des gentilshommes. — Je l'ai cru fou, dit M. de Vendœuvre; il parle de Nantes comme si nous en étions les maîtres; il croit que la Loire est à nous et que l'armée marche sur Paris. — Mademoiselle de La Charnaye, vous êtes un ange, dit M. du Retail en lui baisant la main. M. du Retail commandait les quinze ou vingt cavaliers qu'avait fournis la paroisse de Vauvert.

Ces messieurs lui contèrent alors le véritable état des choses, qui rendait plus pitoyables les illusions du marquis. M. de Châteaumur lui dit : — Le pays est sans défense, l'ennemi peut y pénétrer; il faut nous attendre à tout. — Messieurs, interrompit Mlle de La Charnaye, si notre situation vous inspire quelque pitié, reculons autant que possible; mon père en mourrait, secondez-moi. — Cela sera bien difficile, dit M. de Vendœuvre. — Où cela mènera-t-il? dit brusquement un vieux cavalier. — Il faudra bien tôt ou tard le détromper, reprit un autre. Mlle de La Charnaye s'était redressée à ces paroles, le curé vint à son secours. — Nous avions justement à consulter le marquis, dit M. de Vendœuvre. — Cependant on fut de l'avis du curé. Mlle de La Charnaye ne répondait à rien, mais elle insistait en pleurant. M. de

Châteaumur lui-même fit voir le peu d'inconvénient qu'il y aurait après tout à laisser le marquis dans son ignorance. Mlle de La Charnaye leur donna en quelques mots ses instructions. On convint de ce qu'on aurait à répondre, mais surtout de se tenir sur la réserve, de peur de contradiction.

Comme ils causaient encore, la porte de la salle s'ouvrit à deux battans, et le marquis parut appuyé sur un domestique, dans son grand uniforme de capitaine, la croix de Saint-Louis sur la poitrine, l'épée au côté, la cocarde blanche au chapeau, et sa grande canne à la main. Il n'avait pu résister plus long-temps à son impatience; il porta la main au front, et se découvrit. — Messieurs, puisque j'ai l'honneur de vous recevoir en de telles circonstances, et quelque envie que j'aie de vous embrasser et de vous entretenir de tout ce qui nous est si cher, nous allons, s'il vous plaît, à la chapelle chanter un *Te Deum* en réjouissance de nos succès et de la prochaine délivrance de notre malheureux pays.

M. de Châteaumur ne put s'empêcher en se nommant de se jeter dans les bras du marquis. C'était un vieux camarade de garnison. M. du Retail, appuyé sur son sabre, considérait M. de La Charnaye, et une larme roula sur sa barbe grise qu'il avait laissée croître dans cette malheureuse campagne. Ces messieurs voulaient s'excuser de paraître à la cérémonie, mais le curé leur fit signe, et le marquis ajouta quelques mots qui ne permirent pas d'insister. — Ma fille, dit-il à Mlle de La Charnaye, donnez-moi votre bras.

On se mit en marche par une galerie intérieure qui menait à l'oratoire; le marquis marchait le premier, gravement et la tête haute, à côté de M. de Vendœuvre; derrière, venaient les officiers, tristes et parlant bas avec des signes de pitié. Les domestiques et quelques paysans suivaient.

Le prêtre monta à l'autel; les gens de la paroisse s'étaient agenouillés dans le fond, les cloches sonnaient au dehors, et à peine le prêtre avait-il entonné, que le marquis reprit le verset d'une voix éclatante, qui tremblait de joie et qui saisit les cœurs.

L'hymne fini, il dit presque tout haut : — Monsieur le curé, nous pouvons prier pour le roi! — Et, dans un transport toujours croissant, il commença à pleine voix le *Domine, salvum fac regem*. Tous les regards étaient fixés sur lui, et le prêtre, les gentilshommes, les paysans, fondaient en larmes à la vue de ces cheveux blancs et de ce visage vénérable rayonnant d'enthousiasme, qui semblait celui du roi-prophète lui-même.

Après la cérémonie, on reprit le chemin de la salle à manger avec la même solennité. On y avait dressé la grande table qui servait autrefois aux repas de famille. Cette salle était d'une décoration sévère et ancienne, en forme de galerie, régulièrement percée de hautes fenêtres, revêtue de bois de chêne jusqu'à hauteur d'homme, avec un rang de stalles et le siége du maître au milieu, le dossier élevé, et décoré de restes poudreux de panaches. Les parois, noircies par le temps, étaient garnies de trophées de chasse; les armes avaient disparu depuis le commencement de la guerre; tout au fond il y avait un grand crucifix de bois noir, qui dominait l'assemblée.

Mlle de La Charnaye donnait ses ordres d'une voix altérée, s'occupait du repas comme elle l'eût fait en des circonstances moins pénibles, et cette occupation semblait lui donner la force de se contenir. Si l'on a vu, dans une pauvre famille, quelque malheureuse enfant demeurée seule par la mort d'une mère chérie, distraite de sa douleur par les soins de la sépulture, aller, venir, pâle, les yeux gonflés, et puiser une sorte de courage dans ces horribles détails même, on se fera facilement une idée de l'attitude de Mlle de La Charnaye. Les gens qui servaient avaient les larmes aux yeux.

— Messieurs, dit le marquis en entrant, je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasse toute l'armée royale en la personne de mon vieil ami et parent M. de Vendœuvre. — Il le serra sur son cœur; il se croyait au milieu d'un état-major complet du pays. — Quant à ceux d'entre vous, messieurs, que je n'ai pas l'honneur de connaître, reprit-il cordialement, il n'y a point de soldat de l'armée catholique qui soit étranger à la table hospitalière des La Charnaye.

On prit place. Les gentilshommes, rangés autour de la table avec leurs mines farouches, le désordre de leurs armes et de leurs habits, composaient une scène étrange et sinistre; on eût dit un conciliabule de ces brigands romanesques qui s'assemblent dans les vieux manoirs d'Allemagne. Ils gardaient le silence. Mlle de La Charnaye, qui montra dans cette circonstance un courage et une force d'esprit au-dessus de son âge et de son sexe, était obligée de les provoquer, de ranimer sans cesse la conversation, afin que le marquis ne soupçonnât rien de leur contenance. MM. de Vendœuvre et de Châteaumur, qui la comprenaient, la secondaient de leur mieux. — Reprenons le discours, dit le marquis au bruit des verres; quelle est la raison véritable de votre retour? Est-ce le mal du pays, ou s'amuse-t-on à prendre des quartiers d'hiver? — L'un et l'autre, dit M. de Vendœuvre en essayant une gaieté forcée. — Et que signifie ce répit? Je suis per-

suadé que Gaston n'est point revenu parce qu'il a deviné mon sentiment.

On regarda Mlle de La Charnaye, qui baissait ses yeux humides.

— Au surplus, reprit le marquis, je n'y entends rien, et je n'en saurai probablement pas davantage, si vous ne prenez la peine de me détailler vos opérations.

Les gentilshommes s'entreregardèrent. Mlle de La Charnaye adressa un coup d'œil suppliant à M. de Vendœuvre. M. de Vendœuvre prit la parole, et, la consultant du regard, raconta en gros, avec précaution, ce qu'il supposait qu'on avait dit au marquis, sauf quelques contradictions qu'il se hâta de rectifier sur ses promptes réclamations. — Vous allez voir, interrompait le marquis, que je sais mieux les mouvemens que les officiers qui les commandaient... Mais je sais fort bien aussi, ajouta-t-il en souriant, que cela est commun en campagne, et que le soin des détails masque l'ensemble. — En effet, reprit M. de Vendœuvre, vous savez pour le moins aussi bien que moi la marche progressive de l'expédition. Quant aux plans ultérieurs, nous les ignorons; le conseil s'est recruté depuis peu de hauts personnages. Nous autres petits officiers, nous n'y avons point d'accès. Il faut se contenter d'obéir. — C'est pourquoi, sans doute, on n'a fait aucun cas de mes avis, dit le marquis; je m'y attendais. Il s'agit bien d'étiquette dans les circonstances où nous sommes. C'est moi, pourtant, qui ai parlé le premier de marcher sur Nantes. Il m'en souvient, je le disais à M. de Granzay. N'est-ce pas vrai, monsieur de Granzay?

Il attendait la réponse, mais personne ne répondit. M. de Granzay était mort à l'affaire du Moulin-aux-Chèvres; les officiers consternés se regardèrent. — M. de Granzay n'est-il pas là? reprit le marquis. — Il était pressé d'affaires dans sa terre, il y est allé, dit M. de Vendœuvre. — Il vous le dira à son retour, dit le marquis; j'avais proposé mon plan à Fontenay, mais alors nous étions loin de prévoir les victoires de Saumur, de Torfou, de Chollet. A ce propos, il faut que je vous félicite, monsieur de Thiors; je sais comment vous vous êtes conduit à Chollet, et j'ai reconnu le brave camarade que j'avais l'honneur de commander à Thouars.

Il y eut encore un profond silence. M. de Thiors avait été tué à cette même bataille de Chollet si funeste aux royalistes. — Monsieur de Thiors, où êtes-vous? dit le marquis en tournant le visage çà et là comme cherchant des yeux. Ce regard éteint perça au cœur tous les assistans. — M. de Thiors est en commission avec un détachement,

dit M. de Châteaumur. — Que Dieu le conduise! dit le marquis: nous boirons à sa santé, car que ne vous dois-je pas, mes voisins et mes amis, pour le soulagement que vous m'avez donné dans ma solitude? J'apprenais vos belles actions, et mon cœur battait, pour ainsi dire, à chaque coup de canon; j'étais, par la pensée, au milieu de vous; j'étais avec mon fils à Coron, j'étais avec M. de Torchebœuf quand il enleva la redoute de Mortagne, s'élançant au cri : Tue, les républicains! — Le marquis s'était animé : — Vous ne dites rien, monsieur de Torchebœuf; il faut pour ce coup que je vous embrasse.

Il se leva pour aller à lui avec cette lenteur incertaine des aveugles. M. de Vendœuvre le retint sans savoir que dire. Un vieil officier, embarrassé de ce silence et de ces excuses, dit d'un ton brusque : — Torchebœuf est mort! — Le marquis s'arrêta et fit le salut militaire : — Il est mort, honneur à lui!

Il se rassit et reprit un peu après : — En effet, je savais mieux que vous ce qui se passait là-bas, et j'aurais de quoi vous faire rougir tous de modestie. Buvons donc, messieurs, à la santé des braves, ces dernières bouteilles du meilleur vin qui me reste. Mais avant tout, messieurs... Il se leva et, haussant son verre : — A la santé de notre jeune roi!... Que le Seigneur, qui l'a miraculeusement délivré, lui donne victoires sur victoires, et le porte, de sa main puissante, jusque sur le trône de ses ancêtres! Le roi est mort, vive le roi!

L'enthousiasme gagna les officiers; ils choquèrent leurs verres en criant: Vive le roi! Le marquis reprit : — Que son auguste mère, entourée de Français fidèles, puisse à jamais oublier ses malheurs! — Vive la reine! s'écrièrent les officiers. M. du Margat, le bras tendu, le verre à la main, cria encore une fois après les autres : Vive le roi! Ce vin généreux l'avait échauffé, il avait les yeux humides, et, tandis qu'il regardait fixement le marquis, une grosse larme tomba dans son verre. — Et maintenant, continua le marquis, buvons à ces illustres chefs que je voudrais serrer dans mes bras : à MM. de Lescure, Bonchamps et Cathelineau!

Or, Cathelineau, Lescure et Bonchamps étaient morts; les verres se choquèrent en silence.

— A vous, Châteaumur! à vous, Thianges! à vous, messieurs de Rivarennes et de Montglas!

MM. de Rivarennes et de Montglas avaient été écrasés, avec toute leur troupe, à Nantes, dans un retranchement. M. de Châteaumur fut obligé de pousser les officiers immobiles à ce toast.

— A vous encore, mon brave Crugy!

On fit encore silence autour de la table dégarnie. Crugy avait été pris par les bleus et fusillé.

— A vous tous enfin, dont le bras a été de quelque secours à mon roi! s'écria le marquis dans son transport. En cette qualité, messieurs, vous permettrez à un père de se souvenir, après les plus dignes, d'un fils bien-aimé qui fait sa gloire. — Et il ajouta d'une voix fière et sonore : — A Gaston de La Charnaye!

Mlle de La Charnaye, déjà si pâle, pâlit encore en regardant son père. A ces derniers mots, les cœurs se fondirent, les larmes se firent passage et coulèrent de tous les yeux.

On se remit ensuite à parler de la guerre, quoique ces messieurs fissent tous leurs efforts pour en écarter la conversation. M. de Vendœuvre sentit la convenance de ne pas prolonger une scène si pénible à Mlle de La Charnaye, que tant d'émotions devaient accabler, Il en conféra tout bas avec M. de Châteaumur. On convint de prétexter, chacun de son côté, des affaires partiéulières, des commissions dans diverses paroisses, pour se retirer au plus tôt.

En ce moment, un domestique vint dire quelques mots à Mlle de La Charnaye, qui avertit tout bas M. de Vendœuvre qu'un homme de l'armée venait d'arriver dans la cour et demandait à parler à ces messieurs. Cet homme, qui était des leurs, et qu'on avait laissé pour mort aux environs de Saint-Florent, avait rencontré dans la déroute un gentilhomme des environs, M. de Vieuville, qui l'avait chargé de rejoindre ses chefs et de répandre dans les châteaux, notamment à Vauvert, les nouvelles de la guerre. Ces nouvelles étaient épouvantables. Le passage de la Loire s'étant effectué le 16 novembre, les bleus allaient envahir le pays laissé sans défense. Les terribles colonnes infernales, chacune de douze cents hommes, devaient partir de divers points et sillonner le Bocage en tout sens, saccageant, brûlant, exterminant les hommes et les habitations. Le plan était déjà mis à exécution. Le paysan racontait des détails effroyables : on brûlait les bois, on pillait les fermes, on égorgeait les enfans et les femmes. Caché dans les genêts, il avait vu lui-même des choses horribles, et notamment des soldats ivres qui passaient, après l'incendie d'un village, avec des lambeaux de chair humaine à la pointe de leurs baïonnettes. M. de Vieuville mandait expressément qu'une de ces colonnes, qui marchait dans la direction de Vauvert, n'en devait plus être qu'à trois journées. Déjà ces nouvelles couraient et jetaient l'épouvante de village en village.

M. de Vendœuvre fit appeler ses compagnons successivement, et,

après le premier moment de consternation, il fut décidé tout d'une voix qu'il fallait faire un dernier effort, courir au-devant des bleus, les écraser, et sauver le château ou périr. Ils dépêchèrent aussitôt, de concert avec M. de Vieuville, des gens de la maison dans les environs, pour y réunir tout ce qu'ils trouveraient d'hommes en état de marcher. On dit au marquis, déjà préparé pour ce départ, qu'un ordre subit rappelait les divisions, ce qu'il n'eut pas de peine à croire. Le soir, le tocsin sonnait dans les paroisses voisines. Les émissaires couraient de ferme en ferme, y jetant l'alarme; et tout ce qui restait de fermiers, de valets, de vieillards même, devait se trouver réuni à la Croix-Bataille, à une demi-lieue de Vauvert. Les paysans qui avaient vu les horreurs de cette guerre juraient de se faire hacher sur les routes pour s'opposer aux bleus. Des octogénaires, des femmes, des enfans, étouffant leurs pleurs, les accompagnèrent au rendez-vous.

A Vauvert, les gentilshommes trouvèrent à grand'peine à changer leurs chevaux, qui étaient exténués. Quelques-uns partirent à pied avec les paysans; ils n'eurent pas le courage de laisser voir à Mlle de La Charnaye tous les dangers de la situation. M. de Vendœuvre l'embrassa en pleurant dans un coin, et lui dit seulement, en lui serrant les mains, qu'il fallait s'en remettre du tout à la Providence, et que du moins Dieu n'oublierait pas qu'ils étaient morts à son service. Le marquis, croyant qu'il s'agissait d'une mesure victorieuse, embrassait les officiers avec un transport qui redoublait leur abattement. Il demanda qu'on ouvrît une fenêtre qui donnait sur la cour pour assister en quelque sorte à leur départ. Là, ils furent obligés de contenir les gémissemens de quelques femmes du pays qui les entouraient. Comme ils allaient partir, ils virent encore à la fenêtre la tête blanchie du marquis qui leur faisait de la main des signes d'adieu et qui leur criait de revenir dans peu. M. de Vendœuvre lui répondit qu'ils n'y manqueraient pas, tandis que son domestique pleurait en serrant la sangle de son cheval. Le marquis cria une dernière fois : Vive le roi! — Vive le roi quand même! lui répondirent les cavaliers en partant au galop.

Mlle de La Charnaye en savait assez pour s'attendre aux plus grands malheurs. Elle prit ses précautions, fit enlever les images et les écussons sur les murs et dans les salles du château; enfin elle se concerta avec Paulet le jardinier, pour se préparer un asile en cas de besoin dans une petite loge qu'il avait au bout du parc. Elle se procura également un habillement complet de paysan qu'elle mit en réserve

pour le substituer dans l'occasion aux habits de son père, qui étaient fort simples, mais qui pouvaient encore éveiller les soupçons.

Le lendemain de ce jour, le marquis était rayonnant de joie et de belle humeur. Le départ des gentilshommes lui avait échauffé la tête. Il ne parlait plus que d'aller rejoindre la reine et le conseil supérieur. Il se reprochait de n'avoir point suivi l'état-major. Pour la première fois, il demanda lui-même à s'aller promener dans le jardin. — Gaston ne nous a donc point écrit? dit-il. — Vous avez entendu, mon père, ce que vous disait hier M. de Châteaumur. Son corps d'armée est séparé de ces messieurs, il n'a pu les voir avant leur départ. Quant aux nouvelles, nous ne pouvions en avoir de plus fraîches; il nous écrira bientôt sans doute. — D'où vient, dit le marquis en prenant une prise de tabac, que je n'ai point... non, vraiment, je n'ai pas ma croix. — Mlle de La Charnaye l'avait détachée le matin même. — C'est moi, mon père, qui l'ai fait enlever, reprit-elle toute troublée; M. de Vendœuvre a paru surpris hier de vous la voir, et m'a dit qu'on était convenu à l'armée de s'interdire les marques de distinction qui pouvaient choquer les paysans. — C'est une très mauvaise idée qu'ils ont eue là, et ces messieurs l'entendent fort mal. J'ai gagné ma croix, morbleu, et je n'empêche personne d'en faire autant. Je n'ai pas vu d'ailleurs qu'elle m'ait fait mépriser de mes gens à Parthenay.

La promenade s'acheva gaiement; le marquis sifflait au retour la marche des gardes françaises, ce qui ne lui était point arrivé depuis plus d'un an. Un nouvel embarras, comme on l'a vu, se présentait à Mlle de La Charnaye. Il était poursuivi par l'idée de porter l'hommage de son dévouement aux pieds de la reine, et d'assister sur les lieux aux triomphes de l'armée royaliste. Elle épuisa toutes les objections : le marquis, dans son erreur, et croyant le pays libre, les combattait aisément. Elle essaya, pour l'amuser et gagner du temps, d'écrire de nouvelles lettres; mais dans ces circonstances ce rôle lui devenait insupportable, c'était pour elle un vrai supplice, et la plume lui tombait des mains. Elle était tentée à chaque instant de se jeter aux genoux de son père et de lui tout avouer.

Les gentilshommes, en partant, avaient promis d'envoyer, jour par jour, des informations par des messagers. Ce qui restait de ces pauvres familles attendait dans les transes le signal de leur ruine. On avait calculé, d'après la marche des colonnes ennemies, le moment où elles devaient paraître si elles n'étaient point arrêtées. On croyait entendre de minute en minute la fusillade et l'horrible clameur des

bleus se ruant dans les fermes. Quatre jours s'étaient passés dans ces angoisses, car on savait que les hommes qui étaient partis ne devaient point aller loin, ni surtout tenter de rejoindre l'armée royale. Le cinquième jour, rien de nouveau encore. On ne savait que penser. L'espérance commença de renaître, et les femmes, qui s'étaient retirées dans les bois, reprirent quelque confiance.

Or, voici ce qui s'était passé. Les gens de Vauvert, dirigés par M. de Thianges, le plus vieux commandant, avaient rencontré, après deux jours de marche, un détachement qu'on ne s'était pas donné la peine d'examiner et qui était peu considérable; les paysans étaient si résolus, qu'on ne put les retenir. Les bleus ne tinrent pas à la première charge, qui fut terrible; ils furent écrasés, sauf quelques fuyards qui se replièrent, car ce détachement n'était que l'avant-garde de la colonne. Les Vendéens, ne s'en doutant point, excédés par les fatigues du combat et d'une longue marche, allaient s'arrêter et camper sur la place, quand la colonne arriva guidée par les fuyards. Les paysans sautèrent dans les haies et soutinrent pendant huit heures l'effort de onze cents hommes; ils n'étaient guère qu'une centaine après le premier combat. Les munitions leur manquèrent bientôt; on chargea les fusils avec de vieux boutons et des louis d'or qui restaient aux officiers. Les bleus, furieux, s'engagèrent dans les taillis; on se battit corps à corps, les paysans furent égorgés l'un après l'autre. MM. de Châteaumur et de Vendœuvre, voyant tout perdu, se jetèrent à cheval dans les rangs des républicains et tombèrent hachés en pièces. M. de Thianges fut pris à vingt pas de là et percé de coups de baïonnettes. Quelques hommes s'échappèrent, sautant de fossé en fossé, en tirant leurs dernières balles.

L'un de ceux-là, Pierre Gourlay, arrive vers le milieu de la nuit à Vauvert, exténué, couvert de plaies; il n'avait eu que le temps de tout raconter, et tombe à demi mort. On fait courir la nouvelle, les femmes se réveillent, on frappe de porte en porte, toute la paroisse est en fuite; Paulet monte au château, réveille Jeanne la fille de ferme, Colombe la femme de chambre, qui couchait à l'entrée des appartemens, et lui dit qu'il faut qu'il entre et qu'il parle à mademoiselle, qu'il y va de la vie de ses maîtres.

Mlle de La Charnaye couchait, en cas d'évènement, dans une pièce qui précédait la chambre de son père. Depuis quelque temps, elle ne dormait plus, ou n'avait qu'un sommeil agité par de sombres imaginations. Il lui semblait chaque nuit voir arriver les troupes républicaines : le bruit de la cloche, l'aboiement d'un chien, les mugisse-

mens de l'étable, la réveillaient en sursaut et lui donnaient le frisson. Souvent, glacée d'effroi et n'osant crier, elle allait trouver Colombe au milieu de la nuit, et lui jetait les bras autour du cou, faisant d'horribles frayeurs à cette pauvre fille.

Cette nuit-là, Mlle de La Charnaye se débattait sous l'obsession d'un rêve affreux. Elle est réveillée à demi par le bruit d'une porte; elle se dresse sur son séant, entend des voix confuses; une lumière brille, un homme se précipite dans sa chambre. — Silence, c'est moi, mademoiselle, dit Colombe à demi nue. Mais Mlle de La Charnaye ne pouvait se remettre de son tremblement; elle reconnut enfin Paulet le jardinier. — Mademoiselle, nous sommes perdus, nos gens sont morts, les bleus arrivent. — Plus bas, dit Colombe avec effroi en montrant la porte du fond. Mlle de La Charnaye, pâle, engourdie, ne savait ce qu'on voulait lui dire. — M. de Vendœuvre est mort, reprit Paulet; M. de Thianges est mort; les bleus s'avancent pous nous tuer. Pierre les a vus. Il faut vous sauver, vous et monsieur le marquis. Il n'y a plus personne à Vauvert. Les bleus étaient hier à Clisson. Ils ont brûlé la Frette. Ils seront peut-être ici dans deux heures. — Le pauvre homme bredouillait et disait tout pêle-mêle. Mlle de La Charnaye ne répondait pas. Colombe et le jardinier la pressaient, les larmes aux yeux; elle s'écria enfin : Que faire? ô mon Dieu! que voulez-vous que je fasse? — Il faut venir avec nous, *nous avons de quoi vous retirer;* nous nous ferons tuer pour monsieur le marquis. — Non, c'est impossible, dit Mlle de La Charnaye égarée; je vous en prie, Paulet, ne me quittez pas. Oui, descendez, vous nous suivrez.

Elle s'était levée, elle allait et venait dans la chambre. Paulet redescendit à la hâte. — Laissez-moi, laissez-moi, dit-elle à Colombe, qui s'agitait autour d'elle. Mon Dieu! je vais mourir assurément avant de quitter cette maison.... Mon Dieu! donnez-moi la force.... Allez m'attendre, Colombe.

La femme de chambre sortit. Mlle de La Charnaye se laissa tomber sur son lit. Elle sentait qu'il devenait impossible d'abuser plus longtemps son père; elle était résolue à tout lui déclarer, et l'idée de la scène qui allait suivre la jetait dans l'anéantissement. C'était la foudre dont elle allait le frapper tout à coup; il pouvait la maudire, ou perdre la raison, ou se livrer aux bleus. Elle se levait comme dans la fièvre, en disant d'une voix brève et désespérée : « Oui, je lui dirai tout. »

Elle alla jusqu'à la porte; mais la pensée que son père dormait paisiblement et qu'elle allait lui porter ce coup dans un tel moment,

l'embarras des premières paroles qu'elle devait dire, la firent encore fléchir. Elle demeurait sur le pied de son lit dans une sorte d'agonie. Colombe rentra doucement, et, la voyant en cet état, courut à elle, la pressant, disant que tout était prêt, qu'il n'y avait pas une minute à perdre. Mlle de La Charnaye se redressa, animée d'une inspiration subite. — Où nous mène Paulet? — A la serre du parc. — Seul? — Il a tout arrangé pour que la route soit sûre. — Essayons. A la volonté de Dieu!

Elle prit dans une armoire un paquet de hardes qu'elle ordonna à Colombe de porter au marquis à la place des vêtemens qu'il avait quittés la veille. Elle se mit ensuite à genoux sur son prie-dieu, et y resta quelques instans; elle mit en ordre certains objets, choisit des papiers, ferma des coffres, et entra chez le marquis.

Le jour ne pointait pas encore; M. de La Charnaye dormait profondément, elle le réveilla d'un ton doux et ferme. — Mon père, il faut partir; M. de Sainte-Flaive, qui n'a point suivi ces messieurs, envoie tout exprès vous demander si vous avez encore le désir de rejoindre l'armée. — Oui, certes, dit le marquis à demi réveillé. — Il faut donc nous mettre en route, il nous attend jusqu'à ce soir; c'est à huit lieues d'ici. Puis M. de La Frette est mort. — Il a été tué? — Oui, mon père. — Le marquis se mit sur son séant et joignit les mains. — Encore un, ô mon Dieu! que vous recevrez sans doute dans votre gloire.

Le temps pressait, et Mlle de La Charnaye en sentait tout le prix. Le moindre bruit au dehors la faisait défaillir. — Il est, ce me semble, un peu grand matin, dit le marquis. — Il fait grand jour, dit Mlle de La Charnaye. Elle avait réponse à tout; elle avait tout préparé; elle montrait tout à coup un calme, une force d'ame, une présence d'esprit, une habileté admirables; elle trouvait à point les prétextes, les expédiens; elle alla jusqu'à expliquer qu'il était convenable de paraître en habits de deuil à cause des pertes de l'armée, et qu'elle n'avait pu s'en procurer que chez un des fermiers, parce que monsieur le curé n'en avait point; que cette nouvelle était tout-à-fait imprévue; qu'il faudrait aller à pied, parce qu'on avait équipé des cavaliers avec tous les chevaux de la maison, et qu'on avait donné les bœufs à des métairies ruinées; enfin, que si l'on trouvait M. de Sainte-Flaive parti, on rejoindrait l'armée comme on pourrait. Mlle de La Charnaye elle-même n'avait plus d'autre espoir que de se réunir à quelques débris des bandes vendéennes, au milieu desquelles ils seraient plus en sûreté que dans une terre isolée et livrée à l'ennemi. Elle ajoutait sur l'état du pays des détails qui pouvaient préparer le

marquis à la triste réalité : qu'il serait bon de prendre des précautions; que les bleus avaient des espions et peut-être des bandes armées dans le Bocage; à quoi le marquis disait d'un air de grande confiance : — Oh! ils n'oseraient pas s'y frotter! — Elle dit aussi que Paulet et les *chappuseurs* (bûcherons) les hébergeraient de leur mieux sur la route. — C'est bien fait quant à toi, dit le marquis; pour moi, je suis habitué au bivouac. Mes infirmités m'ont amolli, mais je ne suis pas encore si vieux que je ne puisse m'y résigner fort bien. — Mlle de La Charnaye n'osait le presser davantage, quoiqu'elle s'attendît de minute en minute à entendre le cri des bleus. Elle allait vers la fenêtre et prêtait l'oreille aux bruits de la campagne. Elle demeura calme et résignée dans cette situation terrible, et dit doucement à son père de s'habiller. Le marquis ne fit aucune difficulté. Ses désirs aidèrent à le tromper aisément.

Mlle de La Charnaye se retira dans l'autre pièce et se mit au balcon, pâle, palpitante, les yeux fixés au loin sur la cime des bois. Paulet montait de moment en moment, d'un air effaré, pour dire qu'on se hâtât, et qu'il n'y avait plus personne à Vauvert. Mais on ne pouvait se résoudre à inquiéter le marquis. Il s'écoula une demi-heure mortelle. — Nous mourrons ici, dit Mlle de La Charnaye, si c'est la volonté de Dieu. — Elle avait donné l'ordre à toutes les personnes qui restaient dans le château de s'en aller. Ces braves gens avaient obéi à la dernière extrémité, et quand ils avaient su qu'ils ne pourraient suivre leurs maîtres. En ce moment, Colombe arriva, les yeux gonflés de larmes, pour faire ses adieux. — Tu ne viens donc pas avec nous? dit Mlle de La Charnaye. — Les sanglots coupaient la parole à la pauvre enfant. — Où voulez-vous que j'aille, mademoiselle? Gratien est mort; je n'ai plus que vous dans le monde, et je n'ai plus qu'une chose à faire pour votre service. Je veux garder votre maison. Une pauvre fille toute seule! ils n'oseront peut-être pas lui faire de mal, ni rien prendre... J'aurai soin de votre bien... et quand vous reviendrez... vous retrouverez... — Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Paulet fut obligé de les séparer. Il prit Colombe par le milieu du corps et l'emporta. Il fut impossible de la décider à quitter le château. On entendit bientôt la voix du marquis. Il se plaignait que l'étoffe de ses habits était bien grossière. Il était complètement déguisé en paysan. Mlle de La Charnaye lui dit qu'en effet c'étaient ceux de Hubert, qui avait perdu sa mère l'an passé, et qu'on était encore trop heureux, dans la misère du pays, d'avoir pu se les procurer. Avant de partir, elle ajouta aux bijoux qu'elle emportait vingt-cinq

louis, qui étaient tout l'argent qui restait au château; enfin elle avertit Paulet, qui marcha devant eux en silence. Les gens de Vauvert avaient voulu emmener le marquis au milieu d'eux, mais Mlle de La Charnaye avait défendu qu'on l'approchât, de peur qu'une imprudence n'éveillât ses soupçons; ces bonnes gens, d'ailleurs, ne pouvaient lui offrir des ressources meilleures que celles qu'elle avait concertées avec le jardinier.

On descendit dans le jardin qui menait au parc, mais on passa derrière une haie qui côtoyait la grande avenue. Paulet, comme il était convenu, les accompagna près d'un grand quart de lieue; après quoi Mlle de La Charnaye le supplia de rejoindre sa femme et ses enfans, qu'il avait dépêchés avec d'autres femmes de la paroisse. Elle ajouta, pour l'y décider, qu'elle savait son chemin jusqu'à la serre du bois. C'était une masure qui avait servi autrefois de rendez-vous de chasse. Paulet s'en alla lestement par un sentier détourné.

Les chemins qu'ils suivaient, à travers des terrains inégaux couverts de bois et d'ajoncs, et coupés de marais, étaient véritablement inextricables pour des gens étrangers au pays; mais Mlle de La Charnaye avait passé sa vie dans ces campagnes, et les avait souvent parcourues à cheval avec son frère. La saison où l'on était ajoutait aux difficultés de la route. Le bois mort et les feuilles sèches avaient effacé les chemins frayés; les eaux de pluie amassées inondaient les bas-fonds; certains passages profondément encaissés n'étaient plus que le lit d'un torrent entraînant les terres délayées, et laissant à peine çà et là un rebord praticable; souvent une vaste mare, un vrai lac à demi glacé, comblant le ravin, arrêtait tout net les voyageurs, et les forçait de se détourner à travers des halliers. Le ciel était brumeux, une bise humide et froide sifflait à travers le bois sec. Des troupes de fuyards, tant de Vauvert que des paroisses voisines, des femmes, leurs enfans sur le dos, des vieillards se traînant à peine un bâton à la main, le fusil en bandoulière, sillonnaient le pays en tout sens. On s'épouvantait les uns les autres quand on venait à se rencontrer, et chaque troupe se croyait en face des bleus. Souvent on tombait, au tournant d'une haie, au milieu d'une famille entière, qui s'arrêtait au bruit des pas; Mlle de La Charnaye se sentait défaillir, et quand elle avait trouvé la force de dire au marquis quelles gens c'étaient, le marquis, grave et tranquille, se mettait à crier : — C'est toi, un tel; c'est donc aujourd'hui marché aux bœufs? — Mlle de La Charnaye regardait ces bonnes gens en mettant un doigt sur la bouche. — Oui, monsieur le marquis, répondait le fer-

mier ébahi. Et tous se découvraient et les regardaient passer avec pitié et respect. D'autres fois c'était un homme qui se glissait dans les buissons à leur approche en froissant les branches. — Quel est ce bruit? demandait le marquis. — Quelque daim effarouché qui gagne son gîte, répondait Mlle de La Charnaye, plus morte que vive. Et puis elle essayait de glisser dans la conversation certaines conjectures qui pouvaient préparer le marquis à ne trouver ni M. de Sainte-Flaive ni sa maison à la fin du jour. Il leur arriva plusieurs fois d'échapper à la mort comme par miracle, passant à chaque instant au bout du fusil de quelque paysan guettant les bleus à l'affût. Mlle de La Charnaye lui faisait un signe, et l'homme, abattant son arme, ôtait son chapeau.

A un certain moment, le marquis s'arrêta, prêtant l'oreille dans le silence des bois, où criaient à peine quelques feuilles. — Qu'est-ce que cela, ma fille? N'entendez-vous pas le tambour? — Ils s'arrêtèrent. — Je n'entends rien, dit Mlle de La Charnaye. — Écoutez bien, c'est comme le bruit du tambour. — J'entends; mais vous savez que le moulin de Catheleine est de ce côté. — Cela est fort possible. J'ai toujours le tambour dans l'oreille.

Ils se remirent à marcher. Un peu après, on entendit comme le bruit d'une fusillade éloignée. — Je vous jure, mon enfant, que j'entends la mousqueterie. — Comment cela se pourrait-il? dit Mlle de La Charnaye en laissant tomber ses bras le long de son corps. — Laissez-moi faire, reprit le marquis. Il se mit à genoux et porta son oreille contre terre. — C'est une fusillade, et des mieux nourries; le bruit cesse... il reprend. — A moins, dit Mlle de La Charnaye, qu'il n'y ait quelque noce dans les environs... ou que les garçons ne s'exercent au tir. — Il faut que ce soit cela; un exercice militaire commandé par ces messieurs.... Je le conseillais depuis long-temps. Il n'est pas possible que l'ennemi... nous saurions quelque chose. — Il reprit sa marche d'un air convaincu. Mlle de La Charnaye tremblait et doublait le pas. — Vous me faites marcher bien vite, dit le marquis en souriant. Mlle de La Charnaye saisit cette occasion de déclarer qu'il ne fallait plus songer à gagner le terme du voyage; elle fit valoir le mauvais état des chemins, qui leur permettait à peine d'arriver au lieu où Paulet les devait attendre.

Cette triste journée fut bien longue. Paulet parut enfin à quelques pas de la masure qu'il avait préparée à la hâte pour recevoir le marquis. Son premier mot fut qu'il fallait y passer la nuit, comme il avait été convenu avec Mlle de La Charnaye, et que M. de Sainte-

Flaive était déjà parti. Le marquis, fatigué et assez mécontent, demanda aussitôt du feu pour sécher ses pieds; mais Paulet, qui savait la guerre, avertit Mlle de La Charnaye que la fumée trahissait les *caches* et attirait les patrouilles. Il s'excusa tout haut comme il put sur ce qu'il n'avait rien de ce qu'il fallait. Ils se consultèrent ensuite, lui et Mlle de La Charnaye, tandis que le marquis s'arrangeait pour dormir. Mlle de La Charnaye, épuisée par les émotions de la route et l'abandon où elle se voyait, se mit à fondre en larmes. Paulet avait le cœur brisé. Il pensa qu'il serait moins douloureux à la jeune fille de se trouver au milieu de gens du pays; il lui dit qu'on venait d'établir un *refuge* à peu de distance, et qu'il les y conduirait le lendemain en prenant toutes les précautions convenables; que la contrée, fouillée en tous sens, était à feu et à sang; que les bleus étaient sans doute à Vauvert, et qu'elle serait du moins plus rassurée au milieu de ses paysans. Il sortit en ajoutant qu'il reviendrait les prendre au point du jour.

Le lendemain, on annonça au marquis qu'on allait se mettre en route comme on pourrait pour rejoindre l'armée, en lui faisant espérer qu'on trouverait plus tard quelque monture, quelque voiture à bœufs. — Assurément, dit-il avec gaieté, si l'on sait que j'ai fait à pied ces quarante lieues, l'armée me saura gré de ce pèlerinage. — On partit. Paulet frayait le passage une hache à la main, abattant les branches et maudissant les mauvais chemins qu'il fallait prendre.

On arriva au refuge trois ou quatre heures après la tombée de la nuit. Paulet prit les devans pour répondre aux *qui vive* des paysans et les prévenir, puis il revint chercher les voyageurs avec un flambeau de résine. Ces refuges étaient des habitations établies au cœur de bois épais et faites de piquets et de palissades; les troncs d'arbres servaient de colonnes, et les branches de toits; des charrettes acculées et tendues de toiles abritaient toute une famille; des villages entiers se sauvèrent ainsi dans cette terrible guerre. On a retrouvé de ces refuges qui étaient devenus de véritables villes, et où l'on voyait des vestiges de places et de rues tracées parmi les arbres.

On mit le marquis dans une hutte un peu écartée, et Paulet, avant de s'en aller, promit à Mlle de La Charnaye qu'il reviendrait le lendemain avant le jour lui donner des nouvelles et lui dire s'il avait trouvé un asile plus sûr, ou s'il y avait quelque moyen de gagner Bressuire. Mlle de La Charnaye ne put reposer un instant au milieu de cette population éplorée. Vers minuit, il y eut une alarme. De hardis paysans, qui se glissaient jusqu'aux avant-postes des bleus,

vinrent annoncer que les républicains, guidés par un traître, devaient s'avancer vers le refuge. On tint conseil, et l'on décida que dans tous les cas il fallait se disperser dans les environs, quitte à revenir si ce n'était qu'une fausse alerte. Deux heures après, un paysan placé en sentinelle accourut, et avertit qu'on n'avait que le temps de s'enfuir, et qu'un fort détachement marchait dans la direction du bois. Cette nouvelle jeta partout le trouble et l'épouvante. Déjà beaucoup de monde s'était enfui. Les mères, dans un morne désespoir, serraient leurs enfans endormis sur leur sein; on attachait les bestiaux aux palissades. Mlle de La Charnaye, dans ce désordre, ne savait plus que devenir : Paulet lui avait expressément recommandé de l'attendre, et Paulet n'arrivait pas. Elle ne savait à qui demander assistance parmi ces gens égarés, où chacun avait trop à craindre pour s'occuper des autres, où le rang, l'âge et le sexe étaient méconnus, où il eût fallu se sacrifier pour traiter avec les égards convenables un pauvre aveugle comme le marquis. Heureusement celui-ci, accablé de fatigue, dormait profondément. Abandonnée, voyant tout le monde se disperser çà et là, ne sachant plus sa route, incertaine si, de part ou d'autre, elle ne tomberait pas au milieu des bleus, elle voulut obstinément attendre la mort, et s'accroupit comme folle au pied d'un arbre, en dehors de l'abri souterrain où dormait son père. Un paysan armé, qui remarqua des vêtemens blancs, lui demanda ce qu'elle faisait là. — J'attends Paulet de Vauvert. — Cet homme lui dit que Paulet venait d'être pris et sans doute fusillé. — On nous tuera donc à cette place, mon père et moi, dit-elle en baissant la tête.

Le jour pointait, on entendit des coups de fusil assez rapprochés, et l'on vint dire qu'on avait mis le feu en plusieurs endroits du bois. Le trouble s'accrut, on se mit à courir; des hommes prenaient des vieillards sur leurs épaules; il ne restait presque plus personne. Mlle de La Charnaye ne bougeait point; le même paysan qui lui avait parlé la souleva par-dessous les bras pour la forcer à fuir. Elle se leva, réveilla son père, et le mena dans le premier chemin qui s'offrit à elle.

Le bois était désert, on n'entendait plus rien. Le marquis fit des questions, sa fille lui dit qu'ils avaient couru des dangers; il se moqua de ses frayeurs, et lui reprocha, en riant, de n'être point de la famille; il se plaignit ensuite de la fatigue. Elle n'y put tenir plus long-temps et fondit en larmes. Le marquis l'entendit sangloter, et, se méprenant sur la cause de ses pleurs, il se récria aussitôt : — Ah! ma

pauvre enfant! j'ai le courage de me plaindre, et je ne songe point que c'est toi qui souffres le plus, toi qui es faible et si peu accoutumée à ces fatigues; tu dois avoir bien mal dormi cette nuit, et voilà des journées bien au-dessus de tes forces. Courage, ma fille, nous trouverons enfin quelque chariot dans ce maudit pays, et, une fois à Bressuire, nous sommes hors de peine. — Elle saisit cette occasion de lui dire qu'ils étaient obligés de faire de grands circuits, et elle eut encore le courage de colorer de divers prétextes tout ce qui pouvait sembler étrange au vieillard; mais le moindre bruit, la chute d'une feuille, le vol d'un courlis, le cri d'un geai, lui coupaient la parole et la glaçaient d'épouvante.

Ils arrivèrent sur la lisière du bois, où il y avait un chemin assez large, profondément sillonné par les charrettes; mais, craignant d'y être trop en vue, Mlle de La Charnaye prit un sentier qui le longeait derrière une haie, et que les piétons avaient pratiqué durant les temps d'hiver, où le grand chemin était inondé. Mlle de La Charnaye était exténuée. Des marches longues et pénibles, sans sommeil et sans repos, des secousses violentes, de mortels accès de terreur, tout avait concouru à l'accabler. De plus, elle n'avait rien mangé depuis vingt-quatre heures, parce qu'elle donnait à son père le peu de vivres qu'elle avait pu se procurer. Elle n'avait pas senti d'abord ce besoin dans l'état de fièvre où elle était; mais ses forces étaient vaincues, elle avait les pieds enflés et tout le corps endolori; son père, malgré ses efforts, l'accablait encore en s'appuyant sur son bras; elle tomba dans une extrême faiblesse et vit le moment où elle ne pourrait plus marcher. Elle se souvint qu'il lui restait un peu de pain de la veille, qui pourrait la soutenir; il y en avait moins qu'elle ne pensait, et ce n'était qu'une méchante croûte de pain noir. Elle demanda donc à son père s'il avait faim; le marquis dit qu'il mangerait volontiers, et qu'il avait même grand appétit; elle répondit qu'elle n'avait que très peu de chose, que, pour elle, elle pouvait attendre qu'ils eussent trouvé mieux, et elle lui donna le morceau de pain tout entier.

Pour comble de misère, une pluie drue et froide commença de tomber; déjà vêtue assez légèrement pour la saison, elle en était toute percée; elle avait laissé son mantelet au refuge, dans le trouble du départ. En outre, l'inquiétude la gagnait sur l'issue du chemin qu'ils avaient pris; elle regardait au loin ces taillis impénétrables qui en couvraient les détours, elle se demandait s'il ne valait pas mieux se réfugier sous ces arbres et attendre qu'une bonne ame passât. Tout à coup elle demeura sans pouls et sans haleine; le marquis s'était arrêté

comme elle : — N'entendez-vous rien, ma fille? — Elle ne put répondre. — J'entends les pas d'une troupe. — C'est le bruit de la pluie dans les feuilles.

Mlle de La Charnaye entendait distinctement, dans le chemin dont la haie les séparait, un bruit de pas accélérés comme ceux de soldats en marche; il s'y joignait un cliquetis d'armes et de harnais militaires. — Ma fille! s'écria le marquis, ce sont des troupes, écoutez. — Mlle de La Charnaye, tremblante, ne songeait pas même à trouver une parole. Les pas approchaient. — Ce sont de nos gens; je saurai qui c'est, ils nous tireront d'embarras. — Il fit un mouvement pour aller de ce côté, sa fille lui saisit la main : — Au nom du ciel! mon père, n'en faites rien, vous savez que les bleus... — Allons donc! ils viendraient sans façon en promenade dans le pays insurgé?

Les premiers hommes du détachement défilaient de l'autre côté. — Mon père, mon père! dit Mlle de La Charnaye en arrêtant le marquis. — Mais quoi donc? — J'ai peur. — Vous êtes folle. — Et, comme il allait élever la voix, elle ne put que se jeter à son cou et lui mettre la main sur la bouche en disant d'une voix étouffée : Silence! silence! Le marquis, tout étourdi, céda à cette violence. Le bruit que faisaient les soldats entre eux fit qu'ils ne s'aperçurent de rien. Ils s'éloignèrent. Le marquis, croyant qu'il ne s'agissait que d'une frayeur déraisonnable de jeune fille, se fâcha et soutint son dire. Mlle de La Charnaye, le péril passé, s'excusa de son mieux. Cependant, quoiqu'il ne se plaignît pas, le marquis était visiblement excédé de besoin et de lassitude; il s'inquiétait de cette course interminable, et demanda plusieurs fois si l'on n'arriverait pas bientôt. Mlle de La Charnaye avoua qu'elle se croyait égarée. Le marquis disait entre ses dents : — Ce drôle de Paulet ne pouvait-il rester avec nous, au lieu de s'en aller courir je ne sais où?

De temps en temps ils s'arrêtaient, le marquis donnait ses indications, qui étaient inutiles, puisqu'il n'était point où il croyait être. L'incertitude et les angoisses de Mlle de La Charnaye redoublaient par la crainte du danger qu'ils venaient de courir. Elle se recommanda à Dieu et entraîna son père dans un faux-fuyant au bout duquel on voyait un jour à travers les branches qui le couvraient en voûte. Elle entrevit, en s'approchant de l'issue, une espèce de clairière formée par un de ces embranchemens de plusieurs routes qu'on appelle *patte d'oie*.

Ils venaient de passer à peine les derniers arbres, quand un éclat de voix fit retourner Mlle de La Charnaye. — Qui vive? cria une sen-

tinelle. — Ami, répondit le marquis. Il y avait en cet endroit une escouade de bleus au repos, les armes en faisceaux; quelques-uns prirent leurs fusils, les autres se levèrent au bruit; le marquis se mit à crier : — Messieurs, vous êtes nombreux, à ce qu'il me semble. Si vous avez parmi vous quelque chef, faites-moi la grace de l'appeler. — Mlle de La Charnaye le suivait machinalement, sans le retenir, comme s'ils marchaient à la mort. Une voix appela le capitaine Mainvielle, les soldats s'avancèrent l'officier en tête. — De quelle paroisse êtes-vous? disait le marquis, y a-t-il là quelqu'un de Vauvert? Où va-t-on? Qu'y a-t-il de nouveau? Si vous rejoignez l'armée, nous y allons aussi. — Dans l'étonnement où étaient les militaires, une illumination soudaine traversa l'esprit de Mlle de La Charnaye; elle porta la main à son front, comme pour indiquer que cet homme n'avait plus sa tête, et, lui tenant le bras, elle fit des épaules un mouvement plein de compassion. L'officier releva les baïonnettes de la main. — Laissez passer ce pauvre homme qui est aveugle, dit-il à voix basse. Mlle de La Charnaye regarda cet officier d'un air de reconnaissance inexprimable. Le visage de cet homme et le nom qu'elle avait entendu lui rappelèrent dans son trouble un souvenir confus. — C'est donc un vieux fou? dit un soldat. Le marquis se retourna surpris et menaçant. Mlle de La Charnaye l'entraîna doucement en lui disant que ces hommes-là étaient étrangers, et en essayant de le calmer par tout ce qu'elle put imaginer; mais sa constance, sa fermeté, son dévouement étaient à bout. Cette dernière secousse l'avait accablée. Elle avait hâté le pas pour s'éloigner des soldats, elle ne se soutenait plus que par une espèce de fièvre qu'entretenaient le désordre et l'horreur de ses idées. Elle avait pu juger que tous les environs étaient envahis, et que, dans l'ignorance où elle était des chemins, elle n'avait échappé aux périls qu'elle venait de courir que pour tomber en de plus grands.

La nuit venait. Elle ne voyait de toutes parts que l'ennemi et la mort. Cette pensée qu'elle ne savait pas où elle allait lui revenait toujours; elle jeta les yeux çà et là et crut reconnaître une avenue des alentours de Vauvert. En effet, après un long circuit, elle s'était sans cesse égarée, et n'avait fait, au lieu de s'en écarter, que revenir au château, c'est-à-dire parmi les bleus. Un frisson lui courut par tout le corps, elle douta un moment; mais, à un certain endroit, elle découvrit, par une échancrure du feuillage, le faîte de la maison seigneuriale. Ce fut le dernier coup. Elle voulut se jeter aux pieds de son père et lui crier qu'ils étaient perdus, elle tomba sur les genoux,

elle allait parler, quand un froissement dans les herbes et des pas précipités qui approchaient achevèrent de lui ôter toutes ses forces. Elle distingua une forme humaine dans le taillis. Un éblouissement l'aveugla, elle ne put que pousser un cri. — Holà! s'écria le marquis; personne ne viendra-t-il au secours de mon enfant? — Un homme parut. — C'est vous, mademoiselle? C'est moi, c'est Paulet, n'ayez pas peur. — Que le diable t'emporte! dit le marquis.

Mlle de La Charnaye était évanonie, on s'occupa de lui donner des soins. Paulet avait de l'eau-de-vie dans une gourde, il en mouilla les tempes et les lèvres de la jeune fille; elle rouvrit les yeux, il lui fit manger une bouchée de pain, et sans songer à répondre au marquis : — Allons, courage! dit-il, courage! à quelques pas d'ici nous serons tranquilles, il y a bien long-temps que je vous cherche. — Il les prit chacun par un bras, et les entraîna du côté par où il était venu.

Ils arrivèrent à une hutte de *chappuseurs*, une de ces cases où le paysan du Bocage se retire dans les loisirs de l'hiver pour *chappuser*, c'est-à-dire équarrir du bois et façonner ses outils aratoires. C'était une cabane creusée à demi dans la terre, et dont le toit, fait de branchages, était presque au niveau du sol et se confondait à s'y tromper avec des tas de fagots amoncelés de tous côtés. On distinguait parfaitement de cet endroit tous les bâtimens de Vauvert, et l'on était pour ainsi dire au pied des murs; mais Paulet insinua à Mlle de La Charnaye que cette *cache* était la meilleure, parce qu'on ne songerait pas à les chercher si près du château. Puis, la tirant à part, il lui raconta ce qui lui était arrivé. Il avait été pris en effet par un détachement dont l'officier lui avait sauvé la vie, et cet officier n'était autre que le frère de Mainvielle l'ancien valet de chambre de monsieur le marquis. Le capitaine Mainvielle s'était informé de la famille de M. de La Charnaye, se montrant très empressé de la secourir, et c'était lui-même qui les avait laissé passer dans le bois de l'Ermitage, au risque de se compromettre vis-à-vis de ses supérieurs. Enfin le brave militaire, après l'avoir arraché à la fusillade, lui Paulet, l'avait pris en apparence pour servir de guide et d'espion à sa compagnie, mais en réalité pour se concerter avec lui sur les moyens d'être utile à son ancien capitaine, M. de La Charnaye, dont il savait tous les malheurs. Paulet dit aussi que tout allait assez bien, mais qu'il fallait encore user des plus grandes précautions, parce que le capitaine Mainvielle lui-même ne pouvait les secourir qu'en se cachant, et risquait sa vie pour eux. Il ajouta qu'il reviendrait dans peu les avertir de ce qui se passerait, et s'en alla en leur laissant un peu de pain qu'il avait sur lui.

L'intérieur de la masure était assez spacieux, et divisé en deux pièces. On y voyait encore les meubles et les ustensiles des gens qui l'avaient habité. Le marquis, après avoir mangé, se coucha sur une espèce de grabat soutenu par des piquets. On lui avait fait entendre qu'on s'était tout-à-fait égaré. Mlle de La Charnaye, n'osant lui dire qu'il n'y avait qu'un lit, veillait, prêtant l'oreille, et tressaillant au cri des oiseaux de nuit.

Au point du jour, elle entendit des roulemens de tambour dans le lointain; la pluie tombait encore. Paulet revint les trouver en rampant dans les broussailles, il en avait les mains toutes déchirées; il apprit à Mlle de La Charnaye que les bleus, ayant tout dévasté à Vauvert, ne pouvaient manquer de l'abandonner bientôt, qu'il avait été question de mettre le feu au château avant de partir, mais qu'il fallait espérer qu'on y renoncerait. — Et Colombe? demanda Mlle de La Charnaye. — Ah! mademoiselle, il n'y faut plus penser, elle est au ciel comme bien d'autres. — Mlle de La Charnaye joignit les mains en baissant la tête sans pleurer : elle n'avait plus de larmes. Elle demanda ensuite si l'on savait quelque chose de l'armée vendéenne. Il répondit que non, que sans doute elle était détruite, et il lui apprit de plus cette effroyable nouvelle, que la reine avait péri sur l'échafaud comme le roi, que le sang coulait toujours par toute la France, et que la terreur était à son comble. Mlle de La Charnaye écoutait d'un air stupide, avec des frissons nerveux; elle était pâle comme une morte. Cet entretien avait lieu à l'entrée de cette espèce de tanière, et le vent du matin semblait faire tant souffrir Mlle de La Charnaye, que Paulet, en s'en allant, lui jeta sur les épaules une espèce de couverture en peau de bique dans laquelle il couchait sur la terre. Avant de partir, il lui montra, comme pour la consoler, six cocardes tricolores qu'il serrait dans sa ceinture. — Ce sont ceux que j'ai abattus depuis hier. — Et comme Mlle de La Charnaye, épouvantée, lui reprochait de trahir les bleus, cet homme lui dit avec un calme farouche : — Allons donc! mademoiselle, il n'y a ni foi ni loi avec ceux-là qui ont éventré mes pauvres petits et ma femme, qui est morte en les suppliant? Hier ils avaient promis grace aux gens de La Frette, et ils les ont taillés en morceaux. — Mlle de La Charnaye détourna la tête et revint auprès de son père; le voyant sommeiller doucement, elle se jeta à genoux, et puisa quelque courage dans une prière fervente.

Le tambour battait encore; le marquis se réveilla et demanda ce que c'était. Elle répondit que c'était sans doute la troupe qu'ils avaient rencontrée la veille; ils déjeunèrent ensuite avec leur pain noir, elle

lui fit entendre qu'il était impossible de trouver autre chose chez les bons campagnards qui les avaient reçus.

— Mais comment se fait-il, reprit tout à coup le marquis, qu'entouré de nos paysans, je ne sache rien de ce qui se passe? — Elle reprit que ces gens-là ne savaient rien eux-mêmes, et que, le théâtre de la guerre étant au-delà de la Loire, les communications étaient fort difficiles. — Où sommes-nous enfin? — Elle répondit en balbutiant qu'elle l'ignorait elle-même. — Je ne sais comment nous vivons, ni ce que nous faisons, dit le marquis d'un ton sévère; vous ne me cachez rien, je pense, mademoiselle de La Charnaye?

Depuis long-temps les facultés du marquis s'étaient visiblement affaiblies; l'âge, les infirmités, l'erreur où on le tenait, l'avaient mis vis-à-vis de Mlle de La Charnaye dans une dépendance puérile à laquelle sa fille s'était accoutumée : ce réveil menaçant la confondit. — On n'a pris aucune précaution, je suppose, et nous n'aurons plus de nouvelles de mon fils! — Mlle de La Charnaye avait sur elle la dernière lettre supposée qu'elle avait écrite la veille du départ; elle répliqua que Paulet lui avait remis des papiers. — Que ne les lisez-vous donc? reprit brusquement le marquis. Elle jugea qu'il fallait encore faire cet effort, qui serait le dernier peut-être; elle s'approcha d'une ouverture qui laissait pénétrer un rayon de lumière, et lut ceci d'une voix altérée : « .... On a repris les hostilités depuis le 15; le moment a été jugé favorable à cause des divisions de la convention et des succès des alliés. L'Espagne a cessé les négociations, la guerre se rallume de toutes parts. »

— Dieu soit loué! interrompit le marquis, point d'accommodement avec ces monstres.

« .... Le corps d'armée des généraux Kléber et Marceau, battu à Laval, s'est reformé à Antrain. Nous marchons sur Granville. »

— Que diable vont-ils faire à Granville? dit-il encore.

Mlle de La Charnaye avait disposé cette lettre d'après les rumeurs vagues qui couraient sur l'expédition d'outre-Loire. Elle reprit : « ... Cette marche a été décidée sur l'assurance des secours de la flotte anglaise; la reine d'ailleurs l'a approuvée en plein conseil. » A ce mot, Mlle de La Charnaye, qui venait d'apprendre le supplice de Marie-Antoinette, s'arrêta suffoquée et leva les yeux au ciel, demandant pardon à cette ombre auguste. — La reine? dit le marquis. — J'y vois à peine, reprit Mlle de La Charnaye d'un ton ferme. « .... La reine, au moment du départ, a passé dans nos rangs, son fils dans ses bras, et nous avons tous juré de mourir ou de la revoir sur son trône. » — Ah! malheureux! s'écria le marquis; que ne puis-je mou-

rir aussi après avoir vu une pareille scène! Oui, madame, vive le roi votre auguste fils! — Mlle de La Charnaye profita de cet instant pour se remettre : « .... On s'est mis en route aussitôt... »

Une détonation épouvantable, au milieu d'un bruit de mousqueterie, ébranla les profondeurs du bois. Mlle de La Charnaye, terrifiée, regarda par la lucarne, et vit dans la direction du château un nuage de fumée et les lueurs d'un vaste incendie; un moment après, la flamme s'éleva. — Qu'arrive-t-il? s'écria le marquis. Mlle de La Charnaye monta sur le rebord d'une charpente et avança la tête hors du toit : elle vit tout le château de Vauvert en feu; les combles s'effondraient, les tours s'écroulaient, les soldats couraient de fenêtre en fenêtre, pillant et jetant du linge et des meubles. Elle ne pouvait détacher ses yeux de cet horrible spectacle, et ne répondait rien à son père. Tout à coup le sang de la noble race qui avait vécu sous ce toit respecté s'indigna dans les veines de cette jeune fille, tout l'esprit de la famille se ralluma en elle un instant, elle faillit s'écrier : Mon père, on brûle votre maison! et le traîner avec elle sous les décombres.

Elle retomba sur le banc en disant : — Mon père, ce bruit me fait grand'peur.— Le marquis, distrait de sa curiosité, s'efforça de la rassurer, et finit par dire que Paulet saurait sans doute la cause du bruit. Un peu après, il reprit, tout à ses idées dominantes : — Toujours les Anglais! Vous verrez comme ils s'en tireront.... Une partie gagnée..... Nous n'en avions pas pour trois mois à prendre Paris. Continuez, je vous prie...

Mlle de La Charnaye ramassa le papier : « .... Notre artillerie s'est enrichie de nos prises. Un corps de Bretons vient de nous rejoindre, ce qui nous fait en somme un renfort considérable d'hommes et de munitions. Nous espérons de plus trouver de nouvelles forces dans chaque département. Dieu vous garde, et vive le roi! » —Vive le roi! répéta le marquis avec enthousiasme. Ma fille, écoutez-moi, faisons diligence, je vous en prie; je ne mourrai pas inutilement, j'en suis sûr; je veux qu'on attache mon cheval à celui de mon fils, et qu'il me mène au milieu d'un bataillon ennemi.

Il se mit à chantonner entre ses dents la vieille marche du régiment de Flandre.

Mlle de La Charnaye, regardant toujours la fumée que le vent chassait au-dessus des arbres, épiait des bruits sinistres. Le roulement du tambour semblait approcher en divers sens; elle entendit des cris au loin, puis des pas tout près, puis un mouvement dans la ramée; elle se couvrit le visage de son mouchoir. Un coup de poing fit sauter le

volet qui fermait l'entrée. C'était Paulet. Il la saisit par le bras, l'attira sur le seuil, et lui dit tout essoufflé : — Cela va mal, ils viennent de brûler le château. J'ai fait une demi-lieue pour vous avertir. On a découvert que le marquis est dans le pays, et on le cherche; ils battent les buissons. Ne bougez point; ce fourré est inabordable, et c'est encore l'endroit le plus sûr. — Je veux sortir, s'écria Mlle de La Charnaye hors d'elle-même; ne me quittez pas, nous allons sortir. — Dieu vous en garde! vous ne feriez point un pas sans vous livrer; du courage! j'ai mon fusil ici près, je reviendrai vous prendre. — Il s'approcha avec un regard qui semblait dire : Peut-être ne nous verrons-nous plus, — baisa la main de Mlle de La Charnaye, et se perdit comme un daim dans l'épaisseur du bois.

Tout à coup, dans la direction qu'il avait prise, partit un coup de feu suivi d'un profond silence. Elle rentra en s'appuyant aux parois, sa raison était ébranlée. — Ne pourrions-nous nous remettre en marche? dit le marquis. — Il pleut, dit Mlle de La Charnaye. — Je le crois, et ce logis est déjà très humide. Au moins, qu'on fasse du feu. — Non, dit-elle vivement, car elle savait que c'eût été se trahir infailliblement... Non, reprit-elle glacée de terreur. Elle venait d'entendre la marche et les voix d'une troupe nombreuse. — Je suis gelé, dit le marquis en lui prenant les mains; et vous-même, mon enfant, vous tremblez; c'est égal, ajouta-t-il en se frottant les jambes, ceci n'est rien auprès de ce que nous avons souffert en Souabe.

Les gens qu'on entendait n'étaient plus qu'à quelques pas. Mlle de La Charnaye vit par l'ouverture les baïonnettes qui dépassaient le taillis, puis elle distingua à travers les branches l'éclat des armes et des uniformes. Les soldats étaient éparpillés et s'avançaient avec précaution vers la hutte. A ce moment un véritable délire la saisit, le battement de ses tempes l'étourdit; elle ne voyait plus, n'entendait plus, elle entrevit seulement comme un éclair que tout était fini, et qu'elle sauverait peut-être son père en se livrant; elle se leva, s'arrêta encore, se jeta dans le bois, et se mit à courir, avec toutes les forces du désespoir, d'un côté opposé, en répétant, les mains crispées sur la poitrine : — Mon Dieu, mon Dieu, sauvez mon père! — Une *brigande!* cria un bleu. Sa robe blanche la faisait distinguer à travers le bois. Elle avait réussi. Les soldats se détournèrent, se la montrèrent l'un à l'autre, et se mirent à sa poursuite, embarrassés de leur bagage.

Elle courait avec une vigueur inconcevable, les cheveux flottans, s'accrochant aux branches, rompant les herbes, déchirant ses pieds et ses mains, pour les attirer le plus loin possible. On lui tira huit ou

dix coups de fusil malgré les cris du sergent. Elle ne tomba point. Les soldats les plus éloignés coururent pour lui couper le passage; un d'eux était sur le point de l'atteindre. Ce danger l'excite encore, mais sa robe s'embarrasse dans un branchage; elle tombe, se dégage, retombe, on court, on la prend. On vit alors sa robe tachée de sang. Elle avait trois balles dans les reins. Le sergent s'approcha, et dit de la part du capitaine qu'on ne lui fît pas d'autre mal et qu'on la menât au quartier. Comme elle était évanouie, on croisa des fusils, et on l'emporta sur ce brancard.

Les soldats, sauf les quelques hommes qui s'étaient détachés pour escorter la *brigande*, retournèrent sur leurs pas. Harassés de fatigues, et à peu près satisfaits de cette capture, ils ne cherchaient plus qu'un abri pour se reposer. La terre était partout trempée de pluie. Ils se rapprochèrent en causant de l'endroit où ils étaient d'abord. Des chevaux passèrent au galop. C'étaient le représentant, le chef de brigade et quelques gendarmes qui regagnaient les postes.

Tandis que cette scène s'était passée, le marquis, étonné d'abord de se trouver seul, avait appelé sa fille, de trop loin heureusement pour être entendu. Il pensa qu'elle était sortie pour parer en quelque chose au dénuement où ils étaient; et, comme le froid lui devenait insupportable, il rôdait dans sa loge, cherchant çà et là les moyens de faire du feu. Il avait une longue habitude des chaumières du Bocage, et il fouilla d'abord le foyer; les cendres étaient froides, mais on y avait laissé des débris de bourrées. Il tâta le long de la cheminée, trouva le *sabot* où l'on met les allumettes, et avec les allumettes l'amadou et le briquet du bûcheron. Il embrasa l'amadou dans un morceau de linge qui prit feu; il s'accroupit, attisa, souffla, et fit tant, avec mille peines, qu'il parvint à mettre le feu aux feuilles sèches, puis il s'établit tout réjoui devant l'âtre. La flamme monta bientôt avec des flots de fumée.

Un groupe de quatre ou cinq soldats venait de s'engager sous des ajoncs robustes et s'occupait d'étendre les capotes sur un terrain plus sec pour s'y coucher, quand l'un d'entre eux, levant la tête en maudissant la pluie, hésita un moment, et dit enfin qu'il voyait un filet de fumée qui partait de quelque trou de brigand. — Grand bien lui fasse! dit le caporal; je ne suis pas en état de le déranger.—Cependant l'espérance d'un meilleur gîte les fit tous se lever et se remettre en quête.

Ils se dégagèrent avec peine du fourré et arrivèrent aux amas de fagots qui cachaient la hutte; mais ils cherchèrent inutilement de

tous côtés, sur ce ciel brumeux, la fumée qu'on avait vue. — C'est un feu éteint, dit l'un d'entre eux. — Ils donnèrent quelques coups de baïonnettes dans les bourrées, et, n'y voyant nulles traces, ils s'accommodèrent de l'endroit, s'y établirent çà et là, et s'endormirent pour la plupart.

Une heure s'écoula. Le marquis, blotti au coin de l'âtre éteint, récitait son chapelet pour s'exhorter à patience. Cependant il se lassait d'attendre, le froid l'avait repris; l'inquiétude l'emporte, il se met à crier : — Thérèse! Thérèse! — Les soldats ronflaient et ne bougèrent point. Le marquis s'échauffe au bruit de sa voix et reprend plus haut : — Paulet! Paulet!

— Qu'est-ce qu'il y a? dit le caporal à son camarade, que le bruit avait réveillé. Le marquis appelait toujours. — Il y a quelqu'un là, dit un soldat. — Quelqu'un de chez nous? — Le caporal se leva.

Il entend la même voix, qui semble sortir de terre et qui le guide. Il cherche, tourne, soulève les branches, se glisse au travers. — Holà! dit cet homme à demi endormi, voici l'abri; nous sommes bien bons de rester à l'air.

Le marquis s'était tu à ce bruit. Deux des soldats eurent le courage de se lever. — Laissons dormir les fainéans, dit le caporal. — Ils se glissèrent en rampant dans la hutte, qui était obscure.

M. de La Charnaye était dans un coin qui écoutait; ils ne le virent point. — Voilà le feu qui fume, dit l'un; les brigands ne font que de partir. Je pense bien qu'il y en a un qui s'étouffe par ici. — Bon! dit l'autre, mon amadou était mouillé. — Le soldat prit un tison pour allumer sa pipe. — Qui va là? s'écria le marquis. — Qui va là toi-même? dit le soldat en lui portant son tison au visage. — Il vit qu'il était aveugle. — En voici un, dit-il, qui n'a pas pu suivre les autres. — Messieurs, dit le marquis en se levant et d'un ton impérieux, à qui ai-je l'honneur de parler? — Les soldats se mirent à rire, et allumèrent leur pipe sans lui répondre. — Messieurs, reprit-il avec une dignité sévère, je suis vieux et aveugle... dites-moi si vous savez quelque chose sur les évènemens, et si vous n'avez pas vu ma fille près d'ici. — Approche, qu'on te voie, dit le caporal en le prenant au collet. — Sachez, dit le marquis en se redressant de toute sa taille, que vous parlez à l'un de vos officiers, et que ce sont les bleus qui m'ont mis dans l'état que vous voyez. — Ne te gêne pas, dit le caporal en se tournant vers ses hommes, je te conseille de t'en vanter. C'est bon, on prendra soin de toi. — Puis il appela ses camarades en dehors; la hutte se remplit de soldats. Le marquis conti-

nuait sur le même ton. — C'est donc ainsi que se conduisent nos hommes à présent? J'en informerai vos chefs, et je vous ferai dégrader à la tête de vos paroisses. Je vous apprendrai, blancs-becs, à respecter les vieilles moustaches. — C'est un restant de ci-devant, dit le caporal en sortant; allons chercher l'officier et le représentant, qu'ils fassent de lui ce qu'ils voudront. — On laissa deux hommes en faction à l'entrée.

Les soldats pensaient que c'était le maître du château qu'on avait tant cherché. Le représentant, pressé de partir, chargea le chef de brigade de s'en assurer. Le capitaine Mainvielle fut le premier instruit de la découverte, et résolut avec Paulet, qui se désolait, de tenter un dernier effort pour sauver du moins M. de La Charnaye. On venait d'expédier sa fille à Nantes, mais si malade, qu'ils espéraient qu'elle échapperait au supplice.

Ils convinrent que Paulet s'introduirait auprès de lui, sous prétexte de faire son métier d'espion, et le déciderait à cacher sa qualité, après quoi on tâcherait de le faire évader. Le capitaine Mainvielle risquait sa tête pour son ancien officier. Il accompagna Paulet lui-même, et lui ménagea la bonne volonté des factionnaires.

Paulet se glissa jusqu'auprès de M. de La Charnaye, qu'il trouva debout, encore tout échauffé, et marchant à tâtons le long des murs comme pour sortir. — Ah! c'est toi, Paulet, s'écria-t-il, cela est heureux... — Et comme il entamait ses récriminations, Paulet se jeta à ses pieds, lui prit les mains, les mouilla de pleurs. — Monsieur le marquis, qu'avez-vous fait? tout est perdu. — Et il lui raconta à la hâte, d'une voix entrecoupée de sanglots, où ils étaient, ce qui se passait, l'état du pays et tout ce qu'on lui avait caché. Le marquis le repoussa comme s'il rêvait; Paulet ajouta ce qu'il put, avec des protestations pressantes et des marques de désespoir qui ne permettaient pas un doute. M. de La Charnaye était étourdi, et dit enfin : — Et nos armées? — Ah! monsieur le marquis, vous ne savez rien : détruites, dispersées; le pays est en cendres. — Et la reine? — Morte à Paris sur l'échafaud depuis deux mois. — Et le jeune roi? — Toujours en prison dans la tour du Temple. — Et la coalition étrangère? — Vaincue, dissoute. — Et mon fils? — Il est mort, monsieur le marquis.

A ces questions faites coup sur coup, on eût dit un homme qui roule dans un abîme, s'accroche çà et là, et jette ses mains de place en place pour se retenir. Ce fut un coup aussi foudroyant que s'il eût à l'instant rouvert les yeux par miracle devant ces effroyables évènemens. Il laissa tomber sa tête sur ses genoux; Paulet se releva

plein d'impatience : — Il n'y a point une minute à perdre, il faut vous sauver, les soldats vont venir; il y a un officier qui vous protège; vous avez des habits de paysan comme moi, on dira que vous êtes mon père ou que vous n'avez pas la tête à vous; laissez-moi parler, cela suffira. — Le marquis ne répondit point. — Je les entends qui viennent, reprit Paulet hors de lui; c'est convenu : vous n'aurez rien à dire, vous vous appelez Jacques, c'est le nom de mon père. — Et il s'en alla.

En effet, le commandant arrivait, apportant les ordres du représentant. Le capitaine Mainvielle lui dit que cet homme était un paysan idiot et de plus aveugle. On fit dégager l'ouverture de la hutte, et les officiers s'y introduisirent.

Le capitaine Mainvielle dit au marquis : — Citoyen, voici le chef de brigade qui vient t'interroger. — C'est bien inutile, dit Paulet; c'est mon père qui est un pauvre infirme. — Il fit signe de la main qu'il n'avait pas l'esprit libre. — Silence! dit le commandant; qu'il s'explique, on verra — Il reprit : — Dis donc, l'homme, comment t'appelles-tu? Qui es-tu? — Le marquis se leva au milieu d'un profond silence et dit : — Je m'appelle Marie-Athanase Chrestien, marquis de La Charnaye, et le dernier de cette maison. — Vous voyez bien qu'il ne faut pas l'écouter! s'écria Paulet. Le capitaine Mainvielle pâlit et dit en haussant les épaules : — C'est un vieux fou. — Non pas, messieurs! s'écria le marquis à pleine voix; je suis le marquis de La Charnaye! j'ai perdu mon roi, mes enfans, mes biens; obligez-moi de me laisser mourir. — Il ouvrit sa veste, prit son portefeuille et le jeta aux pieds du commandant,

Le commandant lança un regard sévère au capitaine Mainvielle. Il fit examiner les titres par les secrétaires. — C'est bon, dit-il ensuite; qu'on l'emmène.

M. de La Charnaye, à dater de ce moment, ne répondit plus à personne, pas même à Paulet, qui tenta plusieurs fois de lui parler, et, chose singulière, il ne dit plus un mot de sa fille.

Il passa la nuit au campement, et fut dépêché à Nantes le lendemain. Cet homme, à cet âge et dans ses malheurs, avait conservé une force de corps et d'esprit incroyables; il fit dix-huit lieues à pied en plein hiver, la tête découverte, et attaché à un fourgon côte à côte avec des soldats.

Les derniers détails que nous ayons pu recueillir sur M. de La Charnaye se trouvent dans la correspondance d'un officier vendéen,

M. Huon du Panloup, qui se réfugia à Nantes même, où il passa les jours les plus affreux du règne de Carrier sous les habits d'un homme du peuple.

« ..... M. de La Charnaye fut jeté dans la prison qu'on appelait l'Hôpital. Quatre mille prisonniers entassés les uns sur les autres s'étouffaient dans ce charnier, sans feu et sans pain. On n'y relevait pas les morts, on n'employait à le vider que les charrettes de la guillotine. M. de La Charnaye fut confondu dans cette multitude, et personne n'a rien dit de ce prisonnier aveugle; il est probable qu'il y serait mort de faim dans son coin s'il y fût resté plus long-temps....

« Un jour la foule entoura les charretées qui marchaient vers l'échafaud. Carrier avait fait ajouter au cortége un chœur de musique patriotique. On vit sur l'une des charrettes un vieillard à cheveux blancs et aveugle qui inspirait une pitié profonde. Personne ne sut alors qui c'était; mais voici ce qui arriva, ce que tout Nantes a vu et ce qui a été raconté par les valets de l'exécuteur. Il y avait sur la même charrette une jeune fille à demi morte déjà et mêlée à des sœurs de la Sagesse qu'on exécutait aussi ce jour-là. Ayant tourné la tête vers le vieillard, elle s'appuya sur le rebord et demanda aux religieuses de la laisser aller jusqu'auprès de cet homme qu'elle appelait son père. Ils firent un mouvement l'un vers l'autre, mais ils avaient les mains attachées. On la vit se mettre à genoux; elle semblait lui demander pardon. M. le marquis de La Charnaye (car c'était lui) pleura, lui qui avait paru si ferme jusque-là. Elle se pencha ensuite sur son sein, et ils demeurèrent ainsi comme deux statues jusqu'à la place fatale.

« Ils descendirent les derniers, et on essaya de les séparer. Le couteau de la machine tombait et se relevait avec un bruit terrible. Comme l'exécuteur venait les chercher, le vieux M. de La Charnaye lui dit en se détournant : — Monsieur, je vous demande une grace; cette femme est ma fille, et je vous prie de la faire mourir avant moi; moi du moins, je ne la verrai pas. — Le bourreau lui accorda ce qu'il demandait et saisit Mlle de La Charnaye; le père monta derrière elle en la tenant par le pan de sa robe. Ils s'embrassèrent encore sur l'échafaud. Quand on la lui arracha, il s'écria : *Vive le roi!* et quand ce fut son tour, il cria encore par deux fois : *Vive le roi!* et leurs têtes s'allèrent rejoindre au bas de l'échafaud. Un mouvement indéfinissable trahit l'horreur de la foule qui regardait. »

ÉDOUARD OURLIAC.

DE LA LITTÉRATURE

ET

DES HOMMES DE LETTRES

AUX ÉTATS-UNIS,

PAR M. VAIL.

L'attention de l'Europe s'est vivement portée depuis quelque temps sur la situation des États-Unis d'Amérique. Des livres fort remarquables nous ont mis à même de contempler le mécanisme politique de cette singulière société, de peser ses chances de décadence ou de grandeur futures. Cet examen valait la peine d'être entrepris, d'abord à cause de l'intérêt qui s'attache à une société fondée sur des bases nouvelles dans le présent, inconnues dans le passé, et ensuite parce qu'il est impossible pour l'Europe de ne pas se préoccuper profondément en voyant s'élever, à côté des vieux élémens de l'équilibre général, un élément nouveau, dont ni la place ni la valeur n'est encore bien fixée. L'Amérique a-t-elle une attitude qui lui soit propre? Pourra-t-elle persister dans cette politique d'isolement tant recom-

mandée par ses sages fondateurs, ou bien est-elle destinée à se voir forcément entraînée dans la sphère des combinaisons futures de la politique européenne? Y a-t-il au sein de l'Union américaine ce qu'il faudrait de force et surtout de stabilité pour que des puissances étrangères pussent songer à y chercher la base d'un système d'action? Ces questions, dont les unes sont déjà résolues, et dont les autres ne pourront l'être qu'avec le temps, expliquent cette curiosité si générale qui s'attache aux affaires de l'Union américaine et leur fait obtenir, depuis vingt ans, une si large part dans nos controverses européennes.

Il y a d'ailleurs, il faut l'avouer, quelque chose de saisissant dans le spectacle qu'offre aujourd'hui l'Amérique. Jamais peut-être progrès matériel aussi rapide n'a signalé les premiers pas d'une nation. Qu'y voyons-nous? De vastes forêts qui, grace à l'activité la plus extraordinaire, se transforment soudainement en contrées populeuses; des usines, des hôtelleries, des villes entières qui s'élèvent comme par enchantement là où, il n'y a pas vingt ans, le chasseur égaré allait se heurter contre le misérable wigwam de l'Indien; des chemins de fer qui rayonnent dans tous les sens et lient entre eux des points séparés par d'immenses intervalles; des canaux improvisés qui sillonnent les riches bassins de l'Ohio, du Saint-Laurent, du Mississipi, rattachant entre elles et avec l'Océan ces grandes artères du continent américain. L'admiration qu'un tel développement matériel est fait pour inspirer s'accroît encore, lorsqu'on se rappelle qu'il a lieu au sein d'une société née d'hier, et dont l'activité semble devoir être presqu'entièrement absorbée par l'agitation incessante à laquelle la condamne la nature même de ses institutions. Aucune révolution, que je sache, n'a jamais justifié au même point, sous le rapport matériel du moins, les espérances les plus vives de ses auteurs; aucune n'a produit si tôt et si complètement les résultats positifs qu'on disait devoir en découler.

Ces résultats n'ont pu toutefois s'obtenir qu'à l'aide d'un travail persévérant, obstiné. Aussi peut-on dire qu'en Amérique l'oisiveté est tout-à-fait inconnue. A peine le jeune Américain des états de l'ouest a-t-il atteint sa seizième année, qu'il se hâte de choisir une compagne; puis, s'armant d'une hache et d'un fusil, il s'enfonce dans les sombres forêts qui couvrent encore une si grande partie du nouveau continent. Son fusil, qu'il manie avec une merveilleuse adresse, lui fournit aisément de quoi subvenir aux modestes besoins de son ménage ambulant; les peaux des bêtes sauvages sont échangées contre

des vêtemens. Enfin, ayant fait choix de quelque emplacement pour sa demeure, il a bientôt réussi à le débarrasser des arbres et des plantes sauvages qui le couvrent; puis, quand les flots de la population croissante arrivent jusqu'à lui, une poignée de dollars suffit le plus souvent pour le décider à se dessaisir de sa conquête, et il s'élance à travers les forêts à de nouvelles recherches.

Telle est la vie des *squatters*, ces pionniers de la civilisation du Nouveau-Monde. C'est une vie où, comme on voit, la littérature ne peut guère trouver de place; et cela doit être, indépendamment des circonstances particulières à l'Amérique dont nous venons de parler; car aux vieilles sociétés seules appartiennent ces traditions morales, ces habitudes philosophiques et raisonneuses qui détachent les esprits du monde extérieur et les portent vers celui des idées. Mais en revanche, chargé de déblayer, de peupler, de civiliser un vaste continent, l'Américain a l'instinct non moins que le goût de sa mission. On dirait que toutes les aptitudes reconnues par les naturalistes dans les diverses espèces de la création se trouvent réunies et perfectionnées dans la race anglo-américaine. Un même besoin de locomotion se fait remarquer chez toutes les classes, même chez celles qui se livrent exclusivement à l'industrie et au commerce. Voyez les Américains accourir en foule sur leurs quais, se jeter dans le premier bateau à vapeur et pousser au large, sans avoir seulement l'air de s'apercevoir de ces effroyables catastrophes que les explosions de machines renouvellent à chaque instant sous leurs yeux. On dirait que ce n'est pas du sang, mais du vif-argent qui coule dans leurs veines. On conçoit aisément que, chez un pareil peuple et dans de telles circonstances, tout accroissement de population, loin d'être un sujet de perplexité pour les économistes et les hommes d'état, ainsi que cela arrive dans notre vieille Europe, devient au contraire une source de prospérité nationale, un moyen de civilisation. Aussi ne rencontre-t-on pas là cette race d'oisifs aux manières affectées qui, chez les nations policées de l'ancien monde, passent leur vie dans d'interminables désœuvremens. Le travail, rien que le travail, voilà en quoi se résume toute existence américaine.

On ne saurait s'attendre à trouver au sein d'une société ainsi organisée une littérature riche en poètes, en dramaturges, en romanciers. Le peu de loisirs que laisse à l'Américain sa vie si bien remplie doit être consacré aux seuls exercices intellectuels indispensables pour le citoyen, aux devoirs graves de la famille et de la religion. Une piété froide et peu expansive, une philosophie qui, bien que tranchante et

âpre, s'élève rarement aux idées générales, une jurisprudence que nul code ne fixe encore, une histoire dont les origines ne dépassent pas la mémoire contemporaine, ce sont là des élémens peu féconds pour une littérature. Et cependant c'est tout ce que possèdent encore les États-Unis, quoi qu'en dise M. Vail, qui voudrait, en bon citoyen, ajouter aux autres trophées conquis par son pays ceux de la pensée. Parce que l'Amérique a fait des progrès remarquables dans la carrière de l'industrie, du développement physique et matériel, il ne peut se résigner à l'idée de la voir occuper un autre rang que le premier, même dans l'ordre littéraire. Nous ne saurions nous empêcher de signaler en cela une erreur, bien qu'elle nous semble fort pardonnable. C'est même sans la moindre surprise que nous avons aperçu l'exagération, nous dirions presque l'idolâtrie avec laquelle M. Vail parle des tentatives littéraires de ses compatriotes. Les nations, comme les particuliers, ont leur amour-propre, leur fierté bien ou mal entendue. En littérature, comme en toute autre chose, elles éprouvent le besoin de paraître grandes et glorieuses, de marcher en un mot au premier rang. Quand elles ne peuvent trouver ces satisfactions dans le présent, elles vont les chercher dans le passé. L'histoire, la tradition, les légendes même, sont mises à contribution; et on sait qu'il se rencontre toujours à point nommé quelque antiquaire persévérant pour démêler, au milieu des ténèbres qui couvrent les premières annales d'une nation, quelques rayons épars d'une gloire douteuse. C'est ainsi qu'on croira avoir trouvé dans le passé la grandeur qui manque au présent. Mais le plus souvent c'est sur le présent que l'amour-propre national concentre ses efforts. On se met intrépidement à vanter, comme un prodige de génie, tel ou tel écrivain dont le monde est destiné à ne jamais pouvoir discerner le mérite, et l'étranger n'est pas médiocrement surpris de voir des esprits graves mettre les noms, fort estimables sans doute, d'un Joël Barlow ou d'un Bryant à côté de ceux de Corneille et de Racine, sans se douter de l'énormité du sacrilége.

En présence de ces étranges rapprochemens, on est forcé de convenir que les jeunes et les vieilles sociétés ont également leurs faiblesses d'amour-propre; et pour nous, malgré toute la déférence que nous avons pour l'opinion de M. Vail, nous lui dirons que, sous ce rapport, ses compatriotes ne font pas exception à la règle commune. C'est sans doute un penchant fort naturel que celui qui porte un peuple à estimer au-delà de sa juste valeur le mérite de ses écrivains; mais la justice exige qu'on modère ce penchant, qu'on le contredise

même. Ce serait un mauvais précédent pour ce peuple que de se trop hâter de faire l'apothéose de ses écrivains en renom, et peut-être conviendrait-il que les tribunaux littéraires d'Amérique s'habituassent à entendre quelque *avocatus diaboli* venu de l'Europe avant de passer à la canonisation de leurs saints.

Et qu'y a-t-il à cela de déraisonnable? On peut laisser après soi la réputation d'un fort bon général sans avoir approché durant sa vie de la réputation d'un César ou d'un Napoléon; on peut s'illustrer comme philosophe, comme homme d'état, sans atteindre à la hauteur d'un Montesquieu, d'un Richelieu. Un Américain ne doit éprouver aucun embarras à avouer que, dans la poésie, dans les arts, ses compatriotes ont encore beaucoup à faire avant d'avoir des noms à citer à côté des noms illustres de l'Europe. Leur fierté ne saurait souffrir de leur infériorité à cet égard, car ils ne font que d'entrer dans la carrière, et ils ont besoin, comme tous les autres peuples, du bénéfice du temps pour pouvoir prendre rang dans les annales de la littérature.

Les Américains jaloux de la gloire de leur pays pourraient se borner à exposer les circonstances défavorables qui ont dû arrêter son essor littéraire. Ces circonstances, du reste, sont évidentes par elles-mêmes. Une société jetée violemment hors de ses anciens fondemens, occupée tantôt à faire triompher par la force la cause de son indépendance, tantôt à mener à bout la tâche encore plus difficile de sa réorganisation politique, livrée à un mouvement matériel sans exemple, travaillée par une agitation permanente, une telle société n'a guère pu vaquer aux tranquilles occupations des lettres. Ce qui doit étonner, en songeant à toutes ces causes si diverses, c'est que l'Amérique ait quelque chose qui ressemble à une littérature, et non pas qu'elle soit comparativement pauvre en auteurs de mérite.

Il s'en faut de beaucoup en effet que l'Amérique soit absolument privée d'illustrations scientifiques et littéraires. On connaît les ouvrages remarquables, à des titres si différens, de Washington Irving, de Cooper, de Jefferson, et ceux de Washington lui-même, dont M. Guizot nous a donné tout récemment une édition française. Il y a là de quoi faire honneur à une société calme, forte et régulière, et dont l'organisation politique remonterait à une époque beaucoup plus reculée. Nous sommes, sur ce dernier point, presque de l'avis de M. Vail, qui a fait incontestablement œuvre de bon citoyen en voulant révéler à l'Europe tout ce que la littérature américaine peut contenir de richesses. Nous devons lui dire toutefois que ce qui attire

le plus la curiosité sur les travaux intellectuels de ses compatriotes, c'est l'espoir d'y rencontrer non pas le beau, non pas le noble, mais le *singulier*, l'*excentrique*.

Expliquons-nous.

A peu d'exceptions près, on voit partout aujourd'hui en Europe la même philosophie, la même jurisprudence, la même littérature. Nos formes de gouvernement, sans être identiques, se ressemblent; nos habitudes, nos idées, bien qu'en apparence diverses, sont partout façonnées sur un même modèle. Nous autres citoyens constitutionnels de la France et de l'Angleterre, nous ne raisonnons pas absolument en toute chose comme nos voisins de l'Allemagne et de l'Italie; mais on trouverait en germe, au fond de nos raisonnemens, les mêmes principes premiers. Si nous différons quelquefois dans nos systèmes, dans nos vues, nous différons en gens qui, partant des mêmes bases, mêlent seulement quelque chose de leur tempérament particulier, de leurs habitudes locales, aux conclusions qu'ils en tirent. Il en résulte que le mérite de la nouveauté, de l'originalité, et par conséquent celui d'un intérêt vif et profond, manquent le plus souvent à nos ouvrages littéraires. On connaît l'histoire de cette vieille dame anglaise qui se suicida, désespérée de ne plus rien trouver de dramatique, de saisissant, de pittoresque en Europe, depuis que dans tous les pays les classes supérieures commençaient à s'habiller de la même façon. Il en est à peu près de même de nos littératures, qui sont devenues, même dans leurs beautés, fades et monotones à force de se copier et de s'assimiler les unes aux autres.

C'est à cause de cela que les travaux intellectuels de l'Amérique sont surtout faits pour éveiller l'attention. Ils doivent, ou plutôt ils devraient exprimer les opinions, les idées d'un peuple dont l'organisation sociale n'a absolument rien de commun avec celle de nos sociétés européennes. Le philosophe, le moraliste, l'homme d'état, doivent être curieux de savoir quelle est la nourriture intellectuelle qu'on offre à la seule grande société démocratique qu'il y ait aujourd'hui dans le monde; quelle est l'empreinte que cette forme politique laisse sur les habitudes, sur les intelligences. Ainsi, l'on n'est plus réduit à remonter aux temps de la Grèce et de Rome pour savoir ce que c'est que l'action morale de la démocratie. L'Amérique, qui est là sous nos yeux, nous en offre un exemple vivant, exemple d'autant plus précieux qu'il est, sous certains rapports, unique peut-être dans l'histoire. On sait que ce qu'on appelait démocratie à Athènes et à Rome, ne ressemblait guère à ce que nous désignons

aujourd'hui par ce mot. A Athènes, le peuple était censé gouverner, mais, dans le peuple, on ne comprenait point les esclaves, qui formaient pourtant près des deux tiers de la population. Nulle part dans l'antiquité les masses véritables n'ont été admises à prendre une part directe au gouvernement, bien que le principe du suffrage universel, qu'on avait l'air de reconnaître, semble prouver le contraire. Avant l'exemple de l'Amérique, il y a donc eu des oligarchies plus ou moins démocratiques, mais point de vraie démocratie.

Or, quel argument l'Amérique fournit-elle en faveur de la puissance civilisatrice de la démocratie? Les esprits y sont-ils en progrès? Les lumières y suivent-elles une marche ascendante? La fermentation passionnée des masses, à la fois signe et conséquence de la liberté, est-elle compatible avec ce sentiment de sécurité, avec cette fixité des idées traditionnelles sans lesquelles il ne saurait y avoir pour un peuple ni force morale, ni vraie civilisation? Nous ne voulons pas dire que ces élémens puissent suffire pour la solution de cette grande question sociale qui se débat depuis l'origine des choses, celle de savoir quelle est la forme de gouvernement qui convient le mieux à l'homme. Mais, ou je me trompe fort, ou la question dont il s'agit se rattache par un côté à l'action intellectuelle de la démocratie. Voulez-vous savoir si les institutions d'un peuple tendent à l'éclairer, à l'élever, à lui donner un esprit de douceur, une empreinte de haute civilisation, tout en lui conservant ce tempérament robuste, cette aptitude militaire qui éloignent de lui jusqu'à la possibilité d'un danger extérieur? Étudiez sa littérature; voyez ce que disent ses penseurs, ses poètes. Leur langage est-il bas et trivial? Leurs images sont-elles grossières ou extravagantes? Leurs pensées sont-elles communes ou empreintes d'un caractère de haineuse médiocrité? Soyez sûr que, à moins d'une profonde réaction intellectuelle, il n'y a pas là de vrais germes de civilisation, de vrai principe de grandeur morale.

Nous ne prétendons pas assurément que ces traits puissent tous s'appliquer à la situation que s'est faite la démocratie américaine. Il y a deux époques fort distinctes pour sa littérature. Dans la première, nous rencontrons une élévation véritable, tous les indices d'un vrai talent. Jefferson, Madison, Franklin, Jay, tous les signataires de la déclaration d'indépendance, esprits nobles et éclairés, appartiennent à cette première époque. Lisez leurs ouvrages immortels, et comparez-les à ceux de la génération actuelle. Quelle différence! L'Amérique, avant de secouer entièrement les traditions politiques et littéraires de l'Europe monarchique, pendant que l'opinion po-

pulaire y était encore à l'état de transition, a produit de grands écrivains, de hardis penseurs; mais, le changement une fois accompli, l'ordre nouveau une fois dégagé des vieux élémens sociaux, on dirait que les intelligences s'y sont soudainement affaissées. Ce n'est plus aux esprits cultivés, à l'aristocratie des intelligences, que s'adresse l'écrivain américain. Ce n'est plus sur leurs lumières, sur leurs goûts, qu'il règle ses pensées. Son public est devenu plus nombreux, mais moins éclairé. Son point de mire, ce sont les masses, souveraines en littérature comme en politique. Il est facile de voir que ses idées doivent forcément s'adapter aux instincts, aux préjugés, aux habitudes de ce nouveau tribunal académique. Il reflétera donc les haines de ce nouveau public pour toute distinction de classe et de rang, pour le talent même, pour tout ce qui s'élève au-dessus du niveau commun; haines qui, aujourd'hui aussi bien qu'il y a deux mille ans, forment un des traits caractéristiques de l'esprit démocratique. Les démocraties anciennes se défiaient du mérite alors même qu'elles lui accordaient leurs suffrages. Les démocraties modernes se montrent animées des mêmes sentimens. Si elles se rappellent que des honneurs sont dus à leurs grands hommes, c'est seulement lorsque leurs cendres reposent au tombeau. Vivans, on ne les bannit pas, il est vrai, comme Aristide et Coriolan, mais on calomnie leurs intentions, on s'acharne contre leur caractère. Toujours il se trouve une foule crédule pour accueillir les plus odieuses injures de l'envie et ajouter foi à ses ignobles allégations. Hélas! il faut le dire, car notre pauvre humanité ne se dépouille en aucun temps et en aucun lieu des faiblesses qui lui sont inhérentes, la courtisanerie se voit partout, sous toutes les formes de gouvernement et au service de toutes les causes. Et si l'on y regarde de près, trop souvent on reconnaîtra son empreinte là même où l'on ne croyait d'abord voir qu'un patriotisme désintéressé. La même faiblesse qui, dans les pays monarchiques, porte tant d'écrivains à faire de leur talent un encensoir pour les préjugés des grands, les entraîne également, là où les masses sont souveraines, à flatter et caresser les instincts de l'étroite envie ou de l'ignorance grossière. Encore si le talent gagnait à cette substitution dans l'objet de ses hommages. Mais non, une médiocrité féconde, inépuisable en quelque sorte, est tout ce qui semble devoir remplacer ces œuvres de génies rares, il est vrai, mais qui, chez les nations monarchiques, viennent parfois frapper et illuminer leur siècle.

Ce jugement paraîtra peut-être sévère : qu'on parcoure la liste

des écrivains américains contemporains, et on trouvera qu'il n'est qu'équitable. Qu'y voyons-nous? A peine cinq ou six noms qui méritent d'être cités, et encore ces noms appartiennent-ils, sous quelques rapports, à l'Europe tout autant qu'à l'Amérique. Certes, il ne nous vient pas à l'esprit de contester la valeur de Washington Irving ou de Cooper. L'un et l'autre jouissent d'une réputation trop méritée, trop fortement établie, pour qu'on puisse même songer à l'ébranler. Le premier surtout est sans contredit un des écrivains les plus spirituels et les plus féconds du siècle. Quiconque a lu son *Braceby Hall*, son *Histoire de New-York*, les *Contes d'un Voyageur*, et ce grand travail qui, à lui seul, suffirait pour illustrer son auteur, *la Vie de Colomb*, ouvrages dont les uns révèlent un esprit fin, sagace, mordant, et les autres une rare persévérance de recherches jointe à la solidité et à la sûreté du jugement; quiconque a lu ces ouvrages remarquables, reconnaîtra aisément qu'il n'y a rien d'exagéré dans les éloges que l'Europe, aussi bien que l'Amérique, accorde à leur auteur. Cependant, c'est tout au plus si l'Amérique a le droit de réclamer exclusivement pour elle le nom de Washington Irving, car c'est au sein de l'Europe, qu'il n'a presque pas quittée, que s'est développé le talent de l'écrivain. C'est à Londres et à Paris, et non pas à New-York, que Washington Irving a trouvé ses auditeurs et son plus nombreux public. Ses idées se règlent sur nos goûts plutôt que sur ceux de ses compatriotes, et cela probablement sans qu'il s'en aperçoive. Ces mêmes remarques s'appliquent également à Cooper, dont les romans, justement célèbres, ont été, si nous ne nous trompons, inspirés par les succès de sir Walter Scott, et réglés bien évidemment sur nos goûts européens.

Cependant nous ne chicanerons pas M. Vail à ce sujet. Nous le laisserons très volontiers inscrire ces deux beaux noms sur le frontispice de son panthéon national, pourvu qu'il convienne avec nous qu'ils font exception parmi les littérateurs d'Amérique. Tucker, Story, Livingston, Sparks, et surtout Channing, qui appartiennent tous à la génération actuelle, sont, sans aucun doute, des écrivains de mérite; mais, en exceptant ces noms et ceux de Clay et de Webster, dont le talent oratoire est très remarquable, nous ne rencontrons que bien peu d'illustrations intellectuelles dans les annales de l'Amérique moderne. Écoutons ce que dit M. de Tocqueville, qui, sans le vouloir peut-être, a détruit pour bien des esprits le prestige républicain : « Il règne au sein des nations démocratiques un petit mouvement incommode, une sorte de roulement incessant des hommes

les uns sur les autres, qui trouble et distrait l'esprit sans l'animer ni l'élever. » Comment pourrait-il en être autrement dans un pays où, à proprement parler, il n'y a pas encore, il n'y a jamais eu de classe lettrée? A peine pourrait-t-on citer dix écrivains américains qui n'aient exercé quelque profession en même temps qu'ils composaient leurs ouvrages. Ce sont, pour la plupart, des avocats, des médecins, des négocians, des missionnaires, et quelquefois, comme dans le cas de Franklin et du docteur Bowditch, des compositeurs d'imprimerie ou des ouvriers mécaniciens. Les affaires, la politique, qui est aussi pour chacun une affaire, et la plus grosse de toutes, celle qui se rattache le plus intimement à ses intérêts, absorbent tous les momens du citoyen des États-Unis. C'est un bruit confus de voix discordantes, un pêle-mêle général, une vaste arène où les petites idées en politique, en religion, se heurtent, se combattent et tombent « aussi nombreuses que des feuilles d'automne, » où tout, en un mot, est matière à controverse, à discussion, sans qu'il jaillisse jamais de ce choc des esprits de bien vives étincelles de génie.

Cependant, si nous prenons les masses en Amérique, nous les trouverons, à proportion, beaucoup plus éclairées que partout ailleurs. Tout le monde, à peu près, sait lire, tout le monde sait un peu d'arithmétique, d'histoire. L'horizon intellectuel n'est point vaste, mais tout ce qu'il renferme vit et se meut. C'est qu'on a beau donner à l'homme la forme de gouvernement la plus *progressive*, on ne réussit jamais à affranchir les masses de cette loi sévère qui les condamne à de pénibles travaux. Or, le travail, sans doute par suite d'une juste dispensation de la Providence, pose des bornes aux élans de l'intelligence. Les masses ont et auront toujours quelques préjugés étroits contre lesquels il n'y a aucun remède. Le malheur de l'Amérique, je veux dire sous le rapport littéraire, c'est que tout pouvoir réside chez ces masses, et par conséquent toute impulsion intellectuelle. C'est là, nous le craignons fort, une raison *à priori*, pour qu'il n'y ait jamais de littérature bien brillante sous la forme démocratique.

Les Anglais, surtout ceux d'entre eux qui professent des opinions tories, se prévalent de ces circonstances pour intenter une accusation en règle contre l'esprit démocratique en général, qu'ils tiennent pour essentiellement responsable de toutes les imperfections qu'on peut remarquer sous le rapport intellectuel dans la société américaine. Il en est même qui vont jusqu'à prétendre que c'est parce que l'état de Virginie, grace à son système d'esclavage, a réussi

à conserver quelque chose de la forme féodale, qu'il a eu l'insigne honneur de donner tant de présidens à l'Union. L'esclavage, disent-ils, établit en Virginie une large ligne de démarcation entre les classes et maintient chez les gens libres quelque chose de cette élévation héréditaire de cœur et de pensée que des institutions aristocratiques manquent rarement de produire. Or, c'est cette même élévation qui rend les hommes aptes à la tâche du gouvernement, ainsi qu'à toute autre tâche qui demande de la fixité dans les vues et des talens supérieurs. Nous croyons que les tories exagèrent grandement en ceci comme en beaucoup d'autres choses. Ce serait supposer la démocratie incapable de toute entreprise ardue que d'adopter l'opinion de leurs écrivains. Et pourtant il y a évidemment une espèce de grandeur résultant de la combinaison des forces morales, de leur action collective, grandeur quelquefois âpre et sauvage, qu'on ne saurait méconnaître dans les démocraties dans certaines circonstances et surtout lorsqu'il s'agit de défendre la patrie commune contre une invasion. Il serait facile de donner l'explication de ce phénomène, mais ce serait nous écarter trop de notre sujet. Pour le moment, nous devons nous borner à dire que la démocratie n'est pas l'unique cause de cette médiocrité littéraire à laquelle l'Amérique est réduite. Cette médiocrité doit être attribuée à des causes plus profondes, plus anciennes, dont nous dirons ici un mot en passant.

Dès son origine même, la société a pris en Amérique un caractère tout particulier d'austère sévérité qui devait retarder forcément le progrès des lettres et des arts. Les premiers émigrans anglais étaient, on le sait, de rigides puritains que la persécution religieuse avait forcés de quitter le sol natal. Eux et leurs descendans devaient avoir surtout une grande prédilection pour les recherches théologiques, pour les questions de foi et de dogme. Aussi, parmi les livres qui parurent d'abord en Amérique, ne voit-on presque que des ouvrages de controverse, des catéchismes et des sermons. A cette époque, du reste, la théologie faisait fureur dans l'ancien monde comme dans le nouveau; nos batailles politiques modernes sont même peu de chose auprès des batailles dogmatiques qui se livraient alors. Les puritains qui avaient mieux aimé quitter leur patrie, mourir même, que de conformer leur conduite à des doctrines religieuses que leurs descendans reconnaissent aujourd'hui pour parfaitement innocentes; les puritains, qui se posaient en martyrs de l'intolérance épiscopale, à peine établis dans leur nouveau séjour, se mirent, eux aussi, à persécuter à leur tour. Les rares ouvrages qui ont paru vers cette époque

dans le Nouveau-Monde sont tous empreints d'un même caractère de fanatisme étroit et haineux. Leur lecture ne peut offrir ni consolation ni enseignement, si ce n'est à ces quelques esprits chagrins qui, oubliant que l'imperfection est inhérente à la nature humaine, croient trouver dans le passé des modèles de vertu et d'excellence morale qu'ils ne veulent jamais reconnaître dans le présent.

Au reste, à cette époque et plusieurs années après, il ne s'imprimait point d'ouvrages en Amérique. Les émigrans envoyaient leurs manuscrits directement en Europe, d'où ils ne revenaient imprimés qu'au bout d'un assez long intervalle. Ce ne fut que vers l'an 1700 qu'on songea à établir, pour la première fois, des presses dans les colonies du nouveau continent. En 1701, on n'y comptait encore que quatre presses. La déclaration d'indépendance vint enfin donner une impulsion aux sciences et aux arts en Amérique. Affranchis du joug de la métropole, appelés à poser les bases d'un nouvel édifice politique, les Américains virent se manifester soudainement dans leurs villes, dans leurs assemblées, ces tendances larges et philosophiques qu'exigeait une mission aussi grande et aussi difficile. Des hommes vraiment supérieurs, comprenant la nécessité d'éclairer leurs concitoyens sur la nature de la situation sociale dans laquelle ils entraient, se mirent à la tâche et développèrent, dans un recueil intitulé *le Fédéraliste*, les principaux motifs qui avaient présidé à la rédaction de la nouvelle constitution. Comme cela devait être, leurs théories centralisatrices rencontrèrent de l'opposition. Le peuple, fortement intéressé à la lutte, prit parti pour ou contre les combattans, selon qu'il se laissait entraîner par ses intérêts, ses goûts ou ses préjugés. Bientôt il y eut des opinions, des partis, une littérature, non une littérature vieille et décrépite, mais jeune, pleine de vigueur, ayant foi en elle-même et dans l'avenir. C'est le grand siècle intellectuel de l'Amérique. Jefferson, Hamilton, Franklin, noms justement chers aux Américains, se montrèrent à la tête de ce brillant mouvement. Tous ou presque tous les écrivains que nous venons de nommer, appelés plus tard à prendre une part active à l'administration de leur pays, se sont distingués comme hommes de cœur et d'action. Jay a servi son pays dans la carrière diplomatique; Jefferson a été deux fois président de l'Union. Hamilton, après avoir rempli avec éclat les fonctions de secrétaire au département des finances, est mort de la main d'un adversaire politique qu'il avait provoqué par un sarcasme.

Ici, on peut remarquer une analogie entre cette période de l'his-

toire d'Amérique et l'histoire de la France moderne. Dans les deux pays, nous voyons des hommes qui avaient conquis dans les lettres leur renommée comme esprits supérieurs, appelés par leurs compatriotes à présider à la nouvelle organisation sociale. C'est un homme de lettres, Jefferson, que le congrès américain chargea de la rédaction de sa déclaration d'indépendance. C'est aussi à un homme de lettres, M. Guizot, que la chambre française a confié, en 1830, le soin de rédiger sa protestation contre les ordonnances. Ce sont des hommes de lettres qui, dans ce dernier pays, ont tracé de leur main le plan de la nouvelle politique, politique que nous voyons encore se développer sous leurs auspices, sous leur direction.

Et pourquoi en serait-il autrement? Pour rétablir entre le passé d'une société et son présent une harmonie que des évènemens imprévus ont rompue; pour mettre ses vieilles habitudes d'accord avec ses besoins nouveaux, avec ses tendances providentielles, pour diriger en un mot ce travail si complexe, il faut des esprits calmes, éclairés et prévoyans; il faut une foi, mais une foi que modèrent l'expérience et un sentiment profond de l'imperfection de la nature humaine. Le peuple américain, du reste, n'a pas eu à se repentir d'avoir chargé ses écrivains de la haute mission de présider à sa réorganisation sociale; il a trouvé en eux des guides sûrs et éclairés, dont l'exemple l'instruit et l'anime encore, aujourd'hui que ces grands hommes, ayant depuis long-temps payé la dette commune de l'humanité, jouissent d'un repos que ne leur accordaient point les passions contemporaines.

Pourquoi M. Vail ne s'est-il point arrêté un peu plus sur cette partie si belle de l'histoire littéraire de son pays? Pourquoi s'est-il mis obstinément à la poursuite d'une foule de renommées douteuses, comme s'il eût voulu suppléer à la médiocrité par le nombre? Nous cherchions le *singulier* dans les annales de l'Amérique, et, ne l'ayant point rencontré, nous éprouvions le besoin de nous replier sur cette époque comparativement si brillante. S'il nous était accordé de ne point suivre l'exemple de M. Vail, et que nos limites nous le permissent, nous citerions volontiers quelques fragmens des écrits politiques de Jay, de Hamilton et de Jefferson. On y trouverait à côté des vues les plus larges, les plus libérales en matière d'administration, un sentiment profond des besoins de la situation nouvelle dans laquelle ils venaient de placer leur pays. Ils étaient démocrates, démocrates peut-être jusqu'à l'exagération, et cependant ils ne tardèrent pas à se trouver pour la plupart dans la nécessité de faire de la résistance. On les taxa plus d'une fois d'ambition, de tendances

aristocratiques, parce qu'en hommes éclairés et loyaux ils crurent devoir recourir à quelques mesures de restriction, afin d'empêcher que leurs compatriotes ne se dégoûtassent de leurs jeunes libertés. Nous devons à Jefferson, qui a si souvent manifesté ses vives sympathies pour la France, de citer un passage de ses écrits où ce grand homme s'exprime de la manière la plus honorable pour lui, la plus flatteuse pour notre caractère national. Voici ce qu'il disait dans une lettre à un ami, pendant qu'il résidait comme ministre en France :

« Je ne puis quitter ce grand et beau pays sans exprimer mon opinion sur sa prééminence parmi les nations de la terre. Jamais je n'ai connu un peuple plus bienveillant, ou plus chaleureux et plus dévoué dans ses affections. Rien n'égale ses bontés et ses complaisances pour les étrangers, et l'hospitalité de Paris dépasse tout ce que j'ai jamais pu concevoir comme possible dans le sein d'une grande ville. La supériorité de ses savans, leurs dispositions communicatives, la politesse exquise de toutes les classes, la grace et la vivacité de leur conversation, communiquent à la société parisienne un charme qu'on ne rencontre dans aucun autre pays. En établissant une comparaison entre ce pays et les autres, il arrive ce qui arriva à Thémistocle après la bataille de Salamine. Quand les voix furent comptées, chaque général vota en sa propre faveur pour la première récompense à décerner à la valeur, tout en accordant la seconde à Thémistocle. De même, demandez à tout voyageur, n'importe de quelle nation : « Dans quel pays de la terre aimeriez-vous mieux vivre? — Très certainement dans mon propre pays, répondra-t-il, là où sont tous mes amis, mes parens, les premières comme les plus douces affections de mon cœur, les souvenirs de mon enfance. — Quel serait votre second choix? — La France. »

Nous quittons cette ère de l'histoire intellectuelle de l'Amérique avec tristesse, car c'est pour tomber, hélas! dans la littérature *journaliste*. On se ferait difficilement une idée de l'immense fécondité de l'Amérique dans ce dernier genre. Un numéro récent de l'*American Almanac*, recueil fort exact, fixe à cent millions le chiffre moyen des numéros des feuilles politiques qui se répandent en Amérique dans l'espace d'une seule année. Tout le monde les lit, tout le monde les commente. Et qu'y trouve-t-on? De grandes discussions sur des systèmes politiques, sur des dogmes religieux, sur des vues philosophiques, sur ces questions de haute morale sociale, en un mot, qui font marcher un peuple en avant, qui l'éclairent et l'élèvent? Hélas! non. On y trouve les injures, les grossièretés que les hommes politiques,

que les partis se jettent à la tête. On y trouve un vocabulaire déjà riche, et qui s'enrichit tous les jours davantage en termes d'outrage et de mépris. C'est un bruit assourdissant de cris, de vociférations, d'injures. Tout le monde est tour à tour filou, fripon, traître, *whig*, *tory*, *locofoco* (1), *aristocrate* enfin, car cette dernière épithète exprime le *nec plus ultra* de la scélératesse et de l'infamie dans le jargon américain. De temps en temps paraît un ouvrage isolé que l'homme de goût pourra parcourir avec quelque plaisir; malheureusement le phénomène ne se reproduit pas souvent. Sparks, Irving, Channing, sont de brillantes, mais rares exceptions. Le journalisme absorbe tout ce qu'il y a de sève intellectuelle; c'est le grand *Jaggernaut* qui broie sous les roues de son char les ames et les intelligences de ses trop aveugles adorateurs.

Il y a dans le seul fait de la puissance toujours croissante du journalisme aujourd'hui un immense problème, dont la solution importe beaucoup à l'avenir de l'esprit démocratique. Après avoir jeté les regards sur l'Amérique, on se demande avec effroi ce qu'il adviendra de nos lumières, de nos habitudes, de notre civilisation, si ce mal ne se guérit point par son propre excès. Mettre des passions haineuses dans les cœurs, des préjugés étroits dans les esprits, rabaisser systématiquement tout ce qui s'élève au-dessus du niveau commun, si ce sont là les conséquences nécessaires de l'action non restreinte de la presse, on peut prédire, sans crainte de se tromper, que le jour n'est pas éloigné où les sociétés démocratiques, mues par cet instinct secret qui porte toutes les nations à repousser ce qui nuit véritablement au progrès, demanderont au despotisme des secours contre les maux dont elles sont travaillées. La modération seule peut empêcher que cette éventualité si triste pour tous les vrais amis de la démocratie vienne jamais à se réaliser.

Non, la vocation de l'Amérique n'est point une vocation littéraire. Sa situation géographique, ses instincts, ses besoins, nous permettent de deviner déjà sa mission parmi les nations de la terre. C'est

(1) Les mots *whigs* et *tories* n'ont pas en Amérique la même signification qu'en Angleterre. Contrairement à ce qui a lieu dans ce dernier pays, c'est le parti démocrate qu'on désigne en Amérique par le mot *tory;* les whigs sont le parti à tendances conservatrices. Voici l'origine du terme *locofoco*. Dans une réunion de *tories* qui eut lieu à New-York il y a quelques années dans la salle Tammany, les lampes étant venues à s'éteindre subitement, on eut recours à des briquets phosphoriques appelés en Amérique *locofocos*. De cette circonstance est née la dénomination de *locofocos* appliquée au parti démocratique.

une mission de développement matériel, de surveillance et peut-être d'agression maritimes. Le peuple américain est commerçant et tend à devenir industriel. Ses intérêts l'entraînent donc forcément vers cette sphère de la politique européenne dont ses fondateurs ont vainement voulu le tenir éloigné. Or, la puissance avec laquelle l'Amérique est surtout destinée à se trouver en contact, c'est l'Angleterre, son ancienne mère-patrie. Est-ce là un mal? Nous sommes bien éloigné de le croire. Il ne faut pas que l'Angleterre puisse se laisser aller à la tentation de jouer sur mer le rôle qui a si mal réussi à Napoléon sur terre, et contre lequel elle s'est si fort récriée naguère. A la porte même de ses possessions occidentales, l'Angleterre voit flotter un drapeau dont l'appui est assuré d'avance à toutes les puissances maritimes de premier ou de second ordre qu'auraient poussées à bout son arrogance ou ses empiètemens. En venant prendre la place du Portugal, de la Hollande, de l'Espagne, comme puissance maritime, l'Amérique aura beaucoup fait pour rétablir l'ancien équilibre des mers. Ce rôle importe surtout à la France, qui n'en avait peut-être pas pressenti la gravité alors que, mue par un sentiment généreux, elle couvrit de sa large égide le berceau de l'indépendance américaine. Nous voulons donc le progrès de l'Amérique en force, en richesse, en civilisation, dans tous les élémens de grandeur nationale. Si nous ne la croyons pas appelée à jeter un grand éclat littéraire, c'est parce que ses véritables trophées doivent se moissonner sur d'autres champs; et le jour où elle sera appelée à engager une lutte de ce genre, elle en sortira, nous n'en doutons pas, avec gloire. Les petites passions se taisent d'ordinaire chez les peuples libres quand un grave intérêt national est en jeu. Tout ce qu'il y a de vif, d'ardent, de puissant dans le génie démocratique, se concentre alors et éclate avec un entraînement irrésistible. On peut dire que, tout entière à l'idée de faire triompher la cause de la patrie, la démocratie oublie tout, jusqu'au soin de ses propres libertés. Mais trop souvent aussi, en sortant de ces grandes luttes, elle se trouve dans le cas du cheval de la fable qui, pour avoir voulu avec trop d'ardeur l'emporter sur ses rivaux, s'est donné un maître à tout jamais.

P. DILLON.

ESPAGNE.

DÉPART.

Avant d'abandonner à tout jamais ce globe,
Pour aller voir là-haut ce que Dieu nous dérobe,
Et de faire à mon tour au pays inconnu
Ce voyage dont nul n'est encor revenu,
J'ai voulu visiter les cités et les hommes,
Et connaître l'aspect de ce monde où nous sommes.
Depuis mes jeunes ans d'un grand désir épris,
J'étouffais à l'étroit dans ce vaste Paris;
Une voix me parlait et me disait : « C'est l'heure;
« Va, déracine-toi du seuil de ta demeure;
« L'arbre pris par le pied, le minéral pesant,
« Sont jaloux de l'oiseau, sont jaloux du passant,
« Et puisque Dieu t'a fait de nature mobile,
« Qu'il t'a donné la vie, et le sang, et la bile,
« Pourquoi donc végéter et te cristalliser
« A regarder les jours sous ton arche passer?
« Il est au monde, il est des spectacles sublimes,
« Des royaumes qu'on voit en gravissant les cimes,
« De noirs Escurials, mystérieux granits,
« Et de bleus océans, visibles infinis.
« Donc, sans t'en rapporter à son image ronde,
« Par toi-même connais la figure du monde. »

Tout bas à mon oreille ainsi la voix chantait,
Et le désir ému dans mon cœur palpitait.

Comme au jour du départ on voit parmi les nues
Tournoyer et crier une troupe de grues,
Mes rêves palpitans prêts à prendre leur vol
Tournoyaient dans les airs et dédaignaient le sol;
Au colombier, le soir, ils rentraient à grand' peine,
Et des hôtes pensifs qui hantent l'ame humaine,
Il ne s'asseyait plus à mon triste foyer
Que l'ennui, ce fâcheux qu'on ne peut renvoyer!

L'amour aux longs tourmens, aux plaisirs éphémères,
L'art et la fantaisie aux fertiles chimères,
L'entretien des amis et les chers compagnons
Intimes dont souvent on ignore les noms,
La famille sincère où l'ame se repose
Ne pouvaient plus suffire à mon esprit morose;
Et sur l'âpre rocher où descend le vautour
Je me rongeais le foie en attendant le jour.
Je sentais le désir d'être absent de moi-même;
Loin de ceux que je hais et loin de ceux que j'aime,
Sur une terre vierge et sous un ciel nouveau,
Je voulais écouter mon cœur et mon cerveau,
Et savoir, fatigué de stériles études,
Quels baumes contenait l'urne des solitudes,
Quels mots balbutiait avec ses bruits confus,
Dans la rumeur des flots et des arbres touffus,
La nature, ce livre où la plume divine
Écrit le grand secret que nul œil ne devine!
Je suis parti, laissant sur le seuil inquiet,
Comme un manteau trop vieux que l'on quitte à regret,
Cette lente moitié de la nature humaine,
L'habitude au pied sûr qui toujours y ramène,
Les pâles visions, compagnons de mes nuits,
Mes travaux, mes amours, et tous mes chers ennuis.
La poitrine oppressée et les yeux tout humides
Avant d'être emporté par les chevaux rapides,
J'ai retourné la tête à l'angle du chemin,
Et j'ai vu me faisant des signes de la main,

Comme un groupe plaintif d'amantes délaissées,
Sur la porte debout ma vie et mes pensées.

Hélas! que vais-je faire et que vais-je chercher?
L'horizon charme l'œil : à quoi bon le toucher?
Pourquoi d'un pied réel fouler les blondes grèves,
Et les rivages d'or de l'univers des rêves?
Poète, tu sais bien que la réalité
A besoin, pour couvrir sa triste nudité,
Du manteau que lui file à son rouet d'ivoire
L'imagination, menteuse qu'il faut croire;
Que tout homme en son cœur porte son Chanaan,
Et son Eldorado par-delà l'Océan.
N'as-tu pas dans tes mains assez crevé de bulles,
De rêves gonflés d'air et d'espoirs ridicules?
Plongeur, n'as-tu pas vu sous l'eau du lac d'azur
Les reptiles grouiller dans le limon impur?
L'objet le plus hideux que le lointain estompe
Prend une belle forme où le regard se trompe.
Le mont chauve et pelé doit à l'éloignement
Les changeantes couleurs de son beau vêtement;
Approchez, ce n'est plus que rocs noirs et difformes,
Escarpemens abrupts, entassemens énormes,
Sapins échevelés, broussailles au poil roux,
Gouffres vertigineux et torrens en courroux.

Je le sais, je le sais. Déception amère!
Hélas! j'ai trop souvent pris au vol ma chimère!
Je connais quels replis terminent ces beaux corps,
Et la syrène peut m'étaler ses trésors :
A travers sa beauté je vois, sous les eaux noires,
Fretiller vaguement sa queue et ses nageoires.
Aussi ne vais-je pas, de vains mots ébloui,
Chercher sous d'autres cieux mon rêve épanoui;
Je ne crois pas trouver devant moi, toutes faites
Au coin des carrefours, les strophes des poètes,
Ni pouvoir en passant cueillir à pleines mains
Les fleurs de l'idéal aux chardons des chemins.
Mais je suis curieux d'essayer de l'absence,
Et de voir ce que peut cette sourde puissance;

Je veux savoir quel temps, sans être enseveli,
Je flotterai sur l'eau qui ne garde aucun pli,
Et dans combien de jours, comme un peu de fumée,
Des cœurs éteints s'envole une mémoire aimée.

Le voyage est un maître aux préceptes amers;
Il vous montre l'oubli dans les cœurs les plus chers
Et vous prouve, ô misère et tristesse suprême!
Qu'ingrat à votre tour vous oubliez vous-même.
Pauvre atome perdu, point dans l'immensité,
Vous apprenez ainsi votre inutilité;
Votre départ n'a rien dérangé dans le monde;
Déjà votre sillon s'est refermé sur l'onde.
Oublié par les uns, aux autres inconnu,
Dans des lieux où jamais votre nom n'est venu,
Parmi des yeux distraits et des visages mornes,
Vous allez sur la terre et sur la mer sans bornes.
Par l'absence à la mort vous vous accoutumez.
Cependant l'araignée à vos volets fermés
Suspend sa toile ronde, et la maison déserte
Semble n'avoir plus d'ame et pleurer votre perte,
Et le chien qui s'ennuie et voudrait vous revoir
Au détour du chemin va hurler chaque soir.

EN PASSANT A VERGARA.

No vaya usted a ver eso que lé dara gana de vomitar.

Nous avions avec nous une jeune Espagnole
A l'allure hardie, à la toilette folle,
Au grand front éclatant comme un marbre poli,
Où la réflexion n'a jamais fait un pli,
Encadré de cheveux qui venaient en désordre
Sur un col satiné nonchalamment se tordre;
Des sourcils de velours avec de grands yeux noirs,
Renvoyant des éclairs comme un piége à miroirs;
Un rire éblouissant, épanoui, sonore,
Belle fleur de gaîté qu'un seul mot fait éclore;
Des dents de jeune loup, pures comme du lait,

Dont l'émail insolent sans trève étincelait;
Une taille cambrée en cavale andalouse,
Des pieds mignons à rendre une reine jalouse;
Et puis sur tout cela je ne sais quoi de fou,
Des mouvemens d'oiseau dans les poses du cou,
De petits airs penchés, des tournures de hanches,
De certaines façons de porter ses mains blanches,
Comme dans les tableaux où le vieux Zurbaran
Sous le nom d'une sainte, en habit castillan,
Représente une dame avec des pandelocques,
Des plumes, du clinquant et des modes baroques.

Or pendant que j'errais dans la vaste fonda,
Attendant qu'on servît *la olla podrida*,
Et que je regardais, ardent à tout connaître,
La cage du grillon pendue à la fenêtre,
Un mort passa, — partant pour le royaume noir;
Et comme je voulais descendre pour le voir,
(Car sur le front des morts le rêveur cherche à lire
Ce terrible secret qu'aucun d'eux n'a pú dire)
L'Espagnole, posant ses doigts blancs sur mon bras,
Me retint et me dit : Oh! ne descendez pas,
Cela vous donnerait, à coup sûr, la nausée!
Elle jeta ces mots vaguement, sans pensée,
De cet air de dégoût mêlé d'un peu d'effroi
Qu'on aurait en parlant d'un reptile au corps froid.

Ce spectacle, effrayant pour le héros lui-même,
Qui fait pâlir encor le front du chartreux blême,
Après vingt ans de jeûne et d'angoisses passés,
Un crâne sous la main, entre des murs glacés,
La mort n'a donc pour toi ni leçon ni tristesse;
Et parce que tu bois le vin de ta jeunesse,
Que tes cheveux sont noirs et tes regards ardens,
Qu'il n'est pas une tache aux perles de tes dents,
Tu crois vivre toujours, sans qu'à ton front splendide
Le temps avec son ongle ose écrire une ride?
Et tu méprises fort, dans ton éclat vérmeil,
Le cadavre au teint vert qui dort le grand sommeil!
Et pourtant ce débris fut le temple d'une ame;

Ce néant a vécu; cette lampe sans flamme
Que la bouche inconnue a soufflée en passant,
Naguère eut le rayon qui t'éclaire à présent.
Sans doute; mais pourquoi plonger dans ces mystères?
Laissons rêver les morts dans leurs lits solitaires,
En conversation avec le ver impur!
A nous la vie, à nous le soleil et l'azur,
A nous tout ce qui chante, à nous tout ce qui brille,
Les courses de taureaux dans Madrid ou Séville,
Les pesans picadors et les légers chulos,
Les mules secouant leurs grappes de grelots,
Les cheveaux éventrés et le taureau qui râle,
Fondant, l'épée au cou, sur le matador pâle!
A nous la castagnette, à nous le pandero,
La cachucha lascive et le gai bolero,
Le jeu de l'éventail, le soir, aux promenades,
Et sous le balcon d'or les molles sérénades!
Les vivans sont charmans, et les morts sont affreux.
Oui; — mais le ver un jour rongera ton œil creux,
Et comme un fruit gâté, superbe créature,
Ton beau corps ne sera que cendre et pourriture,
Et le mort outragé, se levant à demi,
Dira, le regard lourd d'avoir long-temps dormi :
« Dédaigneuse! à ton tour tu donnes la nausée;
Ta figure est déjà bleue et décomposée,
Tes parfums sont changés en fétides odeurs,
Et tu n'es qu'un ramas d'effroyables laideurs! »

EN ALLANT A LA CHARTREUSE DE MIRAFLORES.

Oui, c'est une montée âpre, longue et poudreuse,
Un revers décharné, vrai site de chartreuse;
Les pierres du chemin qui croulent sous les pieds
Trompent à chaque instant les pas mal appuyés.
Pas un brin d'herbe vert, pas une teinte fraîche:
On ne voit que des murs bâtis en pierre sèche,
Des groupes contrefaits d'oliviers rabougris
Au feuillage malsain, couleur de vert de gris,

Des pentes au soleil que nulle fleur n'égaie,
Des roches de granit et des ravins de craie;
Et l'on se sent le cœur de tristesse serré.
Mais quand on est en haut, coup d'œil inespéré!
L'on aperçoit là-bas, dans le bleu de la plaine,
L'église où dort le Cid près de doña Chimène.

LA FONTAINE DU CIMETIÈRE.

A la morne chartreuse, entre des murs de pierre,
En place de jardin l'on voit un cimetière,
Un cimetière nu comme un sillon fauché,
Sans croix, sans monumens, sans tertre qui se hausse:
L'oubli couvre le nom, l'herbe couvre la fosse;
La mère ignorerait où son fils est couché.

Les végétations maladives du cloître
Seules sur ce terrain peuvent germer et croître,
Dans l'humidité froide à l'ombre des longs murs;
Des morts abandonnés douces consolatrices,
Les fleurs n'oseraient pas incliner leurs calices
Sur le vague tombeau de ces dormeurs obscurs.

Au milieu, deux cyprès à la noire verdure
Profilent tristement leur silhouette dure,
Longs soupirs de feuillage élancés vers les cieux!
Pendant que du bassin d'une avare fontaine
Tombe en frange effilée une nappe incertaine
Comme des pleurs furtifs qui débordent des yeux.

Par les saints ossemens des vieux moines filtrée,
L'eau coule à flots si clairs dans la vasque éplorée,
Que pour en boire un peu je m'approchai du bord.
Dans le cristal glacé quand je trempai ma lèvre,
Je me sentis saisi par un frisson de fièvre:
Cette eau de diamant avait un goût de mort!

Chartreuse de Miraflores, près de Burgos.

DANS LA SIERRA.

J'aime d'un fol amour les monts fiers et sublimes,
Les plantes n'osent pas poser leurs pieds frileux
Sur le linceul d'argent qui recouvre leurs cimes,
Le soc s'émousserait à leurs pics anguleux.

Ni vigne aux bras lascifs, ni blés dorés, ni seigles,
Rien qui rappelle l'homme et le travail maudit;
Dans leur air libre et pur nagent des essaims d'aigles,
Et l'écho du rocher siffle l'air du bandit.

Ils ne rapportent rien, et ne sont pas utiles,
Ils n'ont que leur beauté, je le sais, c'est bien peu,
Mais moi je les préfère aux champs gras et fertiles,
Qui sont si loin du ciel qu'on n'y voit jamais Dieu.

Grenade, Sierra-Nevada.

AU BORD DE LA MER.

La lune, de ses mains distraites,
A laissé cheoir du haut de l'air
Son grand éventail à paillettes
Sur le bleu tapis de la mer.

Pour le ravoir, elle se penche
Et tend son beau bras argenté;
Mais l'éventail fuit sa main blanche,
Par le flot qui passe emporté.

Au gouffre amer, pour te le rendre,
Lune, j'irais bien me jeter,
Si tu pouvais du ciel descendre,
Au ciel si je pouvais monter!

Malaga.

THÉOPHILE GAUTIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1841.

C'est avec une profonde émotion que nous nous adressons aujourd'hui à nos lecteurs, avec une émotion qu'ils ont tous éprouvée comme nous à la nouvelle de l'horrible attentat qui a failli couvrir de deuil la fête que la famille royale donnait à l'armée. C'est donc la manie de l'assassinat qui agite aujourd'hui les esprits! Bientôt la mémoire ne suffira plus à retenir les noms de tous les assassins qui se succèdent dans cette infame carrière, et dont la Providence a pu seule déjouer les nombreuses tentatives. L'attentat devient de plus en plus stupide et féroce. Aujourd'hui, ce n'est plus la pensée du régicide, ce n'est plus la folle et criminelle espérance d'une révolution sanglante, d'une indomptable anarchie, suivant la mort du chef de l'état, du conservateur suprême de la paix publique, qui arme le bras de l'assassin. Non. Il veut tuer pour le plaisir de tuer, pour avoir du sang; il lui faut du sang, ainsi qu'on le criait en effet dans les rassemblemens séditieux des jours précédens; pour avoir du sang, il décharge son pistolet au milieu d'une fête, d'un immense rassemblement. S'il manque son but, il a du moins l'espoir de tuer quelqu'un, de voir un cadavre à ses pieds; si le prince échappe à ses coups, la balle frappera un officier, un soldat, un spectateur, une femme, un enfant, car certes l'assassin ne pensait pas que la Providence couvrirait d'une si éclatante protection le peuple, l'armée, la famille royale, la cité tout entière, qu'elle les abriterait tous sous la même égide, et rendrait vaine cette fureur sanguinaire qui s'irrite de toute allégresse publique, de toute joyeuse communication du peuple avec les princes. Quels abominables emportemens, quelles noires passions agitent ces ames égarées! Assassiner un jeune prince qui n'est connu que par sa vive intelligence, par son aimable bonté, par son courage et son dévouement au pays! Qu'a-t-il donc fait pour que le bras d'un assassin veuille ainsi l'arracher à sa patrie et à sa famille? Partout où il pouvait rencontrer un ennemi de la France, il y est accouru; voilà toute

sa politique. Tout jeune, il a, comme nos braves soldats, affronté tous les périls, supporté toutes les fatigues; prince, riche, quatrième fils du roi, sans autre perspective que celle d'une vie honorable et noblement employée au service de son pays, il a bravé les dangers de cette Afrique plus redoutable encore par ses poisons que par les balles des Bédouins. Et il ne les a pas bravés impunément; ainsi que l'avait déjà éprouvé le prince royal, la maladie n'épargne ni la naissance, ni le dévouement, ni le courage. Le duc d'Aumale fut atteint d'une maladie si cruelle, que ses compagnons d'armes désespéraient de le pouvoir ramener au sein de son auguste famille. Aussi disait-il à la reine, en lui présentant à Corbeil le chirurgien de son régiment : Voici, madame, l'homme qui m'a sauvé la vie. Et cette vie, si noblement commencée, consacrée tout entière au pays, cette vie, espérance et orgueil légitimes d'une mère qu'on n'ose pas louer, parce que la profonde vénération est muette, cette vie, un assassin caché au coin d'une rue voulait la lui arracher par un infame guet-apens!

L'indignation du peuple a été unanime et profonde. Espérons qu'elle sera durable. Il faut que l'opinion publique, énergique et persévérante, flétrisse des attentats qui sont une honte pour le pays, une insulte à la noblesse du caractère français, un péril pour nos libertés. Que les assassins sachent bien qu'il n'y a pour eux qu'un profond mépris et un insurmontable dégoût.

On donne aujourd'hui une explication de l'attentat d'hier qui lui ôterait tout caractère politique et en ferait un acte de vengeance privée, d'une vengeance aveugle et furieuse, au point de vouloir l'assouvir en cherchant à frapper l'officier qui en était l'objet, à côté des princes, au milieu d'une fête publique. La justice en décidera.

Les troubles et les désordres que nous avions espéré de voir s'apaiser et s'éteindre, paraissent au contraire se multiplier et se propager de plus en plus. Toutes les erreurs et toutes les préventions semblent se réunir pour troubler la paix publique. A Clermont-Ferrand, c'est le recensement qui pousse les Auvergnats à la révolte. A Mâcon, les portefaix aspirent au privilége, et trouvent mauvais que d'autres travailleurs puissent s'associer à leur œuvre et en partager les bénéfices. Partout ce n'est pas à la plainte, à la représentation, à la résistance légale qu'on se borne; on ne songe qu'aux voies de fait, on s'y précipite avec une légèreté déplorable; c'est dans la rue qu'on prétend vider toutes les questions et se faire soi-même justice. C'est en vain que se font entendre les avertissemens des magistrats, la voix des citoyens les plus honorables, les conseils de la presse, même de la presse de l'opposition, qui sait, par de nombreuses et tristes expériences, que le désordre et la violence n'ont jamais été des garanties de liberté. Un esprit de vertige paraît agiter les têtes dans ce moment, et leur fait oublier qu'il y a en France un pouvoir, des lois, une administration, des chambres, des tribunaux. On oublie que des voies légales, nombreuses, faciles, sont toujours ouvertes aux réclamations, fondées ou non; que hors de ces voies, la résistance est coupable, et que la répression du délit n'est pas seulement un droit du gouvernement, mais un

devoir impérieux. On a dit avec plus d'esprit que de vérité que la légalité nous tue; c'est l'illégalité qui nous tuerait, si on lui laissait le champ libre, même lorsqu'au lieu d'être le fait des autorités, elle serait le fait des particuliers. La loi pour tous, et en toutes choses : tant que ce dogme n'aura pas profondément pénétré dans les mœurs, notre éducation politique sera loin d'être achevée.

Le mouvement qu'on annonçait depuis long-temps dans notre diplomatie paraît enfin s'accomplir. M. de Saint-Aulaire est nommé ambassadeur à Londres, M. de Flahaut le remplace à Vienne. On dit que M. le marquis de Dalmatie passe de Turin à Berlin, que M. Bresson a obtenu l'ambassade de Madrid, et M. de Salvandy celle de Turin.

Au point de vue politique, le fait le plus important dans ces nominations serait l'acceptation d'une ambassade par M. de Salvandy, l'un des ministres du 15 avril qui étaient restés jusqu'ici à l'état de paix armée vis-à-vis du ministère. Le fait serait significatif, s'il était réellement le résultat, l'expression, l'indice ou le préliminaire d'une union plus intime, d'une fusion entre quelques nuances du parti conservateur. Ce sont là les inductions des esprits prompts à conclure. Nous ne les suivrons pas dans ces conclusions, qui ne nous paraissent jusqu'ici que des conjectures quelque peu hasardées.

Ce qui est certain pour nous se réduit à ceci : à l'approche de la session, les partis se préparent, sur le terrain parlementaire, à de grands efforts et à de rudes combats. Les demi-alliances, les amitiés conditionnelles qui ont suffi au cabinet pour traverser la session dernière, ne lui suffiraient plus. Les rôles sont changés. Pendant la dernière session, c'était au 1er mars qu'appartenait le rôle de *défendeur*. Tous ceux qui, par une raison quelconque, ne voulaient pas de lui, quels qu'ils fussent, d'où qu'ils vinssent, quel que fût leur but, étaient propres à l'attaque. On se rallie aisément sous une négation. Il est si facile de dire ce qu'on ne veut pas, lorsqu'on n'est pas en même temps forcé de dire nettement ce que l'on veut, lorsqu'on ne doit pas donner l'expression précise de ses intentions sur telle ou telle question particulière.

Aujourd'hui la discussion des actes du 1er mars est épuisée. On pourra encore les attaquer; ce sera même une tactique que d'essayer de replacer la question sur le terrain de l'an dernier. Mais au fond la question est autre. L'opposition, au lieu d'accepter ce combat purement défensif, prendra les devans, et, s'emparant de tous les faits, intérieurs et extérieurs, de l'administration actuelle, elle les retournera contre elle. A l'opposition l'attaque, au ministère la défense. Et alors il ne suffira plus aux ministériels de dire : Nous ne voulons pas du 1er mars; nous blâmons sa politique, nous repoussons son système; il faudra ajouter : Nous voulons le 29 octobre, parce que nous approuvons sa conduite, parce que nous adoptons ses actes, parce que sa politique est notre politique et que son système est notre système. Il faudra, sans généralités, sans ambages, s'expliquer et voter sur les faits particuliers qui ont signalé l'administration du 29 octobre, sur le recensement, sur l'emprunt ajourné, sur le traité du 13 juillet, sur le désarmement, que sais-je? Ce n'est

qu'à cette condition que le ministère peut surmonter les difficultés de la session, et obtenir dans la lutte parlementaire une victoire qui le consolide.

Dès-lors on comprend qu'il cherche dans l'intervalle à rallier tout son monde et à resserrer les liens qui lui attachent les diverses fractions des chambres qui ont voté avec lui à la session dernière. On comprend également que tous ceux qui ont rompu sans retour avec l'opposition, et qui ont d'ailleurs la conviction de ne pouvoir la combattre avec succès que sous la conduite du ministère et à l'aide de ses forces, préfèrent, ne fût-ce que comme pis-aller, une alliance plus intime avec le cabinet au danger d'une défaite de leur parti. Les intérêts sont clairs. Restent les préventions, les vanités, les passions; elles sont moins faciles à manier, à concilier. La discipline des partis est chose inconnue chez nous. Nous n'osons rien prédire; nos prévisions seraient peu rassurantes.

Disons seulement que nous avons toujours reproché comme une grave erreur à nos hommes politiques, à tous ceux qui ont joué dans le pays un rôle éminent depuis 1830, leurs divisions et leurs querelles, querelles et divisions fondées en réalité sur des motifs que l'histoire ne prendra guère au sérieux. Dans cette conviction, nous applaudirions toujours à tout arrangement honorable qui mettrait fin à des séparations et à des luttes qui n'ont eu d'autre résultat que d'affaiblir le gouvernement du pays et de lui imprimer des mouvemens irréguliers et désordonnés.

Le public s'est fort occupé ces derniers jours de notre flotte de la Méditerranée. Le fait le plus remarquable nous paraît être l'envoi d'un renfort de deux vaisseaux de ligne à la division de Tunis sous les ordres de M. Leray. La Porte, sous le prétexte de je ne sais quels démêlés avec le bey de Tunis, a manifesté l'intention de le renverser et de le remplacer par un homme à sa dévotion, c'est-à-dire à la dévotion de ceux qui donnent à la Porte, si faible, si impuissante, si incapable d'administrer même ses possessions directes, ces conseils belliqueux, et qui lui inspirent la pensée d'une expédition contre une régence barbaresque. La vérité est qu'on voudrait établir à Tunis un gouvernement hostile à nos possessions d'Afrique, un gouvernement qui pût fournir à nos ennemis des armes, des secours de toute espèce, au besoin un asile, et en cas de succès un allié déclaré. La France a déjà fait connaître qu'elle ne permettra pas à Tunis une révolution à main armée, faite uniquement en haine des intérêts français. Le cabinet du 29 octobre n'est pas moins explicite et moins ferme sur cette question que ses prédécesseurs. Le capitaine Leray est chargé de veiller dans la rade de Tunis aux intérêts français. Tahir-Pacha paraissant vouloir s'approcher de la régence avec une escadre assez considérable, notre division a été renforcée pour toutes les conjonctures possibles. M. Leray a reçu des instructions précisées, positives. Tahir-Pacha ne fermera pas l'oreille à de sages conseils; il n'oubliera pas le canon de Navarin.

L'affaire de l'îlot *del Rey*, dans les Baléares, pourrait donner une singulière idée de l'administration espagnole. Le gouverneur de Minorque annonce à notre vice-consul qu'il a reçu de Madrid l'ordre de s'entendre avec lui sur

l'évacuation de l'îlot; et lorsque M. Guizot, surpris de ne recevoir que par voie indirecte la connaissance des intentions du cabinet de Madrid, exprime en termes justement sévères son étonnement, on ne sait plus d'où cet ordre est parti. M. Gonzalez déclare formellement qu'il n'en sait rien, qu'aucun ordre à ce sujet n'était parti de Madrid; il s'empresse de donner à notre gouvernement les explications les plus satisfaisantes, il offre de renouveler le bail si cela nous est nécessaire, et témoigne en même temps sa reconnaissance des services que le gouvernement espagnol a reçus et qu'il reçoit encore de la France. Après ces explications, notre gouvernement devait sans doute se tenir pour pleinement satisfait; mais n'est-il pas singulier que des faits de cette nature puissent s'accomplir, sans que le ministre des affaires étrangères, M. Gonzalès, en soit informé (car nous sommes loin de révoquer en doute son affirmation), et de manière qu'il ait besoin d'une enquête pour remonter à la source de cet étrange incident? Il est des personnes qui trouvent notre centralisation excessive; qu'ils conviennent du moins que la centralisation espagnole est insuffisante.

Une nouvelle amnistie vient d'être publiée en Espagne. C'est un acte digne d'éloge, bien qu'on doive regretter les trop nombreuses exceptions qu'il renferme.

Indépendamment des troubles qui agitent le pays, et peut-être aussi à cause de ces troubles, il est deux points qui préoccupent fortement les esprits sérieux. Ces points sont nos négociations commerciales avec la Belgique, et le désarmement.

Nous sommes loin de repousser en principe ces négociations; nous sommes disposés au contraire à seconder les efforts que les gouvernemens voudraient faire pour affaiblir le système prohibitif et se rapprocher peu à peu de la liberté commerciale. De même nous sommes loin de méconnaître l'importance des liens politiques qui existent entre la Belgique et la France, et la force nouvelle que pourrait leur donner la convention qu'on négocie.

Enfin l'humeur qu'en prend la presse anglaise, humeur qu'un journal a qualifiée de comique, et qui l'est en effet, suffirait pour montrer que cette convention peut avoir pour nous des avantages. Tout cela est vrai, sérieux, digne d'attention. Il n'est pas moins certain, pour tous ceux qui connaissent la nature et la puissance de l'industrie belge, qu'une convention quelque peu large et digne des efforts qu'elle aurait coûtés, sera pour quelques-unes de nos industries protégées une cause de perturbations profondes et de pertes considérables. Nous savons bien que le pays, considéré dans son ensemble, peut trouver d'amples compensations à ces pertes. Dire le contraire, ce serait nier des principes qui sont évidens pour nous, et que nous sommes loin de vouloir répudier. Aussi ce n'est pas la question économique, c'est la question politique qui nous paraît très sérieuse et très grave, dans ce moment surtout. Nous redoutons les alarmes que ces négociations peuvent faire naître, l'humeur qu'elles peuvent donner, les prétextes qu'elles peuvent fournir, même aux hommes bien intentionnés. L'intérêt personnel est si aveugle et si

passionné! Ces opérations délicates nous paraissent demander des jours parfaitement calmes et prospères : bonnes en soi, il leur faut en même temps l'opportunité et la prudence. C'est au ministère de voir si ces deux conditions peuvent être réalisées dans ce moment : à lui appartient de juger de sa haute position l'ensemble de notre situation politique; il en a plus que personne les moyens, comme il a toute la responsabilité de l'évènement. Nous sommes disposés à nous confier à ses lumières et à ses prévisions; et s'il parvient, sans compromettre la chose publique, à nous donner un bon résultat économique, nous applaudirons les premiers à ses efforts.

La question du désarmement paraît aussi occuper très sérieusement le cabinet. On cherche à mettre le budget en équilibre; peut-être même serait-on charmé de pouvoir ajourner indéfiniment l'emprunt; enfin, sans croire en aucune manière que les puissances étrangères nous aient fait, au sujet de nos armemens, des représentations peu compatibles avec notre dignité, nous sommes convaincus que l'état de tension où nous avons mis toutes les armées et toutes les finances de l'Europe, contrarie et vexe les gouvernemens étrangers. Ils sont moins riches que nous et plus embarrassés dans leurs finances. Il est donc naturel qu'ils cherchent aujourd'hui à diminuer leurs dépenses, ce qu'ils ne voudraient faire que par un désarmement simultané.

Cette raison est loin d'être décisive pour nous. M. Guizot, au commencement de son ministère, répondait aux ministres étrangers : « Si nos armemens vous troublent, armez à votre tour; je ne vous demanderai pas d'explications. » C'est là le vrai. C'est une utopie, on peut même dire une niaiserie, qu'une délibération commune en pareille matière. L'Angleterre, la Russie, diraient-elles le fond de leur pensée? C'est cependant ce qu'il faudrait connaître pour juger des proportions de leurs armemens, pour apprécier leurs nécessités à cet égard. Chaque état est juge souverain de ce qui lui convient à ce sujet. Tant pis pour celui qui s'obère ou qui alarme mal à propos ses voisins. On est homme d'état lorsqu'on sait éviter ces deux écueils et ne pas se trouver toutefois désarmé à tout évènement. Faire des économies en livrant le pays désarmé au bon vouloir de ses puissans voisins, ce serait imiter cet avare qui laissait ses portes ouvertes pour ne pas payer les serrures. Il ne fut pas seulement volé, il fut égorgé.

C'est donc chez nous, pour nous, dans notre intérêt, et prenant en sérieuse considération notre situation politique, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, que la question doit être décidée. Si nous sommes bien informés, le ministère pense pouvoir sans danger diminuer notre état militaire. Conçue dans cette généralité, la proposition, nous l'avons dit il y a long-temps, ne paraît pas contestable. La paix, avec quatre ou cinq cent mille hommes sous les armes, ne serait pas un bienfait assez brillant pour le prix qu'il nous coûterait. Il peut donc réduire notre budget militaire; c'est logique.

Mais sur quoi porteront les réductions? Là est la question capitale, ou, pour mieux dire, toute la question. Achèvera-t-on les fortifications, toutes les fortifications, à Paris et hors de Paris? Conservera-t-on les approvisionne-

mens, entretiendra-t-on tout le matériel de guerre? Gardera-t-on les cadres de l'armée tels qu'ils sont? Les diminutions atteindront-elles les armes spéciales, la cavalerie, tout ce qui demande pour être formé beaucoup de soins, beaucoup de temps? Enfin, et c'est le point le plus essentiel peut-être, que fera-t-on de notre flotte? Nous serions heureux d'apprendre que les réductions projetées ne touchent ni les fortifications, ni le matériel, ni les cadres, ni la flotte, qui sont, ce nous semble, les fondemens de notre puissance militaire.

Au surplus, nous n'avons aucune connaissance des résolutions du gouvernement sur toutes ces questions. Aussi devons-nous nous abstenir aujourd'hui. Répétons seulement ce que nous disions il y a quelques mois : toute économie qui consisterait à diminuer le nombre des fantassins sous les drapeaux sans décomposer l'armée, peut être accueillie avec faveur, même par les hommes les plus susceptibles à l'endroit de la puissance nationale. La France peut improviser des fantassins. Toute autre réduction obtiendrait difficilement l'assentiment de ces mêmes hommes, et pourrait paraître un retour vers ces erreurs que nous avons dû réparer à la hâte, trop à la hâte peut-être.

— La mort de M. Bertin l'aîné a été considérée comme une perte pour la presse dont il était un vétéran. Le premier peut-être en France il avait compris cette grande machine qu'on appelle un journal; celui qu'il a fondé avait pris dès le début, en 1800, le caractère d'une institution. Quoique éloigné depuis long-temps de la direction active du *Journal des Débats*, son nom y restait attaché, son conseil au besoin était là. Il y maintenait certaines traditions essentielles dont il ne faudrait pas se départir. Ceux qui l'ont connu personnellement regrettent en lui un grand sens et une expérience qui n'avait pas usé toute la générosité d'une forte nature. Il était le plus ancien ami de M. de Châteaubriand, et cette amitié-là lui faisait comme une fidélité.

— Les théâtres ne font guère parler d'eux, du temps qui court, et chôment en attendant novembre; l'Opéra surtout se montre d'une discrétion exemplaire, et, loin d'importuner le public par toute sorte de nouveautés qui ne lui laissent pas le temps de respirer, s'efface si bien, qu'on finirait par l'oublier tout-à-fait sans les mésaventures qui ne cessent de l'assaillir. Un jour c'est la représentation du *Comte Ory* qui manque, le lendemain c'est *Robert-le-Diable* qui ne peut aller jusqu'au bout. Mlle Roissy, après avoir remplacé Mme Stoltz dans le page, a besoin elle-même qu'on la remplace dans Alice; de là ces spectacles excentriques où vous voyez deux acteurs s'exercer dans le même rôle, où Mlle Roissy vient reprendre le trille indéfiniment suspendu de Mme Stoltz, où Mlle Dobrée achève ensuite à son tour ce que Mlle Roissy a commencé. Nous nous sommes plusieurs fois élevés contre les mesures de l'administration; mais, en vérité, en présence de ce qui arrive, nous n'avons plus le courage de blâmer, il faut plaindre. Est-ce la faute du théâtre si Mme Stoltz reste court au milieu de ses rôles, si la voix de Duprez s'en va note par note, si nulle production sérieuse ne se prépare dans l'avenir,

si le *Freyschütz* même, ce chef-d'œuvre heureux qui n'avait jusqu'ici qu'à se montrer pour conjurer les plus mauvaises fortunes, tombe et disparaît du répertoire sans que le public s'en soucie davantage que d'une symphonie de M. Berlioz? Heureusement le gracieux ballet de *Giselle* s'est trouvé là pour aider à traverser l'été. Mais une pareille situation ne saurait se prolonger davantage. Que fait-on pour en sortir? quels opéras nouveaux tient-on en réserve? quels débuts? *Le Comte Ory* et *Robert-le-Diable* sont des chefs-d'œuvre, mais voilà bien long-temps qu'on le sait, et tout le monde connaît les espiégleries de Mme Stoltz dans le page Isolier, aussi bien que les efforts furieux auxquels Duprez se livre dans Robert. On a parlé des débuts de M. Poultier, le fantastique tonnelier de Rouen; les journaux ont même retenti d'une querelle survenue entre ce ténor et l'administration de l'Opéra, au sujet du rôle dans lequel il paraîtrait pour la première fois. M. Poultier demandait Arnold dans *Guillaume Tell*, l'administration ne voulait lui donner que le Mazaniello de *la Muette*. Nous ignorons comment la querelle se sera vidée; une chose certaine, c'est que le tonnelier ne débute pas. En attendant, on travaille à la mise en scène de la partition nouvelle de M. Halévy. A défaut de Meyerbeer, qui plus que jamais persiste à se récuser, on prend ce qui se rencontre. Cinq actes de M. Halévy, *le Chevalier de Malte*, destiné à servir de pendant à *la Juive* : à la bonne heure! voilà du contrepoint pour tout l'hiver : que le Conservatoire se rassure! S'il faut en croire ce qu'on raconte, Duprez aurait été mis de côté cette fois, et le rôle principal de l'ouvrage serait écrit pour Barroilhet, jeune chanteur qui gagne du terrain chaque jour. Quant à Mme Stoltz, la prima donna par excellence, il va sans dire que les triomphes de *la Favorite* se renouvelleront pour elle en cette occasion. L'Opéra fera bien de renoncer décidément à la partition nouvelle de M. Meyerbeer, dans les circonstances actuelles du moins; il serait en effet curieux de voir, après tant d'incertitude, de scrupules et de combats, l'auteur de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots* s'en remettre aux garanties que peuvent lui offrir les talens et l'ensemble aujourd'hui florissans à l'Académie royale de Musique. Si M. Meyerbeer avait dû confier un rôle à Duprez, par exemple, il l'aurait fait déjà depuis long-temps. Ce n'est pas lorsque le grand chanteur n'est plus que l'ombre de lui-même, que le maître ira se décider à le prendre pour interprète.

L'Opéra-Comique est plus heureux. Les reprises lui réussissent. Dernièrement Mme Rossi nous a rendu *la Dame Blanche*, et ce joli chef-d'œuvre contemporain, qui frise ses vingt ans, a paru d'hier, pour la grace du sentiment et la fraîcheur des mélodies. Le vent est aux réactions musicales; l'Opéra-Comique y pousse et fait bien. Après *la Dame Blanche* est venue *Camille*. On ne se souvient guère de Dalayrac aujourd'hui, et cependant comment refuser à sa musique des qualités aimables, toutes françaises, de ces qualités qui doivent suffire pour sauver un nom de l'oubli? Cela déclame un peu sans doute, mais chante aussi. Le motif d'ailleurs s'y retrouve, le motif de Boïeldieu, d'Hérold et d'Auber; c'est quelque chose de sentimental, de légèrement tendre et passionné; il y a du Florian dans le chevalier Dalayrac. Remar-

quons encore la clarté de l'orchestre, la grace toute naïve et transparente des ritournelles instrumentales où vous sentez comme une influence de Mozart.

L'Opéra-Comique travaille de toutes ses forces à combler le vide que laisse dans son répertoire la retraite de Mme Damoreau. Deux cantatrices sont à l'œuvre pour tenir tête à l'emploi de l'ancienne prima donna : Mme Thillon, qui voudrait bien la remplacer dans les rôles à vocalisations ambitieuses, *Zanetta* et *le Domino Noir*, et Mme Rossi, qui tire de son côté les créations plus tranchées, plus musicales. Mme Damoreau mêlait à son talent de virtuose italienne un certain instinct du vaudeville français qui la rendait fort précieuse à l'Opéra-Comique. C'est à cet instinct que Mme Thillon en veut, c'est là qu'elle réussirait par la gentillesse de sa figure et les minauderies de sa personne, sans l'ignorance complète où elle est de toute méthode, et surtout sans cet horrible accent anglais qui gâte ce qu'elle chante plus encore que ses trilles heurtés, ses points d'orgue à perte de vue et ses incroyables gammes chromatiques. Il s'en faut que Mme Thillon fasse oublier Mme Damoreau dans *Zanetta*, et nous ne lui conseillerions pas après une telle épreuve de s'aventurer dans *le Domino Noir*. Mme Rossi vient d'aborder *l'Ambassadrice* avec plus de bonheur. Sans être une cantatrice d'un ordre bien éminent, Mme Rossi tient son emploi avec distinction, depuis son retour d'Italie du moins; déjà dans *la Dame Blanche*, on avait pu remarquer ses progrès. Le charmant rôle d'Henriette lui a fourni l'occasion d'un nouveau succès; Mme Rossi chante cette musique avec aplomb, éclat, agilité. On n'en peut dire autant de la manière dont elle joue; son dialogue est embarrassé, son geste lourd et dénué de distinction; mais, sitôt que les duos et les cavatines reparaissent, la cantatrice se relève et fait merveille, et si plus d'une intention spirituelle, plus d'une de ces notes coquettes que Mme Damoreau savait si bien jeter, reste dans l'ombre, disons, pour être justes, que la voix de Mme Rossi, sonore, accentuée, vibrante, donne à certains morceaux une expression dramatique, un sens musical, qu'on ne leur soupçonnait pas.

— Au nombre des publications grecques que reproduit avec tant de libéralité et de zèle l'honorable librairie de M. Firmin Didot, il en est une qui mérite d'être relevée et où se trouve plus d'une particularité qu'on n'irait pas y chercher. M. le docteur Piccolos a traduit, depuis bien des années déjà, *Paul et Virginie* en grec moderne; il vient d'en donner une seconde édition fort corrigée et augmentée. Cette traduction, ainsi que les autres travaux de M. Piccolos, a pour but d'aider à la culture littéraire de ses compatriotes, et de rendre à la langue grecque moderne l'habitude d'exprimer des images et des idées dont elle avait trop perdu le maniement. En s'éloignant de sa source classique et en passant par une sorte de moyen-âge, la langue grecque s'est nécessairement altérée, elle s'est surtout appauvrie; il s'agit de lui restituer toute son étendue et sa souplesse. M. Piccolos, témoin du réveil de l'indépendance, ancien professeur de philosophie à l'académie de Corfou, n'a cessé, pour son compte, de travailler à cette espèce de restitution classique de la plus noble des langues : il a commencé par la traduction du *Discours sur la méthode*

en 1824; dans un volume publié à Paris en 1838, sous le titre de Φιλομούσου πάρεργα (Loisirs poétiques), il a essayé nombre de traductions choisies, en vers, des meilleures pièces de nos poètes. Mais ce que nous avons surtout à relever aujourd'hui dans la seconde édition de son *Paul et Virginie*, ce sont les notes, les remarques ingénieuses sur l'œuvre même, et quelques points de littérature française véritablement aperçus pour la première fois. Que Bernardin de Saint-Pierre ait eu un très vif sentiment de l'antiquité, c'est ce que tout le monde voit d'abord et ce que tous les critiques ont exprimé; mais M. Piccolos a curieusement noté toutes les imitations probables que le grand écrivain a faites ou pu faire des passages anciens, et dans le nombre il y en a d'avérées. Ainsi, à un certain endroit (page 353), le ressouvenir est évident du traité de Plutarque où celui-ci, comparant la superstition et l'athéisme, insiste sur les alliances secrètes de ces deux fléaux dans une même ame. M. Piccolos ne se borne pas à dénoncer les réminiscences de l'antiquité : il a remarqué que la *Prière à Dieu* qui termine la première *Étude de la nature :* « Les riches et les puissans croient qu'on est misérable..., » n'est autre chose qu'une copie abrégée, intelligente et pleine de goût, une copie, accommodée au XVIIIe siècle, de la *Prière à Dieu*, plus mystique, qui termine la première partie du traité *de l'Existence de Dieu* par Fénelon. Rien de plus piquant que les deux morceaux mis en regard, avec les suppressions et les arrangemens de Bernardin; mais le fond est textuel. A M. Piccolos appartient l'honneur d'avoir le premier remarqué cet emprunt qui a échappé à nos meilleurs critiques. Il est aussi le premier qui nous signale avec précision les traces du roman de *Théagène et Chariclée* dans l'œuvre de Racine. Quand Racine a risqué le vers fameux,

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,

il ne faisait sans doute que se souvenir de son cher roman et du passage où Hydaspe, sur le point d'immoler sa fille et de la placer sur le bûcher ou *foyer*, se sent lui-même au cœur un *foyer* de chagrin plus cuisant : je traduis à peu près; les curieux peuvent chercher le passage. Racine, enfant, avait retenu ce jeu de mots comme une beauté, et il n'a eu garde de l'omettre dans *Andromaque*. Héliodore est le premier coupable; il aurait, au reste, racheté de beaucoup son crime s'il était vrai, comme M. Piccolos le croit (page 343), qu'il eût fourni à Racine le germe d'une des plus belles scènes, dans *Andromaque* également. M. Ampère, dans son article sur Amiot, a déjà cru saisir des analogies de ce genre. Mais je m'en tiens au *brûlé de plus de feux ;* c'est une fort jolie trouvaille. Il faut donc, même au point de vue de la littérature française, remercier M. Piccolos de ses études consciencieuses, patientes, où l'on retrouve, à côté de la scrupuleuse précision du grammairien, l'investigation ingénieuse des anciens rhéteurs et le sentiment d'un homme de goût.

V. DE MARS.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

VITET. — Eustache Lesueur. 5

LOUIS REYBAUD. — Voyage dans l'Abyssinie méridionale. — Journal inédit de M. Rochet d'Héricourt. 59

G. LIBRI. — Galilée, sa Vie et ses Travaux. 94

NESTOR L'HOTE. — Lettres sur l'Égypte en 1841. — Qosseyr. — Les Mines d'émeraudes. 136

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 152

JULES DE LASTEYRIE. — Le Portugal depuis la Révolution de 1820. . 161

LETRONNE. — L'Isthme de Suez. — Le Canal de jonction des deux Mers sous les Grecs, les Romains et les Arabes. 215

ED. DULAURIER. — Des Langues et de la Littérature de l'Archipel sous le rapport politique et commercial. 236

VICTOR DE LAPRADE. — Éleusis, poème. 286

REVUE LITTÉRAIRE. 298

. . . . — Affaires de Suisse. — La Diète et la Question d'Argovie. . . . 311

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 331

P. DUVERGIER DE HAURANNE. — De la Dernière Session du Parlement anglais et du nouveau Ministère. 341

LERMINIER. — *Philosophie catholique de l'histoire, ou l'histoire expliquée*, de M. Alex. Guiraud. 410

SAINT-MARC GIRARDIN. — Études d'histoire comparée sur l'Afrique. — *L'Algérie*, de M. Baude. 433

PHILARÈTE CHASLES. — *The Zincali, or an Account of the Gypsies of Spain*, de George Borrow. 462

X. MARMIER. — La Hollande. — V. Expéditions des Hollandais dans le Nord. 480

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 501

JULES SIMON. — Philosophes et Publicistes contemporains. — M. de Bonald. 509
HENRI BLAZE. — Poètes et Romanciers modernes de la France. — XLIV. MM. Émile et Antoni Deschamps. 545
CH. TEXIER. — La Galatie. — Les Gaulois en Asie. 574
PHILARÈTE CHASLES. — Wilberforce, Romilly et Dudley. 612
E. DE CAZALÈS. — Études historiques et politiques sur l'Allemagne. — Quatrième partie. 640
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 657

P. DUVERGIER DE HAURANNE. — De la Convention du 13 juillet et de la Situation actuelle de la France. 669
L. DE CARNÉ. — De quelques Publications démocratiques et communistes. 724
X. MARMIER. — Revue littéraire de l'Allemagne. — *La Russie du midi et la Russie du nord.* 748
SAINTE-BEUVE. — Poètes et Romanciers modernes de la France. — XLV. M. Brizeux. 779
THÉOPHILE GAUTIER. — Revue des Arts. 791
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 808
P. MÉRIMÉE. — *Édifices de Rome moderne.* 815

HENRI BLAZE. — De la Poésie lyrique en Allemagne. — Première partie. — Le lied. — Période populaire. — Période littéraire. — Klopstock, Schiller, Goethe, Uhland, Bürger, Wilhelm Müller. 821
G. LIBRI. — Des Publications historiques en Italie. 876
ED. OURLIAC. — Mademoiselle de La Charnaye. 895
P. DILLON. — *De la Littérature et des Hommes de Lettres aux États-Unis.* 953
THÉOPHILE GAUTIER. — Espagne, poésie. 969
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 977

FIN DE LA TABLE.